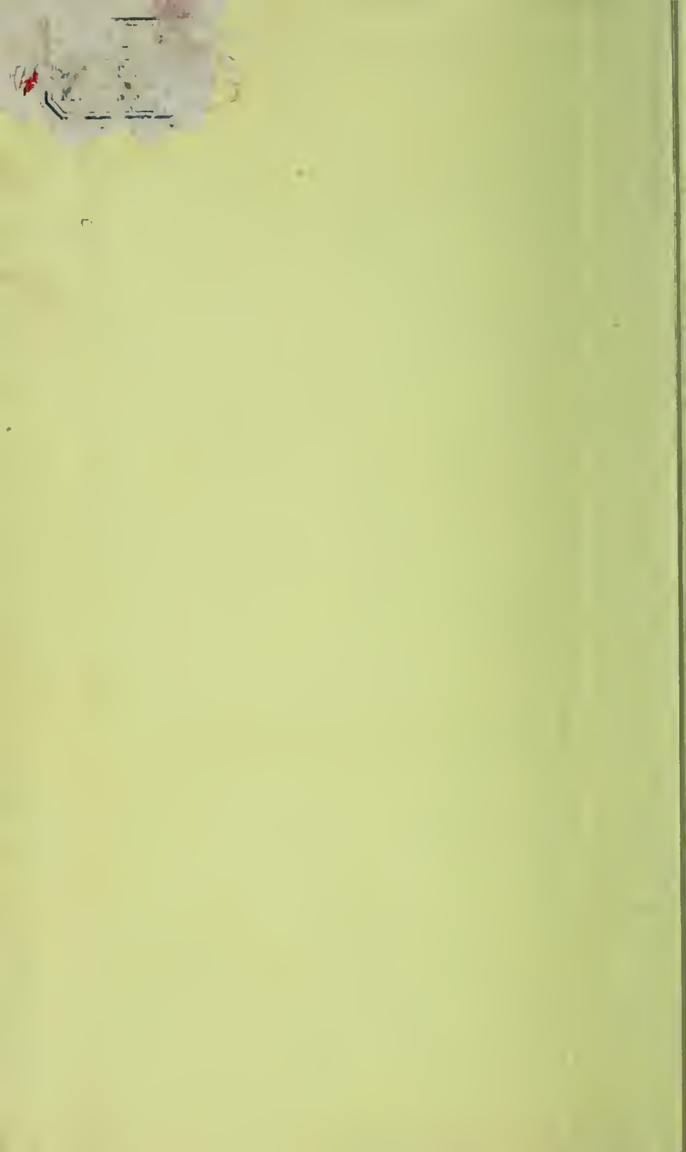
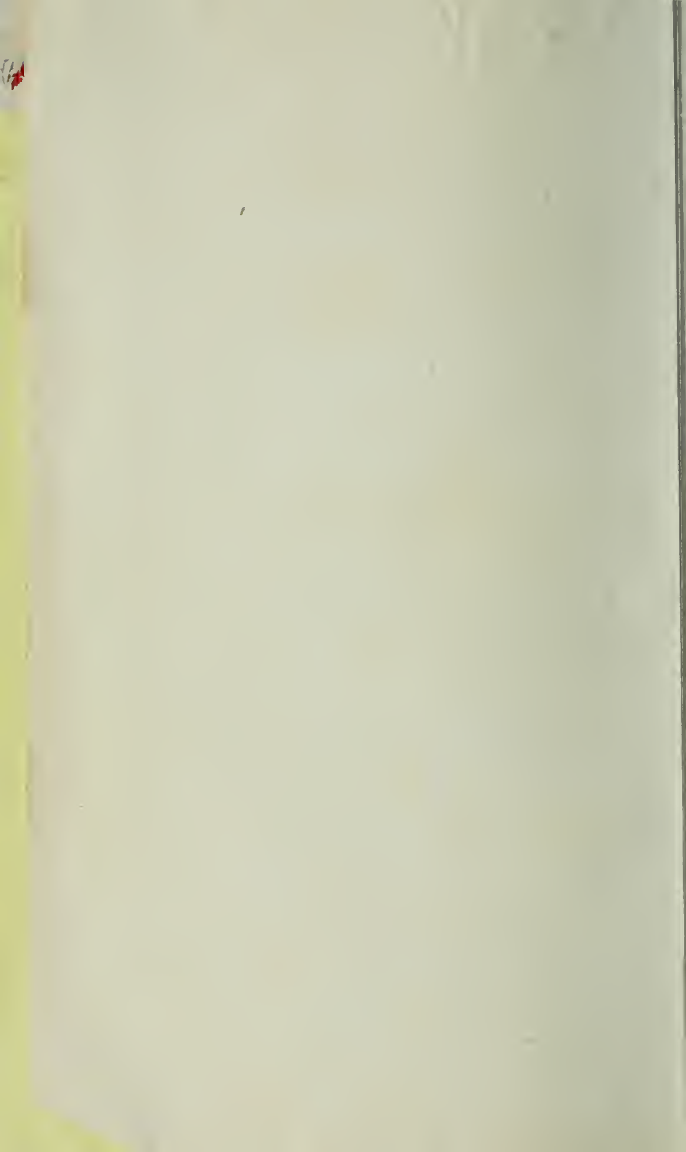






SIX MOIS

DE LA

VIE D'UN JEUNE HOMME

(1797).

Paris. Imprim. de Guiraudet et Jouaust, 338, rue S.-Honoré.

SIX MOIS

DE LA

VIE D'UN JEUNE HOMME

(1797)

PAR

VIOLLET LE DUC.

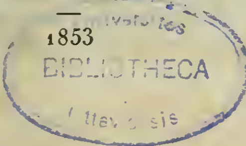
Un plus jeune que moi n'auroit vu ces débats
Pour en trouver la suite et l'ordonnance entiere.
Un plus âgé que moi ne les écriroit pas :
Car les ans lui faudroient premiers que la matiere.

PHILIPPE DESPORTES.

A PARIS
Chez P. JANNET, Libraire.

—

1853





AVERTISSEMENT.

J'ai vécu dans le temps que je peins; j'ai vu les lieux que je décris; j'ai connu les hommes que je mets en scène; j'ai entendu les paroles que je leur prête : l'action seule du petit drame où je les fais agir est feinte. Si elle ne m'a pas coûté de grands efforts d'imagination, c'est qu'elle m'a semblé suffisante pour développer les caractères et les passions que j'ai voulu reproduire.

Je conçus la première idée de cet ouvrage en 1809, *aux lieux même où se passe mon action. Je citerais facilement dix personnes qui à cette époque m'en ont entendu lire de nombreux fragments durant les soirées oisives de la dernière saison des eaux. J'étais encore jeune alors; séduit par l'aspect des lieux et par toutes les illusions poétiques de cet âge, je les avais reproduites avec une abondance que depuis j'ai trouvée bien prolixe; mon travail s'est borné dernièrement à des coupures, faites peut-être avec trop de ménagement; mais, si ce livre est lu, parmi*

les critiques que l'on m'adressera, du moins ne pourra-t-on pas m'accuser de précipitation.

Comme les discussions que renferme cet ouvrage, les descriptions que j'y ai jointes et les sentiments que j'y ai exprimés sont écrits de mémoire d'après ce que j'ai entendu, vu ou éprouvé, il me serait bien difficile aujourd'hui de distinguer ce qui m'a été communiqué par mes lectures ou mes observations de ce qui m'est propre; et c'est surtout pour repousser à l'avance toute accusation de plagiat que j'ai fait cet avertissement.

Pourquoi, me dira-t-on, interrompre le sommeil où était enseveli cet ouvrage depuis quarante ans, pour en assoupir aujourd'hui ses lecteurs, s'il s'en trouve? — Parce que d'abord chaque auteur tient à publier ses œuvres, ensuite parce que la France littéraire est sujette à ces mouvements de bascule qui suivent les chances de sa politique. Après les romans de Le Sage et de l'abbé Prévost, romans simples et bourgeois qui avaient succédé aux romans chevaleresques de d'Urfé, de Scuderi, etc., vint la peinture pornographique d'une société de libertins et de courtisanes, par Crébillon fils, Laclos, Louvet; cette société, détruite en 1789, vit naître une nouvelle génération de jeunes penseurs incertains, mélancoliques, désabusés sans avoir usé, malades de corps, cerveaux exaltés : Paul, Werther, René. Cette jeunesse, que le guerres de

l'Empire décimèrent, fût devenue plus virile peut-être. Ce fut l'époque de mon adolescence; époque oubliée, méconnue aujourd'hui, et que j'ai cru pouvoir rappeler à la mémoire. Alors la jeunesse doutait de tout, aujourd'hui elle ne doute de rien; et après les Antoni, les Claude Frollo, les Chourineurs, et tant d'autres hommes forts jusqu'à la rage qui leur porte l'écume à la bouche, j'ai pensé que l'expression de sentiments plus doux, moins violents sans être moins vrais, aurait encore quelque charme, ne fût-ce que par leur nouveauté. Me suis-je trompé?





MDCCXCVII.

CHAPITRE I.

Il gravit sur la montagne
Qui fend la France et l'Espagne.
Mont que l'orage cruel
Bat toujours d'une tempeste;
Toujours en glaçant sa teste
D'un frimas perpétuel.

RONSARD.

Le dix-huitième siècle terminait son cours sous le régime du Directoire. La lassitude que chacun éprouvait après les catastrophes de la révolution paraissait assurer la paisible jouissance du pouvoir au gouvernement établi; mais, durant cette apparence de repos, les esprits, réveillés d'une sorte de stupeur, désiraient un changement favorisé par les succès mêmes des armées françaises, qui, traitant d'égal à égal avec les rois ligués naguère contre la république, comptaient déjà parmi leurs alliés ceux de Sardaigne, de Sicile et d'Espagne.

La paix avec cette dernière nation rappelait l'abondance dans les belles contrées qui l'avoisinent. Le cultivateur s'y livrait sans crainte à des travaux dont les fruits ne devaient plus lui être enlevés, et l'éloignement de la capitale ajoutait encore à la tranquillité de ces provinces.

Parmi les détours des vallées innombrables qui effleurent la racine des hautes Pyrénées et qui versent leurs eaux dans le Gave, il en est une plus reculée et peu connue que l'on nomme en langage du pays Bat-Souriguerre ou Val-Surguères, c'est-à-dire vallée des Sourires. Cette vallée mélancolique débouche dans celle de Lourdes. Elle offre dans sa partie inférieure quelques champs de lin et de froment; plus haut, elle est entièrement pastorale, et les bois qui la couronnent défendent du nord ses verts pâturages et les nombreux troupeaux des cinq villages qu'elle contient.

A l'extrémité de cette vallée, au pied des monts qui la terminent, il existait, en 1797, une antique chapelle, élevée, ainsi que l'habitation du desservant, sur un monticule que les eaux descendant des montagnes avaient formé, par une longue suite de siècles, des débris arrachés à leur source et dans leur bruyant passage. Ce monument, dont la tradition du pays attribue la fondation à l'ordre des Templiers, est d'une architecture massive et peu élégante; il n'offre rien de remarquable que sa situation pittoresque, isolée et sauvage. Aussi n'avait-il éprouvé aucune atteinte des secousses qui venaient d'ébranler la France.

Le père O'Donnell habitait depuis peu de temps, et comme curé, le presbytère de Val-Sur-

guères. Chassé, par la révolution, de Toulouse, où il desservait une cure, il avait passé en Allemagne les temps les plus désastreux de cette époque. A la nouvelle de la mort d'une belle-sœur établie en Irlande, il s'etait embarqué à Lubeck pour aller chercher sa nièce Méri, fille de cette belle-sœur, et la conduire en Espagne auprès du colonel O'Donnell, officier distingué, père de Méri et propre frère de notre pasteur. Depuis, le colonel avait été tué par les Français, dans une des dernières actions de la guerre, et, profitant de la paix, l'abbé était rentré dans sa patrie adoptive pour accepter la cure vacante de Val-Surguères. Dans ce lieu reculé, O'Donnell interprétait à de simples bergers les paroles de l'Évangile. Méri, et une vieille servante irlandaise qui n'avait pas voulu quitter son élève chérie, complétaient les habitants du presbytère.

Le mois d'avril venait de commencer. L'hiver avait déjà abandonné les plaines fécondées par la Garonne et l'Adour, mais il quittait lentement les hautes contrées habitées par la famille étrangère. La nuit, et les matinées, encore tardives, éprouvaient toujours sa rigoureuse influence.

Après avoir vaqué aux soins de son sacré ministère, un soir que le pasteur O'Donnell faisait à haute voix, en présence de sa nièce, la lecture de la Bible, que tous les habitants de la vallée se livraient au repos, un coup retentissant, frappé sur la porte extérieure du presbytère, interrompit le saint exercice de ses habitants; une visite inattendue à cette heure avancée annonçait un événement. Le curé se leva; la vieille domestique

courut à la porte et introduisit un jeune homme inconnu. Sa figure était noble, et la fraîcheur de la nuit l'avait colorée d'un vif incarnat ; de longs cheveux châtains, couverts du berret béarnais, se déroulaient sur ses épaules. Il portait à la main un riche fusil de chasse.

L'étonnement se peignit dans les regards d'O'Donnell et de sa nièce. Le pasteur marchant à la rencontre de l'étranger : Monsieur, lui demanda-t-il, quel motif vous amène à cette heure avancée dans ce lieu éloigné de toute habitation et hors de tout passage ? Demeurez-vous dans ces montagnes ? Veuillez m'apprendre qui vous êtes, et ce à quoi je puis vous servir ?

Surpris de cet accueil et plus encore de l'espèce de solennité avec laquelle ces paroles furent prononcées, le jeune chasseur répondit en baissant les yeux : Je me nomme Eugène de Lautrec. J'habite la plaine au bas de vos montagnes, vers le couchant. Entraîné par l'amour de la chasse, mon inexpérience m'a égaré au milieu de vos forêts. Je ne sais où je suis, et je venais vous demander un asile. Si ma demande est indiscrète, procurez-moi un guide et je pars.

Le Seigneur soit béni ! dit O'Donnell : il n'a point abandonné ceux qui espéraient en lui. Soyez le bien venu, Monsieur : il y a long-temps que votre famille m'est connue. J'ai vu votre aïeul, brave soldat vivant de l'épée ; les forces lui manquant, il mourut plein de jours et regretté de ses nombreux vassaux. Votre mère, ô jeune homme, est passée sous mes yeux de cette vie en une meilleure..... Ce dut être votre naissance qui causa

sa mort! Mais dans ces jours désastreux où Dieu afflige le juste aussi bien que l'impie, je n'ose vous interroger sur votre père. —J'ai perdu mon père! Les malheurs du temps, les souffrances d'une longue captivité, l'ont conduit au tombeau.

C'est là, mon fils, que les forts, après leur travail et leur lassitude, trouvent le repos.

Pendant ce temps, la vieille servante avait ranimé de quelques branches le foyer couvert de cendres ardentes, et la flamme, en s'élevant, brillait réfléchie dans tous les yeux.

Le curé invita son nouvel hôte à s'asseoir: Vous allez partager un frugal repas. Vous reposerez sous ce toit pour reprendre vos forces, et demain vous continuerez votre chemin. Il est moins long que vous ne paraissez le croire d'ici à votre demeure.

Eugène inclina son fusil contre la muraille et prit près de l'âtre la place qui lui était indiquée. L'accueil hospitalier et sévère à la fois qu'il recevait, le langage mystique du pasteur, avaient jusque là occupé toute son attention. Alors seulement il jeta ses regards autour de lui. Ils s'arrêtèrent d'abord sur Méri, qui, distraite un seul instant par l'arrivée du voyageur, avait repris son travail près de la vieille chambrière; ses doigts délicats tournaient le fuseau; ses yeux bleus, modestement baissés, suivaient le mouvement de sa main, qui transformait le lin en un fil délié. Eugène admirait la propreté de cette demeure, qu'une grande croix en bois noir, quelques volumes sur une tablette et les meubles les plus nécessaires décoraient. Le curé, assis devant un pupitre, tenait

sa main appuyée sur un grand livre à fermoirs ouvert sous ses yeux. S'adressant à notre voyageur, il lui dit, en rompant le premier le silence :

Monsieur, si vous avez faim, si vous êtes fatigué, parlez et satisfaites à ces deux besoins. Eugène, arraché à ses réflexions, lui répondit que les soirées étaient encore assez longues pour les partager entre le charme des entretiens et le repos. A ce livre, ajouta-t-il, je juge que vous vous livriez à la lecture ; daignez poursuivre et m'admettre à vos leçons.

Je faisais notre lecture ordinaire du soir, répondit O'Donnell ; mais cette Bible est écrite en anglais, seule langue comprise par cette fille, et il montra du geste la vieille gouvernante de Méri. Si cette langue vous est inconnue, vous ne pouvez participer aux méditations que ce livre nous fait naître, à moins que je ne traduise ce qui me reste à lire pour terminer notre soirée ; et il lut avec lenteur ce qui suit :

« Rappelez à votre mémoire, Seigneur, tout » ce que nous avons souffert, et l'opprobre où » nous sommes plongés.

» Nos champs ont changé de maîtres, nos mai- » sons sont à des étrangers.

» Nous sommes orphelins de père, nos mères » sont des veuves.

» Nous avons payé l'eau que nous avons bue, » le bois que nous avons brûlé.

» On nous a entraînés captifs, la chaîne au » cou, sans repos dans notre lassitude.

» Nous avons mendié notre pain en Assyrie, en » Égypte, sans obtenir de quoi nous rassasier.

» Nous avons porté la peine des iniquités de nos » pères, qui ont péché.

» De vils esclaves ont été nos maîtres, et personne ne nous a rachetés.

» Nous avons cherché des aliments dans le désert, au travers des lances, au péril de notre » vie.

» Notre peau a été brûlée et nos membres exténués.

» Ils ont déshonoré les femmes dans Sion et » les vierges de Judée.

» Ils ont tué les rois; ils ont frappé le visage » des vieillards.

» Ils ont fait tourner la meule aux hommes » jeunes; ils ont courbé les enfants sous le fardeau.

» Il n'y a plus de vieillards parmi les juges, » plus de jeunes hommes parmi les danses et les » concerts.

» Il n'y a plus de sagesse dans les conseils, » plus de joie dans les festins.

» Nous avons perdu notre puissance. Malheur » à nous! parce que nous l'avons mérité.

» Et notre cœur est devenu triste, et nos yeux » ont été obscurcis de ténèbres.

» Parce que la montagne de Sion a été désolée, et que les bêtes farouches y courent sans » crainte.

» Et vous, Seigneur! vous serez éternellement, » et votre trône subsistera dans les siècles.

» Pourquoi donc nous oubliez-vous pour jamais? Nous abandonnez-vous pour toujours?

» Pardonnez-nous et nous nous convertirons,

» et renouvelez nos jours comme ils étaient au
» commencement.

» Car nous auriez-vous repoussés pour jamais ?
» Et votre colère n'aurait-elle point de fin contre
» nous ? »

En cet endroit du livre, O'Donnell, averti que le dernier repas du jour était préparé, marqua le livre et le ferma. Quand ils eurent mangé, Eugène fut conduit par le pasteur dans la chambre qui lui était destinée.

Le presbytère, bâti au sommet d'un monticule, ainsi que nous l'avons déjà dit, terminait une profonde vallée. Un torrent, blanc d'écume, tombant du sommet des montagnes encore éclatant de neige, baignait les fondements de l'ancienne chapelle, pour féconder plus bas les prairies solitaires et tranquilles que colorait en ce moment le doux reflet de la lune. Quelques habitations éparses se faisaient remarquer çà et là au milieu des bois qui garantissaient la vallée des avalanches roulant du sommet des montagnes.

Eugène, retiré dans la cellule qui lui avait été donnée, courbé sur l'appui de sa fenêtre, considérait le magnifique tableau qui s'étendait pour la première fois sous ses yeux. Devant lui s'élevait par gradins un immense amphithéâtre de montagnes. A leur base, croissaient l'aulne et le hêtre ; plus haut, le sapin obscur et ténébreux, et enfin le bouleau en bouquets rares et détachés, dont le tronc blanchâtre se remarquait nonobstant la profondeur de la nuit.

Le silence n'était interrompu que par le bruit sourd et monotone du torrent et le cri de quelques

grands oiseaux de proie que l'on apercevait descendant en vastes cercles dans la vallée solitaire.

La sublimité de ce spectacle portait dans l'âme d'Eugène des émotions inconnues. La lecture faite par le pasteur lui avait révélé une littérature nouvelle. La grandeur de cette poésie simple, quoique majestueuse, lui inspirait un sentiment d'admiration non moins vif mais tout différent de celui que lui avait fait naître jusque alors la lecture des auteurs objets habituels de ses études. La silencieuse Méri elle-même l'avait frappé par sa candeur, sa modestie, son expression, et la simplicité antique de ses travaux. L'existence patriarcale de cette famille inspirait au jeune homme une foule de sentiments dont le charme était inexprimable. Ce fut en se livrant à ces impressions qu'Eugène s'abandonna au repos. La fatigue de la journée le fit bientôt succomber au plus profond sommeil; d'heureux songes le transportèrent dans l'héritage de ses pères, où étaient restés les plus chers objets de ses affections.



CHAPITRE II.

Il paroit bien à son atour
Qu'ele iere poi embesoignée :
Quant ele siere bien pigniée
Et bien parée et atornée
Ele avoit faite sa jornée.

ROMAN DE LA ROSE.

Au pied des Pyrénées, sur les bords enchanteurs du Gave, non loin du sanctuaire de Betharram dédié à la Vierge, s'élevait un ancien château et s'étendaient les domaines des ancêtres d'Eugène. Un immense horizon se découvrait des appartements de ce château, sur de riantes prairies et de riches vergers, jusqu'au berceau d'Henri IV, et la vue s'arrêtait sur les villages de l'Estelle, de Nay et de Coaraze. C'est dans ce dernier lieu que ce grand prince a passé les premières années de son enfance, et sur la porte de son manoir on lisait encore à l'époqne dont nous parlons : « *Lo que ha de ser no puede fallar*. Ce qui doit être ne peut manquer. »

Dans le château venait de s'établir le comte d'Albret, oncle maternel d'Eugène, gentilhomme gascon, émigré pendant le cours de la révolution.

Il avait parcouru l'Allemagne, une partie de la Russie, enfin l'Angleterre, jusqu'à l'expédition de Quiberon, dont il faisait partie. Échappé comme par miracle au désastre de cette malheureuse journée ; il rejoignit l'armée de Charette et trouva plus tard le moyen de rentrer en France. Mais ses propriétés, devenues nationales, avaient été mises sous le séquestre ou même vendues, et il s'était réfugié chez son neveu Eugène de Lautrec, que nous avons laissé au presbytère de Val-Surguères. Celui-ci terminait alors ses études au collége de Sorèze. Il n'avait pas plutôt appris le retour de son oncle qu'il s'était hâté de venir le rejoindre au château de Betharram. Et le comte, se trouvant pour la première fois réuni à sa famille, dont Eugène était le seul rejeton, se reposait enfin des fatigues d'une vie agitée et ne se livrait plus en apparence qu'à la litttérature, en donnant à son neveu les conseils qui lui étaient encore nécessaires pour achever son éducation.

Eugène avait perdu sa mère en naissant. Quoiqu'il fût tendrement aimé de son père, il manqua de ces premiers principes de sociabilité qui nous sont donnés presque avec le lait. Plus tard, les événements politiques, la mort funeste de son père, qui fut victime de ces événements, lui firent passer sa jeunesse entre des mains étrangères. Les maîtres auxquels il fut confié, quoique remplis des intentions les plus pures en particulier, agissaient cependant dans un sens différent les uns des autres. La révolution, qui avait tout détruit, laissait à chacun son libre arbitre en morale et en religion. Le caractère doux et timide d'Eugène ne trouva

donc pas parmi ses instituteurs cet appui toujours nécessaire à la jeunesse, et qui eût été utile à son inexpérience pour ne point s'égarer dans la route qu'il devait suivre. Une mélancolie inquiète, un besoin irréfléchi de sensations nouvelles, lui fit abandonner avec joie le lieu où depuis son enfance il avait passé des moments dont la douceur et l'amertume se balançaient dans sa mémoire.

Le comte, en s'établissant au château de son neveu à Betharram, avait amené avec lui une jeune pupille, fille, disait-il, d'une de ses amies. Aglaé comptait à peine seize ans. Elle avait été élevée dans un pensionnat célèbre de Paris, où Albret l'avait prise pour la faire venir en Béarn. Satisfait des connaissances variées de sa pupille, de son talent pour la danse, de sa science pour la musique, il ne s'était point informé des autres parties de son éducation. La taille d'Aglaé était svelte et élevée ; ses yeux noirs étaient vifs, quoique tendres ; sa voix était pure et touchante : Albret demeura convaincu qu'Aglaé n'avait plus rien à acquérir.

Le comte avait ainsi réuni sous un même toit sa pupille de seize ans et son neveu de dix-huit. La société dans laquelle il avait long-temps vécu à la cour de Louis XV l'avait laissé dans une grande ignorance sur les effets réels d'une passion dont les caractères sont étrangement dénaturés dans le grand monde. Cependant il n'était insouciant ni léger, et il eût dû craindre que la solitude, que l'habitude de se voir ne fissent naître dans ses élèves des sentiments qui n'ont pas besoin de ce concours de circonstances pour se développer dans de

jeunes cœurs. Non qu'il n'eût vaguement prévu ce danger; mais il s'attendait lui-même à quitter d'un jour à l'autre cet asile, qu'il n'avait pris que provisoirement. De grands projets occupaient secrètement son esprit et lui faisaient remettre à un moment qu'il croyait très prochain un établissement plus digne de lui-même et de sa pupille.

Eugène, à son arrivée dans son château, avait été agréablement surpris de la présence d'Aglaé, à qui tous les arts d'agrément étaient familiers. Elle excellait surtout dans la musique. Eugène avait du goût pour cet art, qu'il cultivait à Sorrèze. Il fut ravi de se trouver auprès d'Aglaé un motif de conversation que sa timidité ne lui eût pas facilement permis de faire naître sur un autre sujet. Bientôt la familiarité succéda à la crainte.; des jeux presque enfantins, des lectures, des études faites en commun, rendirent leur présence nécessaire l'un à l'autre, et ce fut pour eux un besoin que de se communiquer leurs pensées ou leurs observations, quoique leurs caractères ne parussent pas sympathiser. L'esprit d'Aglaé était prompt et hardi; celui d'Eugène était circonspect et défiant; tout ce qui lui inspirait du doute était résolu par Aglaé, et, quoiqu'elle ne parvînt pas toujours à le convaincre, il éprouvait d'autant plus de satisfaction à lui voir embrasser spontanément un parti qu'il était incapable de la même résolution. Cette sorte de résignation muette, avec laquelle il admirait en souriant les décisions tranchantes d'Aglaé, excitait souvent l'impatience de celle-ci, qui n'eût pas voulu qu'on lui cédât par déférence, mais par conviction. Le comte entrait alors comme média-

teur dans leurs petites querelles, sans obtenir d'autre résultat que de laisser, ainsi qu'il est d'usage, chacun dans sa première opinion.

Cependant l'espèce de tyrannie que prétendait exercer Aglaé sur les actions et jusque sur la pensée d'Eugène finit par se faire sentir à ce dernier. Dans ses moments de solitude, il se reprochait sa faiblesse; mais, à la première occasion qui se présentait de faire preuve de volonté, il ne pouvait se résoudre à contrarier cette séduisante Aglaé, dont les charmes avaient fait une vive impression sur son cœur, et il éprouvait une sorte de honte à laisser subjuguer sa raison par des attraits extérieurs. Il reconnut alors la nécessité de donner quelque diversion à son esprit: les environs du château lui étaient inconnus; il prétexta le besoin d'exercice, le goût de la chasse, pour quitter Betharram de temps à autre; et ce fut dans une de ces excursions qu'il fut reçu au presbytère de Val-Surguères.

L'absence prolongée d'Eugène inspira à Aglaé une inquiétude qu'il ne lui fut plus possible de cacher quand elle apprit, le matin, qu'Eugène n'était pas rentré pendant la nuit. A peine faisait-il jour que, sans attendre qu'Albret fût levé, elle se rendit dans son appartement; elle s'approcha de son tuteur, et, écartant de son front les boucles flottantes de ses cheveux noirs, elle lui en découvrit la pâleur inaccoutumée, en recevant le premier baiser de la journée. L'absence d'Eugène fut le premier et unique sujet dont elle l'entretint.

Le vieillard chercha à la rassurer, mais en vain. Aglaé avait appris qu'Eugène était parti avec le

projet de chasser. Un troupeau d'isards, sorte de chamois, avait été aperçu sur le sommet des montagnes voisines. L'imagination d'Aglaé s'était exagéré le danger de cette chasse en des lieux où jamais ne pénétra que le pied du montagnard. L'aspect de ces cimes glacées qu'elle apercevait de loin redoublait sa frayeur. Elle se représentait Eugène entouré de précipices et surpris par la nuit; des larmes qu'elle retenait à peine s'échappaient de ses longues paupières. Elle supplia son tuteur d'envoyer un domestique à la recherche d'Eugène, ce qu'elle obtint facilement.

Alors, et ne voulant s'en rapporter qu'à elle-même, elle traverse avec rapidité le parterre qui sépare le château de la ferme; c'était au milieu de ce vaste enclos, rarement fréquenté, qu'Aglaé savait trouver le vieux Germain: tous les matins il visitait les chevaux; il surveillait leur pansement, réglait leur ration, et, les appelant de la voix, flattait d'une main caressante leur croupe brillante et rebondie.

Aglaé, oubliant la crainte qu'elle manifestait ordinairement à l'approche de ces animaux jeunes et fougueux, se glissa entre eux jusqu'au vieux serviteur, étonné de son apparition matinale; elle se hâta de lui transmettre l'ordre d'Albret de monter à cheval et d'aller à la rencontre d'Eugène. C'est vous, lui dit-elle, qui, par le récit éternel de vos expéditions hasardeuses, lui avez inspiré le désir de courir le chamois, au mépris des périls que présente cette chasse; c'est vous qui lui avez indiqué le chemin à suivre: allez donc le chercher, et ramenez-le promptement.

Germain l'Escoubat, né dans les montagnes du Bigorre, fils d'un aubergiste renommé, avait reçu un commencement d'instruction. Il se destinait à la médecine, et il étudiait à Montpellier quand la mort de son père le força d'abandonner cette carrière. Il était entré comme valet de chambre chirurgien au service du marquis de Lautrec, père d'Eugène, jeune et partant pour Fontenoy. Il l'avait, depuis, servi trente ans avec fidélité et dévoûment. Ce fut lui qui, à la mort de son maître, et tandis qu'Eugène était encore enfant, se chargea de la gestion des biens considérables de sa succession : tâche délicate dans ces temps difficiles, et dont il s'était tiré avec intelligence et un rare désintéressement. Il avait conçu pour son jeune maître une affection vraiment paternelle, sans être pour cela moins respectueux, et Eugène, en retour, conservait une vive reconnaissance des soins que lui avait prodigués un simple domestique, tandis que ses tuteurs l'avaient abandonné par indifférence ou par frayeur. Germain s'était acquis une sorte d'autorité dans la maison de son maître : il avait donc perdu l'habitude d'être commandé d'une manière aussi impérieuse, et il aurait pu se trouver offensé de cet ordre donné par une bouche étrangère ; mais sa finesse gasconne était trop rarement en défaut pour qu'il pût se méprendre sur la cause de la chaleur qu'Aglaé avait mise dans ses paroles.

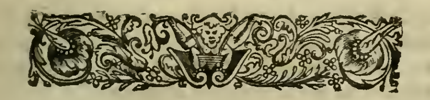
Le vieillard sourit avec malice, et secouant sa vieille chevelure grise : « Calmez vos sens, belle damiselle, lui dit-il dans son langage fortement accentué : Mousseu de Lautrec ne manquera pas

long-temps de sa maison. Je fus chasseur aussi, et ces portes où vous ne voyez plus attachés que de sales putois et de pauvres pies-grièches ont été chargées, dans leur temps, des museaux des loups et des ours que j'avais tués dans la montagne, malgré leurs longues dents. Souvent aussi leur fuite m'entraîna plus long-temps que je ne voulus; mais j'avais prévenu l'inquiétude de Mousseu le comte, et je donnai tout-à-l'heure à la Blonde, que vous voyez, une bonne mesure d'avoine, pour retrouver notre maître en allant au devant de lui. »

Par ce mensonge l'adroit Germain voulait en quelque sorte se soustraire à des ordres donnés impérativement, en paraissant ne suivre que sa propre volonté. Aglaé, sans remarquer cette ruse indigne de son caractère franc et naturel, tâcha par un doux sourire d'approbation de faire oublier son emportement, et, se hasardant à s'approcher de la Blonde, jument favorite d'Eugène et qui doit le ramener, elle passa ses doigts dans la crinière dorée du noble animal, et caressa son large col, qu'une douce chaleur animait.

Cependant le rusé vieillard, comme pour jouir plus long-temps de l'impatience d'Aglaé, détache lentement de la muraille la bride et la selle que préfère son jeune maître; il examine attentivement le mors, dont il nettoie la bossette avec soin; il sangle enfin la selle, et, à l'aide des étriers, s'élevant légèrement encore, il s'élance dans la campagne à travers les cours dont le pavé retentit. Il était dejà loin, que la tendre Aglaé, immobile à la place qu'il venait de quitter, le suivait toujours des yeux. Alors, plus tranquille, elle re-

prit pensive le chemin du château, où elle retrouva le comte, à qui elle apprit le départ de Germain ; et, retournant bientôt à ses occupations habituelles, Aglaé fit répéter à sa harpe les airs qu'Eugène préférait, tandis qu'Albret, livré à ses travaux chéris, puisait dans la lecture des poètes ou des historiens des siècles passés l'oubli consolant des maux dont il avait été le témoin et la victime.



CHAPITRE III.

Quand je considere ces testes
Entassées en ces charniers,
Tous furent maistres des requestes
Ou tous furent porte-paniers
Ensemble en ung tas pesle-mesle...
Car d'evesques ou lanterniers
Clerc ne maistre plus ne s'appelle.

VILLON.

Il était déjà grand jour quand le bruit de la cloche du presbytère réveilla Eugène en sursaut. La lassitude qu'il éprouvait encore de ses courses de la veille l'avait retenu au lit plus longtemps que de coutume. Il se lève étonné de voir les rayons du soleil colorer d'une brillante teinte rose la cime neigeuse des montagnes qui rétrécissaient l'horizon de toutes parts. Des nuages blancs et légers parcouraient la vallée encore sombre, après s'être élevés en vapeur du ruisseau qui l'arrose. Des troupeaux nombreux paissaient sur la partie inférieure des montagnes et dans la vallée; le bruit monotone de leurs longues sonnettes s'entendait au loin, et accompagnait avec une sorte d'harmonie sauvage le murmure sourd et constant du torrent, qui seul s'était fait enten-

dre à Eugène dans le silence de la nuit. Une odeur balsamique et suave, particulière à ces vallées, parfumait l'air. Le froid perçant du matin n'empêchait point Eugène de promener ses yeux ravis du fond de l'obscure vallée au sommet déchiré des monts, en admirant l'heureuse variété des diverses nuances de verdure qui revet leurs flancs par bandes parallèles et régulières, selon l'espèce de culture que permet l'élévation du sol. Ses regards s'arrêtèrent enfin sur un espace vide et inculte au dessous de la fenêtre qu'il avait ouverte. Des pierres assemblées sans ciment le séparaient des vertes prairies qui environnaient le presbytère. De grossières croix de bois, s'élevant au dessus de tertres peu élevés et dont quelques uns paraissaient fraîchement remués, lui indiquèrent la dernière demeure des habitants de la vallée. Une fosse encore ouverte et les tintements prolongés de la petite cloche de la chapelle annonçaient que l'un deux allait encore y descendre.

Une profonde tristesse s'empara du cœur d'Eugène, qui, dans sa méditation, ne s'aperçut point que son hôte était près de lui. Eugène ne chercha pas à lui cacher son émotion trop visible, et ses regards se reportèrent presque involontairement sur les croix de bois.

L'austère physionomie du curé parut se rembrunir encore : Qu'est-ce? lui dit-il; la simplicité de ces sépultures vous étonne et leur proximité vous effraie? Vous avez oublié qu'il n'y a qu'un pas entre la mort et vous! Cette pensée, dont le souvenir est amer à l'homme qui vit en joie au

milieu des biens de ce monde, est pleine de douceur pour l'affligé, pour le pauvre, à qui elle promet un refuge. Je le vois, vous êtes étranger à ces émotions, Monsieur. Le bruit même de cette cloche, importun à l'homme oisif, a peut-être interrompu votre sommeil. Ah! pourquoi fuir ce qui peut nous rappeler à des pensées sérieuses et solennelles? Ce son majestueux est un appel à l'immortalité : cessez de croire que des hochets vous suffiront toujours.

— Je suis loin d'avoir les goûts que vous me supposez, lui dit Eugène; mais j'avoue que l'aspect désolé de ce cimetière me répugne. J'ai ouï dire que dans certaines contrées on donne à cet asile du repos éternel la riante apparence d'un jardin couvert de fleurs et d'arbustes. L'idée que les âmes des personnes que nous avons chéries habitent ce lieu agréable sourit à mon imagination, et j'y choisirais ma dernière demeure de préférence à cette vallée inculte et désordonnée, dont la vue seule inspire la désolation.

— Je ne me laisse point prendre aux opinions mondaines des païens, répliqua le pasteur avec plus de force : l'aridité et le désordre conviennent à ce lieu. Un cimetière est une chose assez sérieuse pour lui laisser son caractère : il suffit que son aspect vous apprenne que là tout ce qui plaisait sur la terre, que tout ce que l'homme y cherchait pour satisfaire à ses voluptés, devient inutile et superflu. Mon devoir m'appelle à l'autel; venez, Monsieur, y joindre vos prières aux nôtres pour un habitant du village que Dieu retire à lui. Les révolutions vous ont sans doute

rendu cette pompe nouvelle ; il faut en profiter.

Eugène suivit O'Donnell en silence. Ils traversent le modeste logement, dont Eugène admire encore l'ordre et la propreté ; la cour étroite et le jardin, où des légumes vulgaires commençaient à peine à lever. Ils atteignent les murs sacrés de la chapelle, édifice roman et sombre, où le curé célébrait les saints mystères, et où le corps du villageois décédé attendait les dernières prières qui devaient ouvrir un meilleur monde à son âme innocente.

Auprès du cercueil couvert du voile mortuaire pleuraient deux jeunes enfants regrettant leur père ; plus loin, les parents et les amis répétaient les prières à voix basse ; la timide Méri, agenouillée sur le marbre, près de l'entrée du sanctuaire, priait aussi avec ferveur. L'aspect de ce deuil, ces flambeaux, cette pompe rustique, la douleur muette de cette assemblée, rappelèrent vivement à Eugène le souvenir de son père, prisonnier, proscrit, et mort privé de ce saint appareil, dont la nouveauté ajoutait à sa profonde émotion. Des pleurs s'échappèrent de ses yeux, et pour la première fois depuis long-temps son ardente prière se joignit à celle des simples habitants du hameau jusqu'à la fin de la triste cérémonie.

Tandis que le pasteur O'Donnell, tout entier à ses pieux devoirs, prodiguait les consolations aux jeunes orphelins du malheureux dont on rendait la dépouille à la terre, Eugène suivit Méri à l'habitation, dont elle lui fit les honneurs. Il eut alors l'occasion d'admirer, nonobstant l'accent étran-

ger de Méri, mais qu'il trouva plein de grâces, la douceur enchanteresse de son organe et la culture de son esprit. Leur conversation se dirigea naturellement sur la beauté du site qui frappait leurs regards, et qui, disait la charmante Irlandaise, lui rappelait son pays ; seulement elle regrettait la vue de la mer, et son aspect mélancolique, et ses phénomènes, et l'étendue sans bornes de son horizon, qui, seule, avec la profondeur d'un ciel étoilé, ajoutait-elle, pouvait donner à l'homme une idée complète, quoique incompréhensible, de l'immensité physique, par laquelle aussi l'homme pouvait juger de l'infini de son être. Ce langage métaphysique flattait trop l'imagination d'Eugène pour qu'il ne le séduisît pas entièrement ; mais le curé vint bientôt les interrompre. Eugène le pria secrètement d'accepter, pour les enfants orphelins, une somme d'argent dont le curé modéra la libéralité, en lui disant qu'il voulait lui ménager le plaisir de renouveler ce premier don lorsqu'il serait épuisé.

Eugène, distrait jusque alors de ses habitudes journalières, pensa à l'inquiétude que son absence, en se prolongeant davantage, pouvait causer aux habitants du château, et il prit congé de ses hôtes. Permettez, dit-il à O Donnell, que que je revienne écouter encore vos saintes leçons. Vous m'avez révélé une nouvelle existence; mais j'ai besoin de conseils éclairés pour la parcourir sans m'égarer : ne me les refusez pas. — Un cœur simple et droit, lui répliqua le pasteur, est le meilleur guide que vous puissiez suivre, mon fils; je ne me flatte point de le posséder; mais si mes

avis peuvent vous être utiles, je ne vous les refuserai point. Et, se prêtant au mouvement plein d'effusion du jeune homme, il le pressa dans ses bras en lui disant : Que le Dieu d'Israël vous bénisse, parce que vous êtes le fils d'un homme vertueux et juste!

Eugène franchit le seuil de marbre qui borne la cour du presbytère, et il descendit dans la vallée. Bientôt, à un détour qui allait lui cacher l'asile qu'il regrettait, Eugène se retourna encore une fois, et aperçut auprès de Méri, remarquable par son capulet écarlate, le vénérable pasteur, qui le bénissait de la main; il le perdit enfin de vue, mais les sons de la cloche funèbre venaient par intervalles frapper les oreilles d'Eugène, et prolongeaient l'émotion dont son âme avait été si vivement agitée.

Cependant, les tableaux qui se succédaient à ses regards adoucirent bientôt ces impressions. L'air vif et embaumé du matin calma l'agitation de son sang, et la beauté du spectacle qui s'offrait à ses yeux ralentit involontairement la rapidité de sa marche. Le soleil pénétrait dans la vallée, et ses rayons, en glissant sur la surface des collines, donnaient à l'herbe, encore humectée de rosée, une teinte chatoyante, d'une douceur admirable. Le torrent, alors moins tourmenté, mais toujours bruyant, roulait à travers les prairies ses eaux limpides et nacrées. Les conducteurs des troupeaux les menaient aux pâturages et peuplaient la route, tantôt ombragée par le hêtre et l'aulne au feuillage brillant, sur lesquels le chèvrefeuille appuyait ses tiges vacillantes, tantôt

resserrée par le flanc de la montagne. Elle n'était séparée d'un ravin profond creusé par les eaux du torrent que par des quartiers informes de rochers placés comme des bornes par la prévoyance des habitants. De distance en distance, des ponts de bois grossiers, mais hardis, s'élançant d'une rive du torrent à l'autre, ajoutaient à la beauté du site par leurs formes pittoresques.

Eugène, au printemps de sa vie, jouissait en extase du printemps de la nature, de cette nature neuve et sauvage comme lui, qu'il se reprochait de ne pas encore connaître et qu'il se promettait de venir admirer souvent. Il lui semblait avoir fait les premiers pas dans une région jusque alors inconnue. Il espérait puiser bientôt à des sources nouvelles et des pensées et des sentiments qui avaient manqué jusque alors au développement complet des facultés de son âme. Il éprouvait enfin comme une surabondance de force et de joie, au moment de voir réaliser une de ces illusions fugitives que se plaisait à créer sa jeune imagination. Ce fut ainsi qu'il continua son voyage jusqu'aux portes de Lourdes; là, il rencontra le fidèle Germain, qui le conduisit, après quelques tendres reproches, à l'habitation paternelle, où l'on éprouvait une grande impatience de le revoir.



CHAPITRE IV.

Comment se peut un pauvre cœur deffendre
Quant deux beaulx yeulx le viennent assaillir?
Le cœur est seul, désarmé, nud et tendre
Et les yeulx sont bien armés de plaisir.

CHARLES D'ORLÉANS.

Le malicieux Escoubat n'avait pas oublié de raconter à Eugène l'intéret pressant que la belle Aglaé avait paru porter au retour prochain du jeune chasseur, et l'inquiétude qu'elle avait témoignée de son absence. Eugène, après s'être présenté chez le comte, crut donc de son devoir d'aller promptement rassurer Aglaé. Il la chercha en vain dans les appartements du château; il apprit qu'elle était dans le parc. Après en avoir parcouru les longues allées, il se dirigea vers un bois qui terminait la propriété, en s'élevant sur une des nombreuses collines qui précèdent la haute chaîne des Pyrénées. Ce lieu, réuni à l'ancien domaine depuis que la mode des jardins anglais avait prévalu sur le genre français, conservait toute l'âpreté de la nature : de vastes chataigniers, aussi vieux que la montagne, s'élevaient sur une verte pelouse que des pointes de rochers perçaient de distance en distance; des

eaux naturelles habilement dirigées descendaient en cascade dans la profondeur de ces bois, d'où l'on découvrait au loin les sommets couverts de neige des hautes montagnes du Lavedan. En approchant du lieu le plus reculé et le plus sauvage de la forêt, Eugène entendit les sons d'une guitare, et, reconnaissant l'instrument sur lequel Aglaé se plaisait à accompagner sa voix, il s'avança avec précaution pour jouir de son talent, sans la troubler par sa présence. L'air dont il entendait le prélude lui était inconnu, et les paroles suivantes frappèrent ses oreilles :

Ingrat oiseau, délaissant ta compagne,
Tes chants joyeux remplissent la montagne
Quand loin de toi son cœur est attristé.
  Hélas! elle gémit sans cesse
Du même amour qui fait ton allégresse...
  Reviens lui rendre sa gaîté.

Le vert rameau témoin de ses alarmes
Sera témoin des transports pleins de charmes
Qui vont bientôt succéder à ses pleurs.
  Ah! puisse le cruel orage,
Rameau chéri, respecter ton feuillage
  Et ne jamais faner tes fleurs!

Charmants oiseaux! à vos chants de tristesse
Mon jeune cœur s'émeut et s'intéresse,
Comme il sourit à vos tendres soupirs!
  Amour! n'est-ce point une injure,
Et pour eux seuls dans toute la nature
  Gardes-tu tes plaisirs?

La tourterelle a conduit le volage
Au plus touffu du tranquille bocage
Pour y cacher leurs amoureux secrets.
  Et moi, comme eux, avec mystère
J'y viens chanter, pensive et solitaire,
  Et mes désirs et mes regrets.

L'étonnement d'Eugène fut extrême. A qui ces paroles s'adressaient-elles? Et les sentiments qui y étaient exprimés étaient-ils ceux d'Aglaé? En était-il l'objet? Il n'avait encore résolu aucune de ces questions qu'il s'adressait à lui-même, qu'Aglaé se leva, et, en se retournant pour reprendre le chemin du château, aperçut Eugène qui se tenait immobile appuyé contre un arbre. Un cri de surprise mêlée de joie s'échappa de la bouche d'Aglaé, et s'avançant vers Eugène : Ce n'est pas bien, lui dit-elle en souriant, d'inquiéter ses amis et de venir ensuite les surprendre ainsi. Que vous est-il arrivé? Pourquoi avez-vous passé la nuit dehors? Eugène lui raconta qu'il s'était égaré, et comment il avait reçu l'hospitalité. Aglaé avait pris son bras, et ils marchaient vers le château. M'avez-vous entendu? lui demanda-t-elle avec une sorte d'indifférence. C'est une traduction de l'espagnol, sur laquelle je me suis exercée ; mais ne parlez pas de cela si vous voulez que je vous pardonne votre voyage dans ces vilaines montagnes. Eugène chercha à détruire l'opinion qu'elle s'était faite des montagnes dont l'aspect seul l'effrayait, et ce fut le seul sujet de leur entretien jusqu'à leur arrivée au château.

L'impression produite sur Eugène par la romance d'Aglaé, quoique affaiblie par la liberté avec laquelle elle lui en avait parlé, fut cependant assez profonde pour lui donner le désir de vérifier si en effet cette romance n'était qu'une traduction de l'espagnol. Il se convainquit, en effet, que c'était une imitation libre du poème des *Vaillants ;* mais le choix seul du sujet, parmi tant d'autres

plus agréables, et peut-être aussi un léger sentiment de vanité, lui persuadèrent qu'il était pour quelque chose dans les regrets de la jolie musicienne; et son amour, qu'il ne se sentait que trop disposé à partager, lui causait par ses résultats une sorte d'épouvante. Loin de s'y livrer avec ce charme entraînant qu'une première passion fait goûter à la jeunesse, il se sentait effrayé par le caractère impérieux et ardent d'Aglaé. Il eût désiré trouver dans sa compagne cette tendresse calme et douce, cette affectueuse mélancolie, cet abandon, cette sorte d'oubli de soi-même, qui était un besoin pour son cœur, et qui ne nous fait sentir l'existence que par celle de l'objet aimé. Telle était l'image qu'il s'était créée de l'amour; mais il sentait que cette passion chez Aglaé ne pouvait se manifester que par la violence, les emportements et les larmes. Il rougissait de se voir entraîné, comme il l'avait été jusque alors, par des charmes irrésistibles, qui lui ôtaient la force de s'opposer aux volontés capricieuses d'un esprit absolu et impétueux, jaloux peut-être, qui ne lui laissait apercevoir qu'un avenir inquiet, tourmenté et privé de ce repos de l'âme après lequel il aspirait. Depuis quelque temps d'ailleurs il se reprochait intérieurement l'oisiveté et l'incertitude dans lesquelles sa jeunesse s'écoulait. Il tendait involontairement vers un but inconnu, car c'est le propre de la faiblesse de chercher dans l'avenir un refuge contre les craintes vagues qu'elle n'ose surmonter. Mais, ne trouvant pas en lui-même la force qui lui était nécessaire pour prendre un parti, il résolut de consulter son oncle, et de lui donner

pour prétexte du désir qu'il manifesterait de quitter le château la nécessité de s'assurer un état, une profession digne de lui, et qui lui devait donner un jour les moyens de se rendre utile à sa famille et à son pays.

Un matin donc assez rapproché du voyage d'Eugène au Val-Surguères, profitant d'un moment où Aglaé n'était pas encore au salon, il engagea le comte d'Albret à descendre dans le jardin, et là il lui fit part de son projet et de ses espérances. Il insista, nonobstant quelques observations générales que lui fit le comte, et l'assura que sa détermination était inébranlable.

Je conçois, lui dit d'Albret, que, jeune, plein de force, et sans expérience, comme vous êtes, mon ami, votre inutilité vous soit à charge, et que vous désiriez courir les chances de la fortune ou de la gloire. Cette résolution, dites-vous, est inébranlable, et j'aime à vous croire ; mais avez-vous arrêté aussi irrévocablement les moyens que vous voulez prendre pour arriver à ce but ? Voyons ! que voulez-vous faire? Eugène, qui était loin de s'attendre à la résistance que lui opposait son oncle et à la question brusque qu'il lui faisait, répondit qu'à cet égard il ne manifestait point de volonté, et qu'au contraire il demandait des conseils sur le choix de la carrière qu'il devait parcourir, qu'il n'avait pas de goût exclusif, et que, sur les avis qu'il recevrait, il se destinerait aux armes, à la diplomatie, ou à l'administration, professions honorables dans lesquelles il pouvait concevoir l'espérance de s'illustrer un jour ; que cependant, dans son ignorance des choses du monde, l'état militaire

était celui qui lui semblait devoir lui faire atteindre son but plus promptement et avec plus d'apparence de certitude. — Eh! mon cher Eugène, répliqua le comte, connaissez-vous le temps dans lequel nous vivons et les obstacles sans nombre qui vont s'opposer à vos désirs? Votre nom seul, votre qualité, en sont d'insurmontables pour occuper aucun emploi public. Si vous vous livrez aux armes, les porterez-vous pour ou contre votre pays? Je vous engagerai aujourd'hui moins que jamais à prendre ce dernier parti, auquel la force des choses m'a contraint de renoncer. Je ne crois pas non plus que vous pensiez à marcher avec des armées victorieuses de toutes parts contre les objets les plus sacrés de nos affections; je connais trop la générosité de votre caractère pour vous supposer ce dessein. La même cause doit vous éloigner de la politique et de la diplomatie. Quant à l'administration publique, il vous faut d'abord obtenir un emploi. Savez-vous ce que c'est que de postuler à la porte ou dans l'antichambre d'un protecteur? car ne croyez pas que votre naissance vous exempte aujourd'hui de cette formalité indispensable. Mais je suppose que vous réussissiez sans bassesses à vous faire admettre au nombre des infortunés que salarie le gouvernement, êtes-vous certain de vous faire distinguer dans la foule innombrable des ambitieux, des intrigants, qui vous disputeront la faveur? Je ne vous parle pas des dégoûts que peuvent vous faire essuyer les caprices de vos chefs, des passe-droits, des humiliations, qu'il vous faudra supporter en silence; mais avez-vous l'idée des ennuis attachés à cette

profession abrutissante? Pourrez-vous souffrir les mépris et les mauvais traitements d'un homme qui sera au-dessus de vous par son titre, quand vous aurez reconnu son infériorité de talent et de connaissances? Saurez-vous plier votre esprit généreux et élevé à un travail aride et rebutant, pour obtenir des résultats mesquins, sans intérêt réel, ou pour dissimuler de viles fraudes? Vous sentirez votre raison s'obscurcir, votre imagination s'éteindre; votre pensée sera flétrie, votre âme desséchée; les moments de repos qui vous seront rarement accordés seront involontairement livrés à la dissipation, peut-être à la débauche, pour vous distraire des ennuis dans lesquels vous verrez vos facultés anéanties. Des idées importunes d'ambition, d'envie, troubleront votre sommeil, vous poursuivront dans vos songes, jusqu'au moment où, retrouvant votre énergie première, et pleurant votre jeunesse perdue, vous secouerez avec joie la poussière impure des bureaux, pour retrouver votre première indépendance. Trop heureux encore si votre intelligence, long-temps souillée, n'en conserve pas la trace, comme le vase qui a contenu long-temps un breuvage infecté.

D'ailleurs, mon cher ami, il ne faut point vous abuser : si c'est la gloire, l'illustration, comme vous le dites, que vous voulez obtenir, ne la cherchez pas dans les armes, bien moins encore dans la politique, ou l'admiuistration : elle n'est pas là. La véritable gloire, la seule digne d'être ambitionnée, est celle des lettres ou des arts : celle-là est incontestable, et il ne tient qu'à vous d'y prétendre.

Eh quoi! s'écria Eugène; la gloire militaire est-elle donc si méprisable que celle des lettres soit au-dessus? Et la renommée d'Alexandre est-elle au-dessous de celle d'Homère? — Je ne dis point cela, répliqua le comte. Tous les hommes ne sont pas placés par la fortune de manière à devenir un Alexandre, tous le sont à devenir un Homère; et cependant l'on compte moins de poètes comme Homère que de conquérants comme Alexandre. Les événements qui ont eu lieu depuis huit ans ont vu naître en France une multitude de capitaines justement renommés, dont l'expérience hasardeuse a déconcerté les connaissances stratégiques des plus habiles tacticiens de l'Europe. Le Ciel à peine fait éclore un poète dans un siècle sur la surface de la terre. Le hasard peut favoriser le guerrier; le poète n'a pour lui que son génie. De deux généraux qui se combattent, le vainqueur devient nécessairement un héros; s'il est vaincu plus tard, les armes, dit-on, sont journalières, et sa gloire lui reste. De la lutte qui s'engagerait entre deux auteurs, le résultat pourrait bien être de ne montrer en eux que deux sots; mais en admettant qu'il y eût un vainqueur, il ne serait jugé que par comparaison avec le vaincu : car s'il succombait sous un autre adversaire plus habile, il n'y aurait plus pour lui aucune excuse dans la fatalité; le génie n'est pas journalier.

Je vous conseille donc de renoncer, pour le moment, à vos dessins de fortune et d'ambition. Vous êtes jeune encore : cultivez votre esprit dans le silence ; étudiez. Un jour viendra sans

doute, et peut-être n'est-il pas loin, où vous pourrez employer vos talents plus glorieusement pour votre pays et plus utilement pour vous. On ne peut se dissimuler le peu de stabilité du gouvernement sous lequel nous vivons, mon cher Eugène; votre grande jeunesse, la légèreté ordinaire à votre âge, ne m'ont pas permis jusqu'à présent de vous initier dans des secrets d'une haute importance; qu'il vous suffise de savoir que les amis de la monarchie n'ont point encore perdu l'espoir de voir les Bourbons remonter sur le trône de leurs ancêtres : des officiers généraux, des hommes qui sont à la tête des affaires, concourent à ce but. Vous concevez qu'il serait peu raisonnable, dans de semblables circonstances, d'agir imprudemment et d'une manière qui pourrait être contraire à vos propres intérêts. Je vous le répète : exercez votre esprit jusqu'au jour où vous pourrez l'employer d'une manière digne de vous. Je n'ai pas besoin de vous éclairer sur l'importance du secret que je viens de vous confier et d'où dépend le sort de votre parent et de votre patrie.

Eugène allait exprimer à son oncle l'étonnement que ces espérances inattendues lui faisaient éprouver; mais Aglaé vint en ce moment interrompre leur conversation, et ils rentrèrent tous trois au château. Eugène admirait la liberté d'esprit du comte, qui, occupé d'intérêts aussi graves, n'avait jamais paru se livrer qu'à des études littéraires, avec assez de légèreté encore pour se mêler souvent aux jeux presque enfantins de ses jeunes élèves.



CHAPITRE V.

Puisses-tu connaître le prix
Des paroles que te débite
Un courtisan à cheveux gris
Que la raison a fait ermite.

MAYNARD.

Déjà les premières chaleurs du printemps, rapprochant chaque jour la neige du sommet le plus élevé des montagnes, en découvraient de nouvelles parties qui, semblables d'abord à des taches obscures s'élargissant insensiblement, ne laissaient plus subsister entre de vastes espaces que de légères lignes blanches, qui dessinaient les ravins creusés par les eaux sur les flancs des rochers. La végétation la plus brillante couvrait déjà les pentes inférieures des montagnes, et les vertes collines de Jurançon qui les précèdent, et la belle vallée de Pau où le Gave dessine ses méandres élégants à travers de nombreuses prairies, et sa riche plaine où les céréales, les fruits et la vigne croissent dans le même champ.

Le renouvellement de la nature étendait partout son influence ; le feu régénérateur pénétrait

toutes les productions de sa féconde activité. L'incarnat éclatait sur le teint animé d'Aglaé, ses yeux brillaient d'une flamme plus vive, ses lèvres se coloraient d'une humide chaleur, des soupirs entrecoupés gonflaient son sein plus agité. Eugène, témoin assidu et non indifférent des charmes qui chaque jour se développaient davantage dans sa jeune condisciple, sentait à son aspect un mouvement tumultueux se glisser dans ses veines. Le calme qu'il avait goûté jusqu'alors dans la solitude en se livrant à ses travaux, était maintenant troublé par des désirs qui le rendaient incapable de s'adonner à l'étude, et sa raison chancelante était prête à l'abandonner. S'il se livrait sans son oncle à la promenade dans le parc, il y trouvait toujours Aglaé, soit que le hasard les rassemblât, soit qu'Eugène lui-même la recherchât par une sorte d'attraction involontaire. Alors les heures s'écoulaient avec une incroyable vitesse dans des entretiens pleins de charmes, mais dont la futilité le désolait dès qu'il voulait se les rappeler. Aglaé, élevée à Paris, jouissait pour la première fois, et avec une sorte d'ivresse, de la pureté du ciel et de la beauté champêtre de sa nouvelle demeure; son imagination ardente et romanesque élevait dans les environs du château une simple chaumière où elle eût désiré passer ses jours. Ce projet, embelli par Eugène de l'absence de tout ce que sa situation actuelle lui offrait de redoutable, excitait ses transports; il enchérissait sur les idées de simplicité et de solitude d'Aglaé: il se créait ainsi une existence arcadienne, et ce texte favori de leurs discours

devenait pour eux d'une inépuisable fécondité.

Cependant, durant le silence des nuits et pendant les promenades solitaires qu'Eugène faisait quelquefois hors du parc, l'avenir se présentait sous un aspect terrible à son esprit. Son caractère irrésolu et défiant ne lui eût jamais permis de se livrer avec la sécurité de l'imprévoyante jeunesse à un sentiment aussi violent que celui qu'il éprouvait déjà ; mais depuis son voyage au val Surguères, ses craintes étaient encore augmentées par le souvenir qu'il avait conservé de Meri, souvenir plein de douceur et de calme, mais comme aiguisé par une sorte de curiosité naturelle à l'homme, qui le porte à rechercher avec ardeur ce qu'il ne peut connaître. Eugène croyait enfin Meri seule digne d'occuper toutes les facultés de son âme, tandis qu'il ne se dissimulait pas que la beauté d'Aglaé n'avait d'action que sur ses sens ; et pour combattre cette dernière séduction il avait reconnu toute l'insuffisance de sa volonté. Une sorte d'effroi venait souvent le glacer au milieu de ses jeux et de ses entretiens avec Aglaé, dont il excusait alors la colère. Se sentant de jour en jour plus faible, la nécessité de fuir promptement renouvela avec une force presque invincible le désir qu'il avait déjà manifesté à son oncle de quitter le château. Puisque les événements, lui dit-il, ne me permettent pas de rester dans mon pays en lui étant utile, laissez-moi partir, laissez-moi quitter la France, aller à la cour ; quand tout le monde la fuit, l'abandonne, peut-être est-ce le moment de parvenir sans se faire

accuser de bassesse et d'intrigue, peut-être même y a-t-il quelque générosité à braver la persécution pour sa cause.

Le comte écouta son neveu en silence, et prenant à son tour la parole : Je ne sais mon ami, lui dit-il, quel démon vous a inspiré un semblable dessein. Vous voulez aller à la cour! D'abord, de quelle cour voulez-vous parler? Celle de notre roi? hélas! où est-elle? Peut-être en ce moment le roi, obligé de quitter Vérone, est-il encore privé du refuge qu'on lui avait accordé en Souabe, où il a failli être assassiné. Croyez-vous d'ailleurs que les lumières d'un jeune homme sans expérience soient d'un grand secours dans ses conseils; ou que votre valeur, en admettant que l'on vous permît de la mettre à l'épreuve, fût d'un assez grand poids pour faire pencher la balance des forces de l'Europe? Et à quel titre pouvez-vous espérer d'être accueilli dans des cours étrangères? Vous portez un beau nom sans doute; mais vous êtes Français, et des personnages bien augustes y ont fatigué les yeux et endurci les cœurs du spectacle de nos cruelles infortunes. Dans un temps plus heureux, j'ai, ainsi que vous, éprouvé le désir de paraître à la cour; mais, du moins, c'était celle de mon souverain. Elevé pour y être reçu, j'y tins ma place avec distinction; mais à peine m'y étais-je fait remarquer par le prince, qu'il vint à mourir. Les efforts que j'avais faits pour obtenir cet honneur non seulement furent perdus, mais durent m'être nuisibles près de son successeur. Il fallut donc recommencer sur de nouveaux frais. A peine les impressions que ma

conduite passée avait pu faire concevoir étaient-elles effacées, que la révolution se déclara. Je suivis le parti que mes devoirs de gentilhomme, que l'honneur, semblaient me dicter. Vous voyez ce qu'il en est résulté. Ma conscience ne me reproche rien, parce que toutes mes démarches n'ont été qu'une conséquence de la première. La route où je me suis engagé m'a conduit à des défilés dangereux, que j'ai parcourus avec courage et résignation; mais il est de mon devoir de vous en montrer les écueils.

Persuadez-vous bien, d'abord, que la cour ne se compose que de deux sortes d'individus : des grands et des petits ; peut-être même, en examinant la chose rigoureusement, n'y apercevrait-on qu'un maître et des valets. Cette hiérarchie brutale régit par ricochets tout ce qui compose la cour ; la domination s'y rencontre en tous lieux, la puissance étant partout entre les mains de celui qui se trouve le premier par l'absence d'une dignité supérieure. C'est vous dire assez qu'on ne s'y voit jamais apprécié par sa propre valeur, mais par le rang qu'on y occupe; et cela doit être : car la considération que l'on accorderait à un homme remarquable dans une condition inférieure, de même que le mépris que l'on manifesterait à un sot élevé, seraient autant d'épigrammes dirigées contre le souverain qui les mettrait ou les maintiendrait à ces places.

En arrivant de notre province, je ne tardai pas à apercevoir ces vérités ; elles m'affligèrent. Ayant reçu une instruction peu commune à cette époque parmi les personnes de mon rang, j'avais

un goût violent et un grand respect pour les lettres et les arts. Je croyais en approchant de la cour me trouver dans leur sanctuaire, et j'espérais m'y distinguer par leur moyen, ainsi que je l'avais fait à l'Académie. Ce ne fut pas sans un vif chagrin que je me vis détrompé ; ma vanité en fut choquée au point de me rendre misanthrope quand je vis que mon savoir, acquis avec tant de peine, m'éloignait de la société de ceux avec qui j'étais destiné à vivre, car les lettres, qui sont utiles à l'homme qui vit seul et qui peut se passer des autres, sont souvent nuisibles à celui qui a besoin du secours et de l'appui de ses semblables. La honte seule m'empêcha de revenir en province, où mon jeune amour-propre n'avait pas pris la peine de dissimuler ses espérances. Je résolus donc de vider cette coupe, tout amère qu'elle me parût, et de faire tourner au profit de mon instruction la démarche inconsidérée que j'avais faite. Je devins observateur ; je reconnus dans la cour un monde tout à part, où les idées les plus généralement reçues sont entièrement bouleversées. Je vis des hommes soumis au sexe sur lequel la nature leur a donné un empire incontestable ; des militaires connus par leur bravoure éprouvée obéissant à des chefs dont la couardise n'avait pas même l'avantage d'être ignorée ; des savants dirigés par des hommes dont l'ignorance et l'ineptie étaient célèbres ; des vieillards courbés sous la volonté d'un enfant, et la vertu rendant hommage au vice et à l'opprobre.

La jeunesse est facilement séduite, nonobstant son peu d'indulgence. Mes yeux par degrés s'ac-

coutumèrent à ce spectacle ; le vernis élégant qui recouvrait ces mœurs dépravées finit par affaiblir ce que leur aspect m'avait offert de rebutant ; l'exemple me perdit, et je me laissai entraîner au torrent presque sans m'en apercevoir. Je sus bientôt dissimuler aussi innocemment que mes modèles, visiter et flatter les grands, courtiser les beautés à la mode, jouer et chasser sans plaisir, veiller accablé de sommeil et me livrer à mille débauches sans désirs et sans appétit. On put me voir m'entretenir de fadaises, porter un vif intérêt à des niaiseries et me passionner pour des misères. C'est ainsi que je passai les plus beaux de mes jours; mais le réveil fut terrible! Quels avantages retirais-je de cette faveur dont j'étais si jaloux, et qui devint pour moi un titre de proscription? J'avais honoré publiquement des hommes que je méprisais et qui n'avaient pour moi que de la haine; j'avais négligé des parents, des amis, pour fréquenter des inconnus, des indifférents ; rebuté des gens de bien pour servir des fripons adroits ; j'avais excité la jalousie de mes égaux, l'envie de mes inférieurs, et supporté le dédain des grands; j'avais compromis ma fortune par un faste ridicule, dérangé ma santé par des excès de tout genre, fatigué mon esprit à nouer ou déjouer de basses intrigues, pour ne recueillir enfin que de la fumée et du vent.

De mon nom dont j'étais fier, de mes honneurs si ardemment désirés, il ne me resta rien que la mort ou l'exil. Je retrouvai plus que je n'avais perdu, mon ami, dans mes études si long-temps négligées et de moi-même dédaignées

par une sotte imitation. Ce furent elles qui rendirent mes services utiles à mon parti, en me faisant retrouver une énergie qu'une vie molle et dissipée allait entièrement faire disparaître. Elles seules me consolèrent puissamment, en apportant d'abord une distraction à mes chagrins, ensuite en me montrant le néant de tout ce que j'avais à regretter. C'est, mon fils, le seul bien, la seule richesse qu'il vous faille rechercher; c'est par là qu'il vous faut obtenir la seule illustration que vous puissiez ambitionner, soit que vous vous livriez aux lettres, ce à quoi je ne cesserai de vous engager; soit que vous préfériez, dans le but d'occuper votre esprit, une étude également libérale, telle que les arts, la jurisprudence, la médecine, ou une science physique et mathématique quelconque, qui trouve son application dans la vie ordinaire. Dans quelque temps Toulouse ou Montpellier peuvent vous offrir tous les secours qui vous sont nécessaires, sans vous expatrier, sans même quitter pour ainsi dire vos domaines et votre vieil oncle, pour qui cette séparation serait bien douloureuse. Il ne me reste plus que vous, mon ami, et il semble que l'homme s'attache à ce qu'il conserve en proportion de ce qu'il a perdu, et qu'il tienne à cet objet par les liens de tous les autres. Restez donc près de moi; je vois tous les jours que mes conseils vous deviennent plus utiles. Que vous manque-t-il? Cessez donc de former de vains désirs, d'encourager de folles espérances. Le travail abrége le temps, et c'est du temps seul qu'il nous faut attendre ce que la force ne peut plus obtenir. Les armées françaises sont

partout victorieuses; l'Italie tombe entre leurs mains ; on traite de la paix à Leoben. L'inertie des puissances étrangères leur sera fatale; des haines particulières les divisent quand l'intérêt général devrait les unir. Ce n'est donc plus d'elles qu'il faut attendre un secours, d'ailleurs dangereux. La volonté de la France se manifeste par le choix honorable qu'elle fait en ce moment de ses représentants ; quelques individus trop fameux, l'un d'eux nommé dans ce département, viennent d'être rejetés comme indignes d'obtenir une place parmi les organes de la France : trop heureuse, enfin, si elle peut trouver en elle-même un remède aux maux qui la déchirent.

Le peu de connaissances qu'Eugène avait encore acquises ne lui permettaient pas de combattre les objections de son oncle, qui, d'ailleurs, lui paraissaient sans réplique. L'amitié que lui portait le seul parent qui se fût jamais intéressé à son sort, la crainte qu'il témoignait de se séparer de lui, eussent suffi pour fermer la bouche à Eugène, qui n'osait lui découvrir le véritable motif de ses tourments. Poussé par la honte qu'il éprouvait de passer dans l'inaction l'âge que la nature destine au travail, il prit la sérieuse résolution de se livrer profondément à des études assez graves pour occuper son esprit et défendre son cœur des séductions qui le menaçaient. Sous le prétexte de s'occuper sans être distrait, il s'enfermait dans son appartement pendant toutes les heures que le repos et la promenade en famille laissaient à sa disposition. Mais combien peu ces travaux satisfaisaient-ils son esprit! Encore plein du dégoût

de ses études classiques, ses auteurs lui rappelaient bien plus les ennuis et les punitions qu'ils lui avaient causés que les faits intéressants qu'ils ont embellis du prestige de leur talent. Ils n'avaient plus pour Eugène le charme tout-puissant sur lui de la nouveauté. Euryale ou Didon ne lui semblaient créés que pour son propre tourment. Pour bien goûter ces grands poètes, il faut avoir perdu la mémoire des efforts qu'il nous a fallu faire avant que d'en comprendre le sens, et ne plus s'occuper que du sujet qu'ils traitent. Les leçons du comte, l'interprétation qu'il faisait de ces écrivains en en développant les beautés, renouvelaient trop immédiatement à Eugène les commentaires rebutants de ses professeurs. Son esprit, toujours distrait par les inquiétudes que lui causait sa situation personnelle, délicate et précaire, ne pouvait s'assujettir à suivre un sens rebattu. Le livre restait ouvert sous ses yeux, qui en parcouraient machinalement les pages sans les comprendre. Il s'épuisait en vains efforts pour repousser des distractions toujours renaissantes. L'ennui, l'impatience, le chagrin même, empoisonnèrent bientôt tous les moments qu'il donnait à l'étude pour faire diversion au sentiment qui s'emparait de son cœur. Cet état pénible lui devint insupportable, et, se rappelant son excursion au Val-Surguères, il se décida à aller voir le pasteur O'Donnell et à le consulter sur son avenir.



CHAPITRE VI.

Elle est comme la rose franche
Qu'un jeune pasteur, par oubli,
Laisse flestrir dessus la branche
Sans se parer d'elle au dimanche,
Sans jouir du bouton cueilli.

JEHAN DE LA TAILLE.

Il y avait deux mois qu'Eugène n'avait visité le presbytère de Val-Surguères, quand, le matin d'une belle journée de juin, il partit au lever du soleil pour y retourner. Cette fois, il prévint l'Escoubat de son départ. Il prit un cheval, et, remontant le cours du Gave, il traversa les villages de Saint-Pé, où se trouve l'ancien monastère de Genneret, Peyrouse et Lourdes. Jusque là le trajet, entre deux coteaux boisés et admirablement cultivés, lui parut enchanteur. Ici la scène change, et la château féodal de Lourdes, bâti sur une éminence qui domine la route et le torrent, commence à rembrunir l'aspect de ces beaux lieux. Eugène, après avoir traversé le pont, tourna vers la droite pour atteindre l'embouchure du Val-Surguères. La gorge se rétrécit tout à coup; le penchant des montagnes qui

la resserrent devient plus rapide, pour bientôt s'élargir et former la vallée. Le bruit constant du torrent plus encaissé excita, comme la première fois, l'attention d'Eugène; il descendit de cheval, et, s'avançant sur une pointe de rocher qui faisait saillie au dessus de l'onde turbulente, il contempla avec un délice inexprimable ces gros flots verts qui se poussent, qui s'élèvent en grondant les uns sur les autres, et l'écume formée par les flots inférieurs s'élançant en globules blancs à travers la lame d'eau qui les couvre. Il admirait et sa limpidité et la légère vapeur qui s'en élève, et la brillante verdure des arbres qui s'y reflètent, et ces hideux rochers noirs ou gris qui encombrent le lit du torrent, et au milieu desquels cette belle eau conserve sa pureté, comme une âme bien née dans les traverses de la vie. Ah! se disait-il, le ruisseau tranquille qui dort entre ses rivages présente une surface terne et limoneuse, rend une odeur fétide et charge ses bords d'herbes faibles et croupissantes. Le torrent qui court, s'égare, se précipite de vallée en vallée, de rocher en rocher, et qui brise ses ondes avec fracas, se purifie par son mouvement, et s'enrichit à chaque pas de nouveaux tributs par sa course et ses fatigues. Et cette pensée, en lui faisant faire un retour sur lui-même, redoubla sa tristesse, à laquelle la sévérité des lieux qu'il parcourait ne fit encore qu'ajouter. Ce fut dans cette disposition mélancolique qu'il parvint au presbytère, où il fut reçu par le pasteur comme une vieille connaissance que l'on est charmé de revoir. La silencieuse Méri elle-même, surmontant sa timidité, lui adressa

des reproches obligeants sur sa longue absence, avec un son de voix d'une douceur enchanteresse, accompagné d'un gracieux sourire, qu'une vive rougeur rendit plus remarquable à Eugène, qui venait d'admirer la blancheur éclatante de son teint. Il excusa son absence sur la crainte de se rendre importun, et motiva sa nouvelle visite sur le besoin qu'il avait de demander au curé des conseils sur l'affaire la plus importante de sa vie. Etant alors sortis tous les déux du presbytère, et en se promenant sous le feuillage d'énormes noyers, Eugène fit part à O'Donnell des conversations qu'il avait eues avec le comte, et demanda au pasteur de vouloir bien l'éclairer de son expérience.

Le vieillard, après avoir attentivement écouté son jeune ami, prit la parole en ces termes : Mon fils, les jugements humains sont si incertains, même en ce qui concerne les affaires du monde, que je ne puis approuver ni blâmer le comte d'Albret ou vous. Telle chose que vous fassiez, il en arrivera ce qu'il plaira à Dieu et rien de plus. L'homme qui, en ce moment surtout, voudrait se diriger sur des probabilités, courrait grand risque de se tromper. Notre époque ressemble aux époques les plus extraordinaires dont fassent mention les annales sacrées et humaines. Celui qui vécut hier et vit encore aujourd'hui a passé des années en peu de moments, tant les événements se pressent sur sa tête. Des hommes d'une illustre naissance ne sont-ils pas errants et misérables? D'autres, sortis des classes les plus abjectes de la société, ne sont-ils pas élevés et puissants? Des

princes déguisés fuient, des rois vivent dans l'exil, des plébéiens gouvernent, des soldats dirigent les forces de la terre! Qui eût pu prévoir un pareil ordre de choses, et qui sait ce que la Providence nous prépare? L'inquiète agitation qui vous poursuit, mon fils, provient de ce que vous cherchez un appui dans le vide; placez-le plus haut, il sera inébranlable. Vous êtes soumis par votre âge aux lois que vous dictent vos parents, par votre classe à celles que vous a imposées le monde : vous ne devez pas chercher à vous y soustraire. Vos parents peuvent se tromper, le monde peut errer dans les devoirs qu'il prescrit; mais je ne me prétends pas infaillible, et mes avis seraient plus conformes à vos désirs, que vous devriez vous garder de les suivre.

Eh bien donc, j'obéirai! dit Eugène avec une sorte de dépit, non qu'il eût jamais eu la volonté de se soustraire à un joug légitime, mais parce qu'il avait espéré que le curé lui indiquerait quelque moyen de sortir de la position inquiétante dans laquelle il se trouvait. J'obéirai sans regrets, continua-t-il en s'apercevant qu'O'Donnell avait remarqué son mouvement. Mais vous ne pouvez me conseiller de passer dans l'oisiveté une jeunesse dont l'ardeur me tourmente. L'étude que mon oncle me conseille ne suffit plus pour occuper mon esprit avide de connaissances, mon cœur impatient d'émotions nouvelles. Les langues classiques ne m'offrent plus de difficultés à vaincre et les ouvrages écrits dans ces langues me sont trop familiers. La lecture que j'ai entendue chez vous m'a fait une impression ineffaçable:

veuillez diriger mes efforts dans des études dont la nouveauté m'offre encore du charme. L'amitié que vous avez portée à mon père, la vénération dont je vous ai vu pénétré pour ma vertueuse mère, m'enhardissent à vous supplier de m'accorder vos soins. C'est leur orphelin qui vous parle en leur nom; ne m'abandonnez pas au désespoir où je suis sur le point de me livrer! Hélas! la cause peut-être vous en paraît bien légère.... D'autres motifs plus graves... que je dois taire, vous le feraient mieux comprendre. Mon émotion doit vous en dire assez pour vous engager à accueillir ma demande. En effet, des larmes sillonnaient les joues d'Eugène et des sanglots s'échappaient de sa poitrine.

O mon enfant! s'écria le vieillard, dont les traits sévères ne peignaient plus que la compassion, calmez-vous. Oui, je vous aiderai de mes conseils; oui, je vous rendrai cette force qui vous manque; cessez, cessez d'invoquer le nom de vos respectables parents: n'êtes-vous pas en larmes et suppliant? Fussiez-vous un inconnu, mon devoir m'imposerait la loi de vous consoler, de vous sauver de vous-même. Gardez vos secrets; vous êtes malheureux, il suffit. Et ne sais-je pas que ce siècle déplorable épuise sur l'humanité toutes les combinaisons du malheur? Je ne suis qu'un pauvre prêtre, retiré dans un coin de ce monde que j'ai trop parcouru, poursuivi par la méchanceté des hommes, mais désirant encore leur être utile autant que je puis. Si mes faibles connaissances peuvent vous être profitables, je vous en ferai part de grand cœur. Venez, mon fils, et faites en

sorte de dissiper ce nuage sombre qui ne doit point obscurcir le front calme et joyeux de la jeunesse. Venez, l'heure du repas nous appelle : vous le partagerez avec nous, et nous attendrons dans le charme des entretiens le moment de retourner à votre habitation. En disant ces paroles, ils gagnèrent le monticule que surmonte le presbytère, où le dîner les attendait.

Pendant le repas, la conversation se dirigea naturellement sur les questions qu'O'Donnell adressait à Eugène sur le même sujet qui venait d'émouvoir si puissamment la sensibilité du vieillard et celle du jeune homme. Le pasteur lui demanda sur quelle partie de la littérature ancienne il avait plus particulièrement dirigé ses études. Eugène répondit que les poètes étaient les seuls qui lui eussent offert assez d'attrait pour surmonter le dégoût que le travail occasionne ordinairement aux jeunes gens qui sortent du collége, et qui jouissent pour la première fois de leur liberté. Il cita parmi ceux qui lui plaisaient le plus Homère, les tragiques grecs et Virgile. — Ces auteurs me sont aujourd'hui peu familiers, répartit O'Donnell, et l'impression qui m'en est restée depuis mes classes n'est pas assez séduisante pour m'engager à les relire. Ce n'est pas que je pense qu'on ne puisse acquérir des choses utiles dans la lecture de ces ouvrages ; mais on les pourrait apprendre, je crois, tout aussi bien dans des lectures plus graves. Je vous avouerai que, sans même attribuer à Homère l'indignité de ses dieux, et sans prendre au sérieux ses fictions, il me semble qu'il aurait dû représenter son Jupiter, par exemple, tel, que les

hommes dussent le prendre pour modèle de leurs actions, plutôt que de prêter à la divinité, ainsi qu'il l'a fait, les passions des hommes. Vous dirai-je, en m'appuyant de l'autorité de saint Augustin, que c'est à tort que l'on enseigne à des chrétiens à pleurer la mort de Didon, en regardant d'un œil sec la mort qu'on leur donne en les attachant à ces fictions? Je ne condamne point les paroles poétiques qui répandent un grand charme sur ces vanités; je les considère en elles-mêmes comme des vases précieux qui contiennent un vin corrompu, dont des maîtres, ivres pour la plupart, abreuvent une jeunesse innocente. Vous avez éprouvé par vous-même, mon fils, que l'amour de ces choses mensongères et dangereuses les fait préférer à celles qui sont utiles, et je ne puis qu'applaudir au dégoût que la bonté de votre naturel vous fait enfin éprouver à leur lecture. En dépouillant même ce sujet des considérations graves que je vous fais apprécier, et en ne l'envisageant que sous un aspect purement mondain, il est facile d'apercevoir la nullité, pour ne pas dire l'absurdité d'un pareil système d'éducation. Sommes-nous Grecs ou Romains, pour nous initier aussi particulièrement dans leurs affections? Nous, Français et chrétiens, n'avons-nous pas des habitudes, des sentiments, des croyances, qui nous sont propres, pour adopter celles de peuples qui ne sont plus et qui nous sont si étrangers par leurs mœurs? Le christianisme, en nous retirant de la barbarie où nous étions plongés quand ces peuples florissaient, ne nous a-t-il pas donné une poésie nouvelle, en même temps que des lois, des

usages et des pensées nouvelles? Nous sommes sur ce point en arrière des peuples du Nord. Les Anglais ont des poèmes qui sont conformes à leur religion et à leurs mœurs, et les Allemands, lassés de se traîner après nous sur les traces des anciens, s'efforcent avec succès, en ce moment, de donner à leur littérature une physionomie particulière.

Ce discours, en renversant toutes les idées d'Eugène, le frappa d'un grand étonnement, qui se peignit dans ses yeux. — Et quelle nouvelle espèce de poésie, se hasarda-t-il de demander avec crainte, a-t-on pu imaginer en suivant une autre route que celle indiquée par les modèles de l'antiquité? Le récit d'une action, entremêlé de la peinture des lieux où se passe cette action, du développement des passions qu'elle excite ou qu'elle comprime, et des réflexions morales qu'elle fait naître, embelli par la majesté des images et le charme de la mesure, constitue, je crois, une œuvre poétique. Or, que l'action ait lieu en Grèce où ailleurs, que le héros soit chrétien ou païen, il me semble que ces différences n'en apportent aucune dans la manière de raconter cette action. Méri, qui jusqu'à ce moment avait conservé sa froideur apparente et avait gardé le silence accoutumé, prit la parole avec ce sourire peu fréquent, mais plein de charmes, qui lui était particulier, et levant les yeux sur Eugène : Je ne connais point ces anciens dont vous venez de parler; mais ce que vous en avez dit suffit pour m'indiquer en quoi diffère leur poésie de celle des modernes anglais et allemands. La poésie des anciens doit s'adresser aux sens; celle des modernes s'adresse à

l'intelligence. L'une et l'autre peignent la nature; mais l'une s'arrête aux objets extérieurs; l'autre explore les mystères de l'entendement et les abîmes du cœur. Que des païens fussent séduits par le dehors qui frappait leurs yeux, cela devait être, puisqu'à peine quelques uns de leurs sages avaient entrevu une autre existence que la vie matérielle; mais le christianisme, en faisant rentrer toutes les apparences physiques dans le néant qui les atteint tôt ou tard, a su dévoiler à ses adeptes une âme immortelle. Ce sont les passions de cette âme, ses craintes, ses incertitudes et ses joies, indépendantes des formes périssables, que la nouvelle poésie s'attache à décrire. Je ne puis vous parler ici que des poètes anglais et allemands, les seuls que j'ai lus. Je suis trop peu familiarisée avec la langue française, ainsi que vous pouvez vous en convaincre par mon accent, pour me permettre de parler des poètes français. Mais, à en juger par le mépris dans lequel ils sont tombés chez les autres nations, il est à croire qu'ils ont négligé d'élever leur pensée jusqu'au niveau des connaissances morales de leurs contemporains. Méri se tut, en balbutiant des excuses sur la difficulté qu'elle éprouvait à traiter de pareilles matières dans une langue qu'elle n'avait pas l'habitude de parler.

La surprise d'Eugène avait été jusque alors en croissant. Ces principes, nouveaux pour lui, sortant d'une jolie bouche, exprimés par une personne à laquelle il était loin de soupçonner autant de connaissances, et démontrés avec modestie et ingénuité, dans un langage presque mystique, étrange et plein de grâces; le lieu pittoresque et

sauvage où cette conversation avait lieu, et que l'on apercevait des fenêtres de la salle gothique où l'on était renfermé, plongèrent Eugène dans une sorte d'extase, d'où il ne sortit que pour rassurer la timide Méri sur la manière dont elle avait expliqué son système poétique, et pour la supplier de vouloir bien l'initier dans les mystères des langues qu'elle paraissait posséder en perfection, et de l'aider à moissonner dans les champs de l'imagination chrétienne. Il supplia le pasteur de permettre à un élève docile de recevoir les leçons de sa nièce : ce que le curé ne lui refusa point. Méri ne lui répondit que par un léger salut d'approbation et par une vive rougeur qui colora tout-à-coup ses joues pâles et son front d'ivoire. L'heure s'avançant, Eugène prit congé de la famille irlandaise et redescendit dans la vallée avec O'Donnell, qui voulut accompagner son jeune ami. Eugène conduisait son cheval par la bride, et ils suivirent le sentier ombragé de noyers et de chênes qui conduit à Lourdes.

Eugène revit les lieux où il avait fait la confidence de ses chagrins au digne pasteur, dans une tout autre disposition d'esprit que le matin. La journée qu'il venait de passer avait ranimé son courage, et il espérait trouver dans les charmes jusque alors presque inaperçus de Méri une puissante distraction aux attraits d'Aglaé; mais le pasteur n'avait pas oublié si légèrement l'impression que lui avaient causée les pleurs d'Eugène, et il n'avait pris la résolution de le reconduire que pour avoir l'occasion de revenir sur ce sujet.

L'état dans lequel je vous ai vu ce matin, Mon-

sieur, lui dit-il, m'a vivement touché, et je vois avec plaisir que votre douleur s'est calmée, ce que j'attribue plutôt à votre résignation aux ordres de la Providence qu'à la faiblesse des raisons que vous pouviez avoir de vous affliger. Vous m'avez demandé des conseils ; il est de mon ministère de vous en donner ; et maintenant que vous paraissez revenu à des sentiments assez raisonnables pour qu'ils puissent vous profiter, je vous blâmerai de vous livrer à un désespoir indigne d'un homme et d'un chrétien. Je me suis déjà convaincu que votre éducation religieuse a été fort négligée ; je n'en accuserai que les malheurs des temps où nous vivons. Certes, il est utile d'orner son esprit ; mais, mon enfant, la nourriture de l'âme n'est-elle pas encore plus nécessaire ? Et c'est dans ces jours de persécution où elle est abandonnée que l'on en sent le mieux la nécessité. Ce n'est pas sur la terre ni dans les vaines occupations des hommes que vous trouverez une consolation à vos peines : interrogez votre cœur, il s'attendrira avec l'idée d'une puissance suprême, et vous ne rencontrerez que dans la foi du chrétien la force nécessaire pour supporter les maux de la vie. C'est par la religion seule que l'homme agit utilement, souffre avec courage, espère avec délices et pense avec majesté. Croyons à ce Dieu, mon fils, dont la présence nous console, nous émeut, nous transporte, dont l'absence nous laisse sans appui et sans force. C'est quand Dieu se retire de nous que nous sommes oisifs, tristes et incapables. Et que voulez-vous que fasse l'athée sur la terre ? En brisant le lien qui l'unissait à Dieu, n'a-t-il pas brisé celui qui l'at-

tache à l'humanité ? Chacun le regarde avec l'indifférence qu'il a pour autrui : il n'a plus de devoirs, et rien ne lui fait une douceur de les remplir. C'est dans la religion seule que l'on trouve une paix profonde et une vie exempte d'agitation et de troubles ; loin d'elle, le cœur reste sec et comme affamé dans la privation qu'il éprouve de cette manne intérieure. Non, mon enfant, il n'est point de cœur qui, engagé dans l'amour des choses mortelles, ne soit misérable. Jetez donc les yeux plus haut, et vous y puiserez la force qui vous manque pour supporter des jours que Dieu n'accorde à l'humauité que pour lui rappeler son origine et sa fin divines.

Après ces paroles, il embrassa Eugène et ils se séparèrent.



CHAPITRE VII.

Pauvres humains, hélas! il y a par le monde
Tant de pays déserts, où la terre est féconde :
Pourquoi n'estes-vous là? Mais vous aimeriez mieux
Ces monts d'où les géants vouloient braver les dieux;
La glace en leurs sommets, plus bas la roche nue
Inutile au rapport; plus bas la terre herbue,
Et plus bas les sapins tout asséchés de froid.

MARC LESCARBOT.

Après le départ du pasteur, Eugène remonta sur son cheval, et, lui abandonnant la bride sur le col, il se livra aux pensées que lui inspiraient les émotions diverses qu'il venait d'éprouver et dont il cherchait à se rendre compte. Cependant le soleil, en s'approchant de l'horizon, répandait sur les lieux que traversait Eugène ce charme qui naît de l'approche de la nuit dans ces lieux sauvages. Les sommets des montagnes couverts des bois de Subercarrère étaient encore éclairés de la rouge lumière du couchant, tandis que la vallée, plus sombre, dessinait vaguement ses contours perdus dans une sorte de vapeur harmonieuse, qui, par sa suavité, reposait à la fois l'œil et l'âme.

A l'aspect de cette ombre incertaine et légère

qui éteignait insensiblement les dernières lueurs du jour ; à ce bruit mélodieux, à ce touchant concert de la nature qui se composait du bêlement lointain des troupeaux inaperçus, du choc des ondes contre leurs rivages, du frémissement du feuillage, du cri des insectes et du bruissement de leurs ailes, de tous ces bruits épars dans le ciel, sur la terre, au milieu des forêts, et qui forment comme la voix expirante du crépuscule, la pensée d'Eugène se complaisait dans une douce mélancolie, involontaire et sans but. Bientôt les ombres plus épaisses l'avertirent de presser le pas ; il mit son cheval au galop dès qu'il eut passé les derniers murs de Lourdes, et il aperçut enfin le toit héréditaire, où le vieux Germain, repoussant difficilement le sommeil, attendait son jeune maître.

La nuit était presque au milieu de son cours. Eugène, en regagnant son appartement en silence pour ne point éveiller les habitants du château, qu'il croyait endormis, traversait un long corridor qui donne entrée aux divers logements. Malgré la légèreté de ses pas, il entendit, au moment de son passage, ouvrir avec précaution la porte d'Aglaé, qui parut elle-même à ses yeux. Vous lasserez-vous, lui dit-elle à voix basse, mais avec le ton du reproche, d'inquiéter vos amis par vos éternelles promenades dans ces tristes montagnes? Elle n'attendit point sa réponse, et referma sa porte avec le même soin qu'elle avait mis à l'ouvrir. La surprise d'Eugène fut extrême ; et, touché de cette preuve d'intérêt, il résolut de proposer à son oncle et à Aglaé une course dans les montagnes, pour guérir celle-ci des préventions défavorables qu'elle

avait conçues contre ces vastes monuments de la nature.

En effet, et dès le lendemain, à peine les habitants du château furent-ils réunis qu'Eugène prit occasion des questions que l'on lui adressa sur son voyage pour vanter à Aglaé les sites pittoresques qu'il avait parcourus, et pour reprocher au comte de se livrer à des habitudes sédentaires au milieu d'un pays admirable, et de leur avoir laissé ignorer jusque alors qu'il existait presque à leurs portes des lieux sauvages et magnifiques dont l'aspect ne pouvait que causer l'admiration d'Aglaé. Il demanda au comte s'il les avait parcourus lui-même, et s'il ne partageait pas son sentiment sur leur beauté.

J'ai vu toutes ces montagnes dans ma première jeunesse, lui répondit d'Albret ; c'est un temps d'illusions, où tout ce qui est nouveau nous attire, et où le danger de la difficulté vaincue prête un charme particulier à ces belles horreurs. Je vous avouerai cependant que l'impression qu'elles m'ont alors causée n'est point assez agréable pour m'engager à surmonter la fatigue inséparable d'une promenade de cette espèce. Quand j'ai visité les hautes Pyrénées c'était en chasseur, et l'effet qu'elles ont produit sur moi m'était inspiré par la vue seule des lieux, sans m'être communiquée et presque commandée à l'avance par les ouvrages nombreux qui, depuis, ont exalté leur *sublimité :* car, aujourd'hui, il ne s'agit de rien noins. Je vous avouerai donc que ces sommets dés[illegible] et décharnés, que ces rochers en désordre, que ces neiges éternelles, m'ont semblé ce qu'ils sont effec-

tivement, c'est-à-dire affreux, et c'était, il y a quarante ans, une opinion généralement répandue parmi le petit nombre de personnes, même éclairées, qui avaient parcouru des pays analogues, tels que la Suisse. Ce n'est qu'à cette époque, à peu près, que l'on s'est avisé de vanter, et, conséquemment, d'admirer les montagnes. — C'est qu'à cette même époque, répliqua Eugène, quelques hommes sensibles aux beautés de la nature, et doués du talent de communiquer leurs sensations, visitèrent pour la première fois ces lieux sauvages, et donnèrent par leurs écrits le désir de les voir; car vous conviendrez, ajouta-t-il en s'adressant à son oncle, que l'aspect du pays n'a pas dû changer depuis ce temps-là, et que l'on s'accorde aujourd'hui à le trouver admirable. — Je crois comme vous, répondit le comte, que le pays n'est pas changé; mais vous conviendrez aussi qu'il est d'une horrible tristesse; que ces nuages gris qui couvrent la cime de tous ses sommets les trois quarts de l'année y répandent une humidité, un froid vif et pénétrant, qui n'est rien moins qu'agréable; que ces gorges noires et étroites, resserrées pour la plupart par des rochers nus et infertiles, creusées par un torrent écumeux et bruyant, n'inspirent d'autre sentiment que celui de la terreur. Je suis donc fondé à dire que ce pays n'est pas beau; il est bizarre, il étonne, il frappe l'imagination, mais par un mauvais chemin. Si l'opinion commune a changé sur son compte, ce n'est pas au changement du pays qu'il faut l'attribuer, mais à celui des hommes, ou pour mieux dire, de leur goût. La manie pour les montagnes, qui a pris naissance

vers le milieu du XVIII[e] siècle, déjà si fécond en ridicules, n'a pu naître que chez un peuple qui a vécu long-temps hors et loin de la nature. Quand on vit au milieu de ses beautés, on cherche à y apporter de l'art en la corrigeant pour l'embellir. De là vinrent successivement, et par une corruption inévitable, les allées droites, ensuite les arbres taillés, les bassins réguliers, puis bordés de pierres, et il a fallu vivre encore long-temps au milieu de ces embellissements, devenus des monstruosités, avant que de reprendre du goût pour ce qu'on appelle les beautés de la nature. Les jardins dits anglais furent en France le résultat de cette nouvelle espèce de corruption où l'art consiste à cacher l'art. Ainsi, loin de regarder ces jardins factices comme la preuve d'une connaissance plus parfaite de la nature, ils ne prouvent au contraire que l'éloignement dans lequel en ont vécu leurs admirateurs.

Je puis, continua le comte, appuyer ce paradoxe d'exemples plus frappants encore. Les arts suivent la même marche. Les Grecs, ayant continuellement sous les yeux les plus belles formes du corps humain, ne s'en contentèrent point dans la représentation qu'ils firent de ces objets : ils les modifièrent, les rendirent plus élevées, plus nobles, et parvinrent enfin jusqu'au beau idéal. Les sculpteurs et les peintres modernes, non habitués au spectacle du nu, adoptent le modèle qu'on leur découvre dans les académies, et, sans être en état d'apprécier la pauvreté de ses formes, ils s'efforcent de le présenter dans toute sa laideur. Ils approchent ainsi plus près de la réalité

que les anciens peut-être, car leur art consiste aussi à cacher l'art, tandis que les Grecs considéraient la beauté comme la manifestation de l'art, et se gardaient bien de le cacher.

C'est pour cette même raison que les peuples nouveaux sont plus poétiques que les nations vieillies. Chez les premiers, les formes poétiques s'éloignent de la prose vulgaire; elles abondent en épithètes, en ellipses, en inversions, en comparaisons toutes tirées d'objets naturels et familiers au peuple, pour lui faire comprendre les choses qui lui sont inconnues. La poésie se rapproche successivement du langage ordinaire à mesure que les nations avancent dans la civilisation, pour arriver enfin à l'épître, à la satire et à la comédie, à l'exclusion presque totale de l'épopée; et cependant les rares comparaisons que se permettent les modernes sont inverses de celles des anciens. Nous comparons au contraire les objets de la nature peu connus aujourd'hui aux créations du luxe qui sont sous les yeux de tout le monde. Une eau pure est un cristal, le gazon est un tapis d'émeraudes. Cela seul prouverait combien, nonobstant toutes nos prétentions, nous sommes étrangers aux choses naturelles et combien nous sommes sensibles aux beautés artificielles. Vous comprendrez maintenant comment la nature, dans toute sa rudesse et son âpreté, peut ne pas être belle, et que quand l'art se rapproche de la nature jusqu'à se confondre avec elle, ce n'est jamais qu'à son désavantage.

Au reste, ajouta-t-il, l'aspect de ces hauts lieux, loin d'élever ma pensée, ainsi que le pré-

tendent nos modernes voyageurs, loin de me détacher des passions de ce monde, n'a jamais produit sur mon âme que le sentiment du besoin de les quitter pour me mêler à mes semblables. La solitude ne vaut rien à l'homme, fait pour vivre en société ; la contemplation des lieux déserts lui est funeste, en lui inspirant le dégoût du monde et la misantrhopie.

La manière sèche et tranchante dont le comte exprimait sa pensée choqua la vanité non moins que les opinions d'Eugène. Il répondit à son oncle qu'un raisonnement ne détruisait point une impression, qui d'ailleurs lui paraissait fort innocente et n'influer en rien sur l'esprit et même le talent, puisque ni l'un ni l'autre n'étaient refusés à Jean-Jacques Rousseau, quoiqu'il eût aimé et habité les pays montagneux.

L'exemple que vous me citez du philosophe de Genève, lui répliqua le comte, devrait vous ramener à mon opinion, bien plutôt qu'il ne me fera partager la vôtre. Je suis surpris, ajouta-t-il, qu'on n'ait point encore attribué la fatale aberration d'esprit qui empoisonna les dernières années de Rousseau à son ignorance du monde et à l'indignité de ses premières liaisons, qui en fut la suite. Il se jeta, n'étant plus jeune, mais étant encore sans expérience, entre les bras de gens corrompus, dans un siècle corrompu, et il leur accorda toute sa confiance. Faut-il donc s'étonner s'ils la trompèrent? Sa surprise à lui-même ne fut que le résultat de la naïveté de son âme, qui ne lui permit pas de voir qu'il avait fait ses choix d'amitié dans la lie de la société. Le véritable

tort qu'il eut fut de croire que c'en était la crème, et de juger le reste en conséquence. Il n'eût pas eu ce tort, qu'il a lui-même signalé plus tard, si, au lieu de se livrer à la contemplation et de vivre avec des ours, il eût vécu avec des hommes, et si, au lieu d'employer son génie à étudier la nature inanimée, il s'en fût servi à observer la société et à éviter ses ridicules.

Mais, répartit Eugène, l'observation de la société et de ses ridicules, d'après votre assertion même, ne me paraît pas être aussi favorable au développement des talents, puisque cette observation ne peut guères servir qu'à la composition des comédies et des satires, dont vous parliez tout à l'heure comme d'une dégénération de la poésie. Croyez-vous que la vie solitaire de l'homme au milieu d'un pays pittoresque et qui porte à la contemplation, comme vous dites, ne soit pas plus favorable à la connaissance parfaite de soi-même, que la vie tumultueuse de la société. J'ai ouï dire que les Anglais et les Allemands sont parvenus à donner à leur poésie un aspect nouveau en suivant ce système.

En vérité, interrompit le comte, je crois que mon neveu devient fou en nous proposant de semblables modèles, qui sont à juste titre la risée de tous les hommes instruits, de toutes les nations policées. La connaissance de soi-même est fort bonne pour soi-même ; mais dites-moi ce que les autres en ont à faire? Racine et Boileau vivaient à la cour de Louis XIV, et ce sont les plus parfaits de nos poètes. Nous ignorons s'ils avaient pénétré dans la connaissance d'eux-mêmes; mais à coup sûr ils

connaissaient les autres : car nous nous reconnaissons encore dans leurs tableaux, et c'est ce qui en fait le plus grand charme. Dites-moi un peu, Aglaé, ce que vous pensez du jeune marquis de Lautrec en contemplation de soi-même au milieu des glaces et des avalanches des Pyrénées? Seriez-vous curieuse de faire sa connaissance?

Aglaé, qui attribuait la tristesse d'Eugène à la vie sauvage qu'il affectionnait depuis long-temps, saisit avidement l'occasion que lui présentait le comte de reprocher à Eugène un goût aussi singulier, qui détruirait à la longue, disait-elle, les avantages dont il jouissait. Elle se hasarda à avancer qu'il ne pouvait que perdre à la comparaison de plusieurs jeunes gens de Paris dont elle avait remarqué les manières élégantes, la galanterie délicate et le ton parfait, que l'on n'acquérait certainement pas dans les montagnes, à en juger par le changement qui s'était opéré dans Eugène depuis qu'il les fréquentait. Ce n'est pas tout, ajouta-t-elle; croiriez-vous que Germain m'a raconté que ces vilains pics noirs ou couverts de neige, et que nous apercevons d'ici, recèlent véritablement des ours et des loups, dont la rencontre peut être fatale, en s'attardant comme le fait M. de Lautrec.

Le plaisir de la chasse, ma chère Aglaé, reprit le comte, est un exercice salutaire, et les dangers qu'il présente ne doivent point arrêter un gentilhomme. Je ne ferais aucun reproche à Eugène si l'amour de la chasse était le seul motif qui le conduisît dans nos montagnes; mais il nourrit un amour de la solitude qui ne convient à son âge

ni à son nom. N'oubliez pas, mon cher neveu, ajouta-t-il en s'adressant à celui-ci, que vous êtes appelé à vivre dans le monde, et peut-être à y tenir un rang distingué. Des événements inattendus vous en ont tenu éloigné jusqu'ici; mais vous devez songer à y paraître un jour, non comme un chasseur d'isards ou comme un rêveur allemand... Certes, il fallait un siècle aussi extraordinaire que celui dans lequel nous vivons pour me forcer à vous tenir un semblable langage. Je remercie le hasard qui m'a procuré le moyen de combattre les idées bizarres, pour ne pas dire plus, qu'une éducation révolutionnaire a fait naître dans votre jeune tête; j'espère toutefois qu'avant peu de temps elles prendront une direction plus conforme à votre qualité. Jusque là, acquérez des talents agréables; cultivez votre esprit par l'étude des modèles avoués par le goût, et ne le fatiguez pas vainement dans la recherche de systèmes absurdes.

Eugène, désespérant de convaincre son oncle, garda le silence. Il lui semblait néanmoins que le nouveau système poétique indiqué par Méri, tout absurde qu'il parût au comte, pouvait être défendu avec avantage. S'il ne tenta point de le faire en ce moment, c'est qu'il crut devoir attendre qu'il lui fût devenu plus familier. Cette conversation n'eut donc d'autre résultat que de l'affermir davantage dans la résolution qu'il avait prise de continuer à voir le curé pour profiter des leçons de la touchante Irlandaise, et chaque fois qu'il pouvait quitter le château sans exciter les plaintes d'Aglaé, il se rendait au presbytère, en ayant

soin seulement de rentrer avant le repas du soir, ce que la longueur du jour et le peu d'éloignement du Val-Surguères lui rendaient facile. Pendant les premiers temps, tout entier à ses nouvelles études, il ne reprenait qu'avec une sorte d'humeur celles dont le comte d'Albret s'était réservé la direction.



CHAPITRE VIII.

On ne peut desservir deux cures
Ni prendre gaiges en deux cours;
Prenez les champs ou les fauxbourgs,
Ils sont de diverses natures.

CHARLES D'ORLÉANS.

De grands événements politiques se préparaient en France à cette époque. Le gouvernement incertain et vacillant du Directoire se trouvait attaqué de toutes parts. La liberté de la presse, qui avait fait la révolution, était sur le point de la terminer; car elle n'a jamais de puissance que contre le gouvernement établi. Les journaux, les pamphlets, l'épigramme et la satire ébranlaient chaque jour ses fondements mal assis. En vain des républicains eux-mêmes proposèrent-ils de restreindre cette liberté; ils échouèrent, et les attaques redoublèrent de vigueur.

L'histoire des peuples civilisés offre à peine quelques exemples que l'on puisse opposer à la dissolution effrénée des mœurs de cette époque. Le nombre des mariages ne dépassait plus celui des divorces. Les enfants naturels étaient admis à partager par portion éagle l'héritage des fils légi-

times, et les lois qui consacraient un tel scandale n'inspiraient ni respect ni soumission. Les persécutions atroces auxquelles les prêtres avaient été en butte sur toute la surface de la France inspiraient pour ces malheureuses victimes de leur conscience un intérêt que partageaient même les anciens détracteurs du culte catholique. La théophilanthropie, que le besoin d'une religion fit établir, ne frappa le peuple que par son ridicule et la mesquinerie de ses pompes, pour des yeux qui n'avaient pas encore oublié celles de l'Eglise. Les communes demandaient aux conseils le rappel des curés et le rétablissement des cloches. Il était naturel que les royalistes pensassent qu'un peuple qui affectionne si peu les lois qu'on lui impose ne fût prêt à les abandonner de nouveau. Une multitude d'émigrés étaient rentrés en France, et déjà manifestaient l'espoir de recouvrer ceux de leurs biens qui n'étaient pas encore vendus. Un décret récent, qui levait le séquestre mis sur les propriétés des familles de Conti et d'Orléans, motivait leurs prétentions. Un homme d'un ancien nom avait été promu au département des affaires étrangères. Lord Malmesbury, renvoyé de France l'année précédente, était de retour à Lille pour traiter de la paix au nom du gouvernement anglais.

Cependant le succès toujours croissant des armées commandées par le général Buonaparte en Italie soutenait encore ce gouvernement contre les attaques qui lui étaient portées jusque dans les chambres qui devaient concourir à son action. Venise était tombée au pouvoir des Français; la

république cisalpine venait d'être proclamée. Les royalistes n'osaient encore attaquer le Directoire de vive force; ils tentèrent de le renverser par l'adresse. Des commissaires des princes français et de Louis XVIII, envoyés secrètement dans les diverses provinces de la France et à Paris, agissaient dans ce sens. Plusieurs d'entre eux, Lavilleheurnois, Brothier, Duverne-Dupresle, et quelques autres, avaient été trahis par un officier auquel ils s'étaient imprudemment confiés, et arrêtés; mais l'opinion publique se déclara en leur faveur, et la commission chargée de leur jugement n'osa les condamner qu'à une simple réclusion. Le peu de rigueur de cette peine parut aux royalistes une victoire remportée sur le gouvernement.

Ce fut dans cet intervalle qu'eurent lieu les élections : elles furent généralement favorables au parti royaliste. Le Directoire sentit alors tout le danger de sa position; mais, ne pouvant s'appuyer sur l'opinion publique, qui lui était évidemment contraire, il temporisa et chercha à combattre par la ruse des ennemis qui, encouragés par sa faiblesse apparente, daignaient à peine cacher leurs projets. Duverne-Dupresle, l'un des commissaires dernièrement jugés, ennuyé de sa captivité, séduit par des promesses astucieuses, eut la lâcheté de dévoiler les secrets de son parti. Les papiers d'un émigré français, saisis en Italie, avaient découvert les intelligences du général Pichegru avec les royalistes. Le Directoire se tut, n'ayant su s'opposer à sa nomination à la présidence du conseil des cinq cents; mais il se tint sur ses gardes, en

épiant le moment de sévir contre ses ennemis et de mettre au jour toute la conspiration.

Tout semblait favoriser l'aveugle sécurité du parti royaliste. Une sorte d'ivresse, de joie irréfléchie, s'était alors emparée de tous les esprits. A l'affreuse disette, qui résultait du discrédit où les assignats étaient tombés, on voyait succéder l'abondance, ramenée par le retour des pièces métalliques. Des hommes prodigieusement enrichis par des entreprises financières affichaient un luxe excessif. Le silence effrayant dans lequel Paris était plongé durant les proscriptions était remplacé par le retentissement inaccoutumé des équipages, dont les maîtres s'étonnaient eux-mêmes de leur soudaine transformation. Pour faire oublier la source souvent honteuse de leur fortune, ils y faisaient participer d'anciennes familles ruinées par la révolution, et qui, dans leur malheur actuel, ne dédaignaient pas d'instruire leurs successeurs dans l'art de faire usage de leurs richesses. Le peuple et la classe moyenne de la société, long-temps comprimés par la terreur et ayant partagé la misère publique, se livraient avec une ardeur toujours renaissante à des plaisirs ignorés de la jeunesse et presque oubliés de l'âge mûr. Le malheur commun avait confondu toutes les classes, et cette confusion régnait encore au milieu des premières impressions de joie qui leur étaient rendues. La société avait été dissoute; ses membres dispersés se rassemblaient avec ardeur dans les hôtels, dans les jardins de la capitale, que la mort ou la proscription avait privés de leurs maîtres. Là, comme chacun

était ignoré de son voisin, on jouissait sans réserve d'une liberté digne des saturnales ou de ces bals fameux par leur licence, où l'on était jadis forcé de cacher sous le masque des propos ou des actions qu'on n'eût osé avouer publiquement. Des femmes célèbres pour leur beauté ajoutaient encore à l'attrait de ces réunions, dans lesquelles on courait rechercher avec une sorte d'avidité l'oubli de maux prêts à renaître, et se consoler des pertes qu'il n'était plus possible de réparer.

Au milieu de cette dissipation générale, les agents du parti royaliste ne cessaient point de marcher à leur but. Le comte d'Albret, qui n'était pas étranger à tous ces grands intérêts, ainsi que nous l'avons déjà dit, recevait de fréquentes nouvelles de Paris, qu'il était chargé de transmettre lui-même, pour plus de sûreté, aux gentilshommes des provinces voisines. Il faisait alors de nombreux voyages presque incognito à Pau, à Tarbes, à Toulouse, et jusqu'à Bordeaux. Pendant l'une de ses absences, Eugène était resté seul au château avec Aglaé. Il avait bien projeté de donner toutes ses matinées au travail; mais, outre que le temps qui s'écoulait depuis l'heure du dîner jusqu'au soir était plus que suffisant pour lui laisser le loisir de contempler des attraits trop séduisants, l'étude même à laquelle il se livrait, quoiqu'il eût profité de l'absence de son oncle pour abandonner celle des classiques, lui offrait de nombreuse difficultés et pas encore assez de charmes pour le distraire du sentiment qui commençait à le dominer presque à son insu et malgré tous ses efforts. Cette littérature nouvelle,

dont il avait conçu une si haute idée au presbytère, se représentait toujours à son imagination revêtue de ces apparences fantastiques, de ce vague indéfinissable qui s'accorde si bien avec les rêves mélancoliques de la jeunesse. L'intervention de la divinité dans cette poésie mystérieuse, dont son aimable professeur lui avait brièvement décrit les effets, satisfaisait d'autant plus son âme avide d'impressions, que son esprit croyait y trouver la fin de ses doutes; et cependant ses promenades au presbytère n'avaient plus pour lui cet attrait de nouveauté qu'il y avait trouvé d'abord. Le pasteur, toujours austère et grave, l'intimidait; son assiduité aux leçons que Méri donnait à Eugène contrariait celui-ci, et le gênait en le forçant d'apporter à ses études une application que la facilité de son oncle, spirituel et gai jusque dans ses leçons, lui faisait paraître pénible. Méri, d'ailleurs, n'avait commencé ses instructions qu'en lui mettant une grammaire anglaise entre les mains, et cette étude aride, à laquelle il se livra d'abord avec une sorte de passion, ne répondait point par ses résultats à l'impatience qu'il éprouvait de comprendre et de traduire les poètes. Méri, tout en admirant ses efforts, qu'elle encourageait, lui refusait, avec une opiniâtreté qu'il trouvait rigoureuse, de l'initier dans les derniers secrets de la langue, avant que les règles les plus communes lui en fussent devenues familières. Eugène éprouva bientôt le découragement qui suit presque inévitablement l'attente trompée; l'ennui se fit sentir, et il ralentit ses visites au presbytère à mesure que la société d'Aglaé lui devint plus nécessaire.

Pendant les séjours fréquents, mais de peu de durée, qu'Eugène avait faits jusque alors chez le curé O'Donnell, souvent, après avoir reçu la leçon de son institutrice, elle et le curé le reconduisaient le long de la vallée des Sourires. Un soir, ils y rencontrèrent un grand troupeau de brebis. Le berger qui le conduisait portait sous le bras, et sans beaucoup de ménagement, un jeune agneau dont les bêlements plaintifs, les jambes pendantes et la situation douloureuse attirèrent l'attention de Méri. Elle approcha du pâtre et lui demanda pourquoi cet agneau ne suivait pas sa mère. — Elle s'est tuée ce matin en se précipitant d'un rocher, lui répliqua le rustre, et ne pouvant plus nourrir son petit, je le porte au boucher. Un sentiment de pitié bien naturel s'empara du cœur tendre de Méri. Eugène se hâta d'acheter l'agneau et la pria de l'élever. Elle se chargea de ce soin avec plaisir. Toujours elle l'emmenait dans leurs promenades, où il la suivait comme aurait fait un chien; mais elle était quelquefois obligée, quand on s'éloignait trop, de le porter dans ses bras. Un jour qu'elle s'en était ainsi chargée, et qu'elle le couvrait de caresses, Eugène, sous le prétexte de la débarrasser de ce fardeau, s'empara du joli animal, et avec une ardeur irréfléchie appliqua un baiser sur son front, à l'endroit même où les lèvres de Méri étaient encore empreintes. La vivacité de son mouvement fut aperçue de Méri seule : elle rougit, baissa les yeux et garda le silence en se rapprochant de son oncle. Mais Eugène ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle mettait avec lui plus de ré-

serve que de coutume dans ses entretiens. De ce moment l'agneau ne fit plus partie de leurs promenades, pendant lesquelles Méri ne quittait pas le bras du pasteur. Cette légère circonstance apporta un certain embarras dans leurs relations et contribua à éloigner insensiblement Eugène, en rendant de plus en plus rares ses promenades au Val-Surguères.

Le soleil, alors parvenu au plus haut point du ciel, répandait la richesse et l'abondance sur les riantes contrées qu'arrosent l'Echez, l'Adour et le Gave de Bigorre. Les fleurs qu'il faisait éclore parfumaient l'air de l'odeur aromatique des plantes montagneuses. La chaleur déjà forte faisait rechercher l'épaisseur du feuillage et le bord des eaux. C'était là qu'Eugène, étendu sur la verte pelouse qui se plaît sous l'abri du châtaignier, venait étudier. Mais le livre qu'il apportait était le plus ordinairement placé à son côté, tandis qu'il s'abandonnait à la multitude des impressions que faisaient naître et la douceur de l'air et la vue d'un beau ciel. Le sourd bruissement du ruisseau, le chant monotone et prolongé de l'alouette, le bourdonnement des insectes et le bruit des sonnettes des troupeaux que des bouffées de vent d'est lui apportaient de la montagne, jetaient Eugène dans une rêverie nonchalante, pendant laquelle s'écoulaient les heures du jour destinées au travail. La cloche du dîner venait toujours le surprendre trop tôt. Après le repas, il lisait à haute voix quelques poètes français ou italiens. La langue de ces derniers était familière à Aglaé depuis sa plus tendre enfance. La musique succé-

dait à la lecture; tantôt Eugène accompagnait Aglaé; plus souvent il écoutait sa voix harmonieuse et légère exécutant avec flexibilité les plus beaux airs de Cimarosa et de Paësiello. L'âme ouverte ainsi à tous les sentiments de volupté, ils allaient voir, du lieu le plus élevé du parc, le soleil disparaître sur les riches plaines du Bigorre, à travers les bandes légères de nuages pourprés qui l'accompagnent à son coucher, ou la vapeur brillante qui semble unir la terre à la voûte des cieux; tandis qu'à leur côté le sommet neigeux des plus hautes montagnes restait encore coloré d'une teinte rose, produite par les derniers rayons du soleil, dont leurs bases étaient déjà privées. Et alors Eugène comparait l'éclat de ces sommets au souvenir d'un mortel qui n'est plus, souvenir qui s'affaiblit insensiblement et finit par s'effacer comme ces neiges se confondent dans la nuit avec la teinte uniforme du ciel.

Ainsi, le malheureux Eugène savourait lentement le poison qui le dévorait. Un tumulte inconnu s'était glissé jusque dans ses veines; ses forces l'abandonnaient; ses résolutions devenaient vaines, il soupirait languissamment. Ses occupations les plus chères, ses distractions les plus vives, ne lui causaient plus qu'ennui et que dégoût. Au milieu du monde il était seul et distrait; il cherchait la solitude, et la solitude semblait ajouter à son mal. Le jour le fatiguait; il désirait la nuit, qui ne lui apportait point le sommeil. Alors il sortait et parcourait au hasard les allées du parc, à la lueur incertaine et tremblante de la lune. Il recherchait les lieux où il avait reposé pendant

le jour avec Aglaé, et surtout le bois sauvage où il l'avait entendue chanter cette romance qui l'avait éclairé la première fois sur son amour. La fraîcheur de la nuit apportait du soulagement à sa poitrine brûlante ; il attendait enfin les premiers rayons de l'aurore. Il rentrait alors, honteux et pâle de sa veille prolongée, et cherchait quelques instants de repos, que des songes pénibles venaient encore lui ravir.

Aglaé, atteinte de la même passion, en était cependant moins tourmentée. Elle se livrait sans remords et même sans crainte à un amour dont elle n'éprouvait que les charmes. Un sentiment inconnu de bonheur avait remplacé sa vive gaîté; une égale douceur succédait à la fougue quelquefois capricieuse de son caractère. Sa brillante beauté était encore accrue; son regard, plein d'une tendre langueur, se dirigeait sur Eugène à travers ses longs cils noirs humectés de désirs secrets. Les inflexions de sa voix vibraient comme un instrument sonore dès qu'elle lui adressait la parole. Si sa main approchait de celle d'Eugène, il sentait le mouvement de son cœur redoubler dans sa poitrine, qui lui semblait alors trop étroite pour le contenir. S'il fixait les yeux sur les siens, une émotion, croissant avec rapidité, s'emparait de tout son être, et semblait le soumettre aux volontés occultes d'une puissance surnaturelle. Le son argentin de la voix de son enchanteresse, seul, le jetait dans une semblable extase, quels que fussent les mots, même insignifiants, qu'elle prononçât. Mais qu'il était loin de partager son bonheur! Soit qu'il fût plus éclairé qu'Aglaé sur les suites

de la passion qui le dominait, soit qu'elles lui causassent plus de craintes, il se refusait de toutes ses forces à s'y soumettre, tandis qu'elle s'y abandonnait sans réserve.

Quoique les parents d'Aglaé ne fussent pas connus d'Eugène, elle était pupille de son oncle, et cette qualité seule, dans un temps de révolution surtout, lui paraissait bien suffisante pour motiver son union avec elle, dans le cas où ce parti deviendrait indispensable à son bonheur. Mais cette séduisante Aglaé pourrait-elle le faire, son bonheur? L'ardeur avec laquelle elle se livrait à toutes ses impressions, son éducation toute mondaine, s'accorderaient-elles avec un caractère timide et sauvage? Il n'eût peut-être pas fait ces réflexions sérieuses avant ses promenades au Val-Surguères; mais les leçons du pasteur avaient germé dans l'âme d'Eugène; l'exemple de la simplicité modeste et religieuse de Méri, qui n'avait pas exclu chez elle le sentiment du beau, en lui donnant au contraire une direction sublime, avaient réalisé pour lui le modèle idéal de l'épouse chrétienne qu'il eût desirée. D'un autre côté, conviendrait-il à l'austère gravité du curé d'accorder sa nièce à un jeune homme qui n'avait pas dû lui donner une haute idée de sa sagesse? Méri elle-même consentirait-elle à s'unir à un inconnu dont les principes différaient autant des siens? Ce projet, d'ailleurs, s'accorderait-il avec les vues mystérieuses du comte d'Albret. Méri était, il est vrai, d'une famille noble, mais étrangère et proscrite. Le comte ne semblait-il pas, d'ailleurs, exprimer sa volonté par l'abandon dans lequel il

laissait deux jeunes gens livrés à eux-mêmes, au risque de ce qui pourrait en résulter? Et cette Aglaé était si belle, si séduisante, d'ailleurs, qu'il n'aurait jamais la force de s'en séparer, quand bien même l'amour qu'elle avait pour lui et qu'elle ne cherchait pas à dissimuler lui eût permis d'avoir l'idée de l'abandonner jamais. Ces pensées, qui revenaient à chaque instant assaillir Eugène, le privaient du repos de ses nuits et de cette tranquillité d'esprit si nécessaire pour se livrer aux travaux qui lui étaient imposés.

Enfin, il négligea bientôt totalement l'étude des auteurs classiques; il se procura à Toulouse quelques vieux poëtes dramatiques espagnols, que sa connaissance de la langue italienne et du patois du Bigorre lui fit comprendre sans grandes difficultés. Il s'applaudit beaucoup d'avoir trouvé à Pau quelques volumes dépareillés d'un Shakspeare de Letourneur et de quelques autres traductions, qu'il dévorait presque en cachette pendant l'absence de son oncle. Elle se prolongeait assez long-temps cette fois pour causer des inquiétudes au château. Comme le comte cachait ses courses avec grand soin, il ne pouvait écrire; mais il s'introduisit dans le château pendant une nuit au moyen d'un signal convenu avec le fidèle Germain, et Eugène apprit le matin que son oncle, de retour, l'attendait pour le déjeuner.



CHAPITRE IX.

> Celui qui bien accorde
> De sa lyre le son
> Cherche plus d'une corde
> Et plus d'une chanson.
>
> JOACHIM DU BELLAY.

Eugène, qui revoyait ordinairement son oncle avec joie, n'apprit cette fois son retour qu'avec une sorte de frayeur, et ne se présenta devant lui qu'avec un sentiment de crainte. Lorsqu'il descendit, il trouva le comte d'Albret se promenant seul dans le jardin, et le sujet important qui occupait son esprit évita à Eugène les questions que celui-ci redoutait. Les nouvelles que le comte avait recueillies et transmises étaient heureuses et du plus haut intérêt; il apprit à son neveu, toujours sous le sceau du plus grand secret, que leurs espérances étaient enfin sur le point de se réaliser; que le moment d'agir allait bientôt arriver, et que le désir qu'éprouvait Eugène de paraître et de se distinguer pouvait avant peu être exaucé. Au lieu donc des reproches qu'Eugène attendait de

son oncle, ce dernier lui fit une proposition qui, en apportant une heureuse distraction à ses peines, lui procura le prétexte de retourner au presbytère, où il éprouvait plus que jamais le besoin d'aller chercher des consolations et des conseils. Cependant il se promit à son retour de faire pressentir au comte le motif qui le portait à solliciter son éloignement.

Il existe dans la riante vallée de Betharram, arrosée par le cours du gave de Bigorre, un sanctuaire de Notre-Dame, lieu renommé depuis un temps immémorial par les pèlerinages que l'on y fait deux fois l'an. Un calvaire domine une des collines verdoyantes qui bordent la vallée, et d'où l'on jouit d'un point de vue ravissant. Un pont de marbre jeté sur le gave conduit à l'édifice sacré, où l'on voit affluer lors de la solennité une foule immense de peuple, hommes, femmes et enfants, venant les uns par la route de l'Estelle et de Pau : ce sont les Béarnais; les autres, par Lourdes et Saint-Pé : ce sont les habitants du Bigorre. Ces deux longues files, où l'on voit mêlés les sexes, les âges, les costumes différents, se croisent en allant et en revenant du lieu saint, et chemin faisant entonnent, et non sans harmonie, des cantiques sacrés. Ces sortes de cérémonies se renouvellent fréquemment dans les Pyrénées; elles ont lieu également à la Notre-Dame d'Azun et à celle de Héas.

La révolution, dans ses moments les plus terribles de proscription religieuse, n'avait pu faire cesser entièrement cette coutume; seulement, la même affluence de peuple se rendait en silence au sanctuaire alors fermé et vide de ses desservants;

et l'aspect de cette multitude muette au milieu d'un désert ajoutait plus puissamment encore à l'impression religieuse et grave de cette solennité dans un temps de persécution.

Mais l'année de tolérance qui venait de s'écouler avait ranimé toutes les espérances; déjà les habitants se promettaient de renouveler leur pèlerinage avec toute la pompe des ancieus temps. Le comte d'Albret se proposa de profiter de cette circonstance pour rassembler au château ses amis et les personnes des environs qu'il n'avait pu voir que particulièrement, pour ne point exciter de soupçons. Il résolut, pour les détourner encore davantage, d'inviter à cette réunion les étrangers nombreux que la beauté de la saison et la paix avec l'Espagne avaient amenés aux eaux thermales, afin d'obtenir des renseignements certains et de sonder l'opinion générale en interrogeant des personnes venues de toutes les parties de la France. Il chargea en conséquence Eugène de se rendre aux établissements des bains de Barrèges, de Cauterets, de Saint-Sauveur et de Bagnères, et d'en instruire les baigneurs les plus remarquables par leur nom ou par leur fortune que tous les étrangers trouveraient un refuge au château de Betharram le 15 avril suivant; il le chargea en outre d'inviter le curé du Val-Surguères à venir joindre ses prières à celles des fidèles que la solennité de la Vierge y rassemblerait.

Eugène saisit avec empressement cette occasion de quitter le château et d'aller parcourir ses montagnes chéries. Dirigé par le fidèle Germain l'Escoubat, qui, cette fois, l'accompagna, ils com-

mencèrent leur tournée par Bagnères de Bigorre, d'où ils se rendirent par la vallée de Campan à Barrèges, en traversant le Tourmalet, et de là à Saint-Sauveur.

Dans chacune de ces résidences, où il se trouvait plus ou moins de baigneurs rassemblés, Eugène n'oublia point les instructions de son oncle. Partout l'invitation qu'il faisait en son nom était reçue avec de grandes démonstrations de joie par les buveurs d'eaux, pour lesquels une excursion dans ce beau pays est toujours une partie de plaisir.

Nos voyageurs se dirigèrent sur Cauterets en quittant Saint-Sauveur. Arrivés à Pierrefitte, la route, souvent ombragée de vieux châtaigniers, de chênes et de hêtres, s'élève par des rampes hardies et fréquentes jusqu'au village, composé de jolies maisons, ramassées dans un étroit bassin qu'elles remplissent, et qui sert de base à de hautes montagnes couvertes cependant de végétation jusqu'à leur sommet. Le torrent bat les murs du village et remplit tous les lieux de son murmure éternel. Le soleil éclairait encore la plaine de ses derniers rayons, quand Eugène arriva à Cauterets; mais il était déjà couché depuis long-temps pour le village, enseveli dans les ténèbres. Eugène apprit que la société était réunie au Wauxhall, et il se hâta de s'y rendre. Quel fut son étonnement! Dans un misérable hameau, perdu au milieu des montagnes les plus escarpées, refuge de malades et d'infirmes, à l'extrémité de la France, il trouve une vaste salle, éclairée avec profusion, retentissante des sons d'une musique vive et légère,

où des femmes éclatantes de tout ce que le luxe et la mode ont de plus recherché se livrent à la danse; des jeunes gens sont empressés autour d'elles; plus loin, l'or brille sur les tables; partout le mouvement, la joie, la liberté, les sentiments les plus vifs, tempérés par une politesse tout urbaine et l'usage du grand monde.

Eugène restait muet de surprise, quand un ami de son oncle le reconnut et le présenta aux personnes les plus distinguées du bal. Il en fut reçu avec des manières nouvelles pour lui : car, bien que le comte d'Albret eût passé sa vie dans la meilleure société et en eût contracté le ton et les habitudes, Eugène ne l'avait jamais vu qu'en particulier, et il ne pouvait avoir l'idée de cette aisance élégante quoique futile, de cette facilité d'élocution qui se borne souvent à dire des riens, mais d'une certaine manière, et qui constituent spécialement l'homme comme il faut. Eugène avait assez de tact pour sentir la nécessité de cacher sa timide inexpérience sous une grande réserve, et pour se borner au rôle d'observateur. En cette dernière qualité, il ne tarda pas à s'apercevoir que là, ainsi que partout ailleurs en France à cette époque, cette société était bien mêlée. Il remarqua dans les discours de quelques personnages une trivialité qui ne lui sembla pas en harmonie avec le ton général, mais qui était en même temps soutenue par cette assurance que donnent les richesses. Du reste, il crut voir régner une grande cordialité parmi toutes ces personnes, quoique d'âges, de rangs et probablement d'opinions différents. Eugène saisit avec joie l'occasion qui se présentait

de faire connaître à son oncle ces divers individus, en leur faisant une invitation générale, à laquelle ils promirent de se rendre.

Le but du voyage d'Eugène était en partie rempli. Il était impatient de se rendre au presbytère du Val Surguères ; mais comme il désirait s'y trouver sans témoin, la présence du vieux l'Escoubat le gênait. Malgré les longues observations de celui-ci et ses instances, il le renvoya directement avec les deux chevaux à Bétharram. Eugène prit un guide à Cauterets, et, traversant les neiges du Mouné, au sommet duquel il s'arrêta un instant pour jouir de la vue magnifique qu'il présente et qui s'étend jusque sur les plaines du Béarn, qui se confondent dans un lointain vaporeux avec l'horizon, il admira, de l'extrémité de la vallée d'Azun, son bassin presque régulier formé par de hautes montagnes rapides, dont les pics, s'élevant à des distances uniformes, le ceignent comme d'une immense palissade. La verdure merveilleuse de ses prairies, la grosseur monstrueuse des arbres, qui paraissent avoir participé à la grandeur de cette nature, le gave qui les arrose et qui roule tranquillement dans cette vallée silencieuse ses ondes ailleurs si tourmentées, le sanctuaire sacré qui termine cette vallée, sa simple majesté, tout enfin fit regretter à Eugène de ne pouvoir s'y arrêter; mais le jour s'avançait, et il voulait arriver au presbytère avant la nuit : ils dirigèrent donc leurs pas vers le bois de Subercarrère.

La profonde obscurité de ces hautes forêts de sapins, l'odeur qui s'en exhale, le sifflement du vent qui traverse leur feuillage sec et aride, leur

solitude effrayante, causent au voyageur qui les parcourt pour la première fois une impression mêlée de tristesse. Eugène, dont le cœur n'était que trop disposé à ce dernier sentiment, s'y livra avec une sorte de charme inconcevable. Le bruit de ses pas et de ceux de son guide, foulant l'épaisse litière sèche qui recouvrait le sol, troublait seul le silence de ce désert montueux et dominé par d'énormes roches blanches. A chaque instant Eugène s'arrêtait à considérer des arbres aussi vieux que la montagne, s'élevant en hautes pyramides, et surmontés d'une aiguille dépouillée par la foudre. Des mousses d'une éclatante blancheur pendaient en longs filets de leurs branches, et se balançaient, agitées par la brise du soir, comme des fantômes. Quelques aigles, inquiets de voir profaner leur solitude, planaient en cercles sur la tête des voyageurs. A travers les clairières que l'inconstance du sol ouvrait souvent à leurs regards, de nombreux sommets inconnus se détachaient en amphithéâtre les uns derrière les autres, tantôt couverts de bois, souvent n'offrant qu'un rocher nu, mais toujours revêtus de couleurs harmonieuses et transparentes, de cette lueur céleste qui fit croire aux hommes des anciens temps que ces hautes cîmes sont le séjour de la divinité.

Rempli de ces émotions poétiques, Eugène descendit dans le Val Surguères, après avoir quitté la forêt de sapins et être entré dans un bois de bouleau et ensuite de hêtres, qui le conduisit jusqu'aux pâturages qui entourent le presbytère.

Ce fut avec un sentiment de honte dont il cherchait à se dissimuler la cause qu'Eugène se présenta

au pasteur O'Donnell. L'heure était avancée ; son front couvert de sueur, ses pieds chargés de poussière, furent des motifs suffisants pour qu'il expliquât au pasteur, sans autre formalité ni préambule, la cause de son apparition. Il fut reçu du vieillard avec cordialité, et la conversation, qui s'engagea par le récit des projets du comte d'Albret, se dirigea sur les événements politiques et sur les espérances qu'ils faisaient naître. Elle se prolongea jusqu'au moment du souper, pendant lequel seulement Eugène se trouva avec Méri, qu'il avait presque évitée jusque alors. Il crut apercevoir de la froideur dans la réserve avec laquelle elle écoutait la conversation, sans y prendre part à moins que d'être interrogée ; c'était du reste son habitude, et Eugène ne fut point tenté de la faire départir de cet usage, espérant que la nuit, bonne conseillère, lui fournirait un prétexte pour répondre aux questions de Méri, si elle lui en adressait sur les études pour lesquelles il avait sollicité son aide avec tant d'instances. Ils se séparèrent après la prière faite en commun, suivant leur coutume, et Eugène se renferma dans la cellule qu'il avait déjà occupée. Là, au bruit monotone du torrent, qui, pendant sa longue excursion, ne l'avait abandonné depuis Bagnères que sur les hauteurs du Mouné, Eugène se livra aux réflexions qui l'accablaient depuis si long-temps, et dont il n'avait été distrait dans son voyage que par les spectacles nouveaux qui s'étaient succédé sans interruption à ses regards. L'image d'Aglaé le poursuivait sans cesse, et la comparaison qu'il établit involontairement entre elle et Méri ne fut pas

cette fois favorable à cette dernière. La brillante santé d'Aglaé, la vivacité de ses tendres regards, l'élégance gracieuse de ses manières, obtinrent l'avantage dans son souvenir sur l'air languissant et mélancolique, sur la démarche lente et timide de l'Irlandaise. Cependant, et sans trop s'en rendre compte, il redoutait la pensée que Méri pouvait concevoir de sa légèreté capricieuse, qui lui avait fait abandonner une étude entreprise avec un empressement et une ardeur qui devenaient ridicules, et, s'interrogeant lui-même sur ses secrets sentiments, il se demandait pourquoi les plaintes d'Aglaé, qu'il ne craignait pas souvent de faire naître, l'affectaient moins profondément que les reproches muets de Méri. Il se convainquit à son grand regret qu'il n'était aussi sensible aux pensées secrètes que Méri pouvait concevoir, que parce que c'étaient les siennes propres ; et il regrettait amèrement son oisiveté et l'indolente nonchalance dans laquelle il avait laissé passer un temps bien précieux. Le sommeil vint le surprendre avant qu'il eût pu trouver une excuse à donner de sa conduite, qu'il ne voulait cependant pas rendre plus coupable par le mensonge.

Le repos d'Eugène, malgré la fatigue qu'il avait éprouvée, fut interrompu de songes pénibles ; des précipices semblaient s'offrir partout sous ses pas. Il se réveillait en sursaut, attribuant ces rêves à la course qu'il avait faite dans la journée, et qui lui avait offert ce danger plusieurs fois ; mais à peine était-il rendormi que le même effroi venait le saisir de nouveau. Enfin, il se leva dès que les premiers rayons du jour eurent blanchi l'horizon;

en quittant l'air étouffé qu'il respirait dans sa chambre resserrée, il sortit du presbytère, descendit le monticule sur lequel il repose, et se dirigea vers les grands noyers à l'ombre desquels il avait fait au curé la première confidence de ses chagrins. La fraîcheur embaumée du matin, le riche aspect des bois de Subercarrère, qu'il avait traversés la veille, et dont le soleil dorait déjà l'extrémité des arbres les plus éleves, calmèrent bientôt l'agitation de ses sens, et le plongèrent dans une douce rêverie, pendant laquelle il suivit machinalement les bords du torrent dans les prés émaillés qu'il arrose. Cependant le soleil plongeait déjà ses rayons dans le fond de la vallée. Eugène craignit que son absence ne fût remarquée, et il tourna ses pas vers le presbytère. Il crut alors apercevoir sous l'ombrage des grands noyers une femme vêtue de blanc et la tête couverte d'un capulet écarlate; elle paraissait se promener lentement. Il distingua, en approchant, qu'elle tenait un livre, qu'elle lisait en marchant, et il reconnut Méri. Oubliant alors la crainte qu'il avait éprouvée la veille de se trouver avec elle, il doubla le pas pour l'aborder. Au bruit de sa marche, elle se retourna, le reconnut, et la rougeur la plus vive vint remplacer la pâleur qui couvrait habituellement son visage. Mais son teint reprit presque aussitôt sa blancheur première. — Vous êtes matinal, dit-elle à Eugène; la lassitude qu'a dû vous causer votre voyage d'hier à travers ces hautes montagnes n'a-t-elle pu vous faire surmonter les inconvénients d'un mauvais gîte? — Je ne suis sensible qu'à l'hospitalité qu'on

m'accorde, répondit-il, et je ne sais à quelle cause attribuer les songes affreux qui ont troublé mon repos. Je ne dois pas m'en plaindre, ajouta-t-il en souriant, je dois à ces tourments imaginaires le plaisir réel de vous rencontrer : la vérité m'est moins cruelle que le mensonge. — Je crois que cette phrase, reprit Méri avec un grand sérieux, est ce que l'on appelle en France un compliment. Je devrais vous en remercier ; mais je crois que le plaisir que vous éprouvez de ma présence n'a pas plus de réalité que les peines causées par vos songes. — Qui peut vous donner cette idée de la fausseté de mes paroles et de mes sentiments ? lui répondit Eugène avec un trouble qui n'échappa point à l'œil de Méri. — Rassurez-vous, dit-elle avec un léger sourire, j'éprouverai trop de satisfaction à ne point vous trouver coupable, pour soutenir plus long-temps une conversation qui pourrait devenir piquante de votre part, mais dans laquelle je reconnais d'avance ma honteuse infériorité. Ce ton ne nous convient à l'un ni à l'autre; mais du moins apprenez-moi la cause de votre longue absence. Pourquoi avez-vous abandonné si promptement les leçons de votre institutrice ? Mettait-elle trop de sévérité dans ses remontrances, ou ses faibles connaissances sont-elles déjà devenues insuffisantes à vos rapides progrès ? Le ton de tristesse et d'affection avec lequel furent prononcés ces reproches de Méri toucha Eugène d'une vive émotion. Il confia sincèrement à Meri l'espèce de découragement dans lequel il était tombé pendant l'absence du comte, mais il n'osa lui parler d'Aglaé, dont la présence au château était ignorée des ha-

bitants du presbytère. Il avoua à Méri que, rebuté par la difficulté et la lenteur des travaux auxquels elle l'avait soumis, et pressé en même temps par l'impatience qu'il éprouvait de connaître les poètes qu'elle lui avait vantés, il s'était contenté d'en lire des traductions, mais que cette lecture n'avait fait que redoubler le désir qu'il éprouvait de les juger dans leur propre langue; et il supplia Aglaé de lui continuer ses leçons, qu'il prendrait dorénavant avec plus d'exactitude.

Je suis peu surprise, dit Méri à son élève, qu'elle avait attentivement écouté, du dégoût que vous ont inspiré ces études frivoles, surtout après vous y être livré avec autant d'ardeur. Si des travaux de ce genre devenaient pour moi autre chose qu'une distraction à des occupations plus graves, je ne sais si j'aurais poussé le courage aussi loin que vous. Vous voyez que votre pédagogue est indulgent, continua-t-elle avec ce sourire qui lui était particulier, et qui s'exhalait comme un léger souffle de ses lèvres virginales. Mais comment se fait-il que des pensées plus sérieuses n'occupent point votre jeunesse ? Le curé m'a paru souvent regretter la futilité de vos goûts et la légèreté capricieuse de votre caractère. Parlez-lui : ses conseils sont utiles, et j'ai souvent éprouvé par ma propre expérience combien ils sont salutaires. Qui est-ce qui, en donnant carrière à son imagination, sans connaissance des choses de la vie, ne risque point de se perdre dans une funeste incertitude, s'il ne s'impose un but auquel il doit tendre avec persévérance ? Ah! s'écria Eugène, vous seule avez deviné l'état cruel de mon esprit, vous

seule pourriez comprendre les tourments de mon cœur, s'il vous était possible de connaître mes cruels chagrins; mais leur nature est telle que je ne puis espérer ce soulagement à mes maux! — Eh quoi! vous avez des chagrins? lui demanda Méri d'un ton qu'on ne peut répéter; des chagrins que vos amis ne peuvent consoler? ajouta-t-elle. — Non, dit Eugène à demi-voix, il n'est donné à personne de les adoucir. — Je vous plains, dit-elle avec effusion; moi, simple fille, j'ai des chagrins aussi, que mes amis consolent quand je puis les regarder. En disant ces mots, elle le regardait; ses yeux bleus, de la couleur du ciel, étaient remplis d'une expression de tristesse et d'inquiète curiosité qui pénétra jusqu'au cœur d'Eugène. Ah! dit-il en détournant la tête, ne me regardez pas ainsi, je dois me taire. Pardonnez-moi une indiscrétion que je me reproche, dit-elle avec gravité. J'ai dû croire votre langue aussi pure que mes oreilles. Et ils remontèrent au presbytère en gardant un silence qui ne fut plus interrompu.

Le repas, composé de laitage et de fraises des bois, les attendait. Il fut encore plus silencieux que celui de la veille; mais les craintes d'Eugène avaient alors changé d'objet. Ce n'étaient plus les questions de Méri qu'il redoutait, mais les leçons du vieillard, qu'il ne put cependant éviter, quand, s'apprêtant à partir, il renouvela au pasteur et à Méri l'invitation du comte, à laquelle le curé s'engagea de se rendre. Il demanda ensuite à Eugène si, jusqu'à cette époque, ses leçons d'anglais ne le ramèneraient point au presbytère, ou s'il continuerait à donner lieu aux plaintes que Méri lui

avait faites du peu d'exactitude et de constance de son disciple. Pendant l'espèce de murmure confus que fit entendre Eugène, dont le front était couvert de rougeur, en balbutiant des promesses vagues, Méri se leva et fut reprendre dans l'embrasure de l'antique croisée à vitraux de plomb sa place accoutumée; et passant sa quenouille dans le simple ruban qui lui servait de ceinture, ses doigts firent lentement tourner le fuseau. Le pasteur restait assis, et, fixant sur Eugène, qui était debout, son regard calme et sévère, il le maintint à sa place par une force irrésistible, en lui adressant les paroles suivantes d'une voix haute et ferme :

Dieu fait tomber ceux qui donnent conseil aux autres en des pensées extravagantes dont la fin est malheureuse, et il frappe les juges d'étourdissement. Votre conduite, mon fils, m'aurait convaincu de la vérité de ces paroles de l'Ecriture, si je ne l'eusse été déja. Voyez le résultat des conseils que vous m'avez prié de vous donner. Des niaiseries et de folles vanités vous occupent. Vous ne pensez pas à louer Dieu des biens qu'il vous accorde, et vous le maudissez quand viennent les douleurs. A quoi vous a-t-il servi de pâlir sur de vaines études, puisque vos connaissances n'empêchent point que vous ne soyez l'esclave malheureux d'une imagination déréglée. Que faites-vous des qualités de votre esprit, dont vous méconnaissez l'auteur ? Ne vaudrait-il pas mieux n'en point avoir et ne pas en ignorer la source ? A quelles contradictions ridicules ne vous entraîne pas votre passion irréfléchie pour ces frivolités trompeuses?

Que l'on prive votre esprit d'une distraction futile qui est devenue un besoin pour lui, vous gémirez, vous vous épuiserez en regrets. Que l'on vous laisse vous y livrer comme vous avez fait jusqu'à présent, et vous puiserez dans ces folies dangereuses d'autres sujets de peines et de chagrins : car, que cherchez-vous dans ces lectures, si ce n'est une émotion qui vous plaît d'autant plus qu'elle est plus profonde et plus vive? Vous aimez à vous repaître de malheurs ; vous les partagez, et, quoique imaginaires, ils n'en sont pas moins cruels, puisqu'on n'est jamais plus touché de ces calamités poétiques que moins on est guéri des passions qui les causent.

Eugène, surpris de ce langage toujours nouveau pour lui, demeurait interdit et muet. Son embarras toucha Méri d'une douce pitié. Pourquoi, disait-elle, user d'une aussi grande sévérité envers ce jeune homme, qui ignore la vérité et qui la cherche de bonne foi? Il ne demande point des reproches, mais des conseils. Ce n'étaient pas les lèvres de la timide Méri, mais son cœur qui parlait ainsi et bien secrètement. Quelques larmes silencieuses s'échappaient de ses yeux, car elles paraissaient facilement sur sa paupière. Et, détournant de nouveau son regard, elle reprit languissamment son fuseau, qu'elle avait laissé pendre à son côté.

Mais le pasteur ne voulait point affliger vainement son jeune ami. Mon cher fils, lui dit-il d'une voix plus douce, à Dieu ne plaise que j'aie eu la pensée d'augmenter par mes leçons le découragement dans lequel je vous vois prêt à tomber. Pre-

nez courage. On n'est jamais éloigné du Sauveur en quelque lieu que l'on puisse être. Je suis entré plus avant que vous dans la société de ce monde, pleine d'orages et de tempêtes. Je sais que les choses que Dieu n'a point permises à ses anciens serviteurs dans leur siècle peuvent être tolérées, même chez les gens de bien, dans celui-ci, parce que les temps ont changé en s'accumulant sans cesse, quoique la justice du Créateur soit immuable. Soumettez-vous d'abord aux devoirs du chrétien. Ils ne sont pas toujours incompatibles avec ceux que la société vous impose. Mais n'avez-vous donc point d'autres sujets où l'esprit et la langue puissent s'exercer que des infortunes profanes et vulgaires? Ne peut-on employer l'un et l'autre à réciter les merveilles de la création, à confesser le Seigneur par la bouche des martyrs, à chanter ses louanges, à manifester sa toute-puissance? Ce travail, ô mon fils, soutiendra, affermira la mobilité volage de votre cœur, comme vous voyez, dans nos vallées, des arbres infructueux par eux-mêmes soulever et porter dans les airs et les fleurs délicates du faible liseron et les fruits savoureux de la vigne rampante.

Ne croyez donc point que je veuille vous condamner à une oisiveté contemplative, et périlleuse à l'homme jeune et ardent. Reprenez vos études, mais dirigez-les de manière à ce qu'elles puissent être un jour utiles à votre patrie, à vos semblables, à vous-même. Le travail est nécessaire à l'homme, mais il faut cultiver un terrain productif et ne point s'épuiser sur le sable aride ou dans le marais malfaisant. Allez, mon fils, con-

tinua le pasteur en lui tendant la main. N'attribuez point à mal les paroles dures peut-être que vous adresse une bouche qui ne les prodigue point vainement, et les conseils austères d'un vieillard qui a été jugé digne par votre mère de lui donner les derniers qu'elle ait reçus dans ce monde. Allez et soyez béni! Il se leva et lui tendit les bras en ce moment. Eugène s'y précipita en ne lui répondant que par ses sanglots, et il quitta le presbytère sans oser jeter les yeux sur Méri, qui partageait son émotion.

Eugène avait projeté, en se dirigeant de Cauterets au Val-Surguères par les hauteurs du Mouné, de se rendre de cette vallée à Betharram en traversant les immenses pâturages qui la dominent et la forêt de Lourdes. Mais outre qu'il éprouvait un malaise qui lui était peu ordinaire, la situation d'esprit dans laquelle il se trouvait alors n'était pas assez tranquille pour le laisser jouir du plaisir qu'il se promettait dans cette nouvelle promenade; et, suivant à grands pas le bord du torrent, il reprit le chemin ordinaire de Lourdes, Peyrouse et Saint-Pé. Il était trop troublé pour s'arrêter à contempler des beautés qu'il avait admirées tant de fois. Son séjour au presbytère et les conseils d'O'Donnell, dont il avait espéré tant de consolations, n'avaient fait qu'ajouter à ses incertitudes et à ses chagrins. Il marchait rapidement en versant des larmes, accusant son oncle des fausses doctrines dont il l'avait imbu, et déplorant les temps précieux de sa jeunesse qu'il avait employée inutilement : car son âge et la nature de son esprit, portés à l'exagération, ne

lui laissaient point apercevoir ce qu'il y avait de bon dans ses études, en admettant même qu'il dût en changer la direction. Il se livrait tantôt à des mouvements d'impatience et de colère, tantôt à des regrets douloureux de voir ses espérances évanouies, tantôt à de tendres souvenirs dans lesquels Aglaé et Méri étaient sans cesse mises en présence; non qu'il établît encore une comparaison entre elles deux : les sentiments qu'elles lui inspiraient étaient trop différents, mais ils lui semblaient également impérieux. Mille pensées, vagues et incohérentes, mille projets divers, se croisaient, se succédaient, dans son esprit troublé. Un instant rebuté par les reproches amers du pasteur, il résolut de ne plus le voir, et de suivre les conseils pleins de douceur de son oncle, qu'une longue expérience du monde devait avoir rendu plus propre à le diriger. L'instant d'après, son séjour au château, la présence inévitable et dangereuse d'Aglaé, la nécessité de se conformer à la vie uniforme qui lui était prescrite et d'abjurer pour ainsi dire ses idées nouvelles, qui seules lui promettaient des distractions à ses douleurs; le besoin impérieux de fuir les dangers qui le menaçaient sous le toit paternel; tout enfin semblait s'opposer à ce qu'il prît cette dernière détermination.

Dans cet état de préoccupation pénible, Eugène poursuivait son voyage, traversant Lourdes et Peyrouse presqu'en courant. La chaleur était excessive; il ne la sentait point. Cependant, auprès du village de S.-Pé, les forces lui manquèrent; il fut obligé de s'asseoir sous de grands châtaigniers qui bordent le chemin, et alors seulement il s'a-

perçut de sa fatigue et du peu de temps qu'il avait mis à parcourir la distance qui le séparait du Val-Surguères. Le repos, l'ombre, la fraîcheur du lieu, ramenèrent un peu de calme dans son esprit; alors les innombrables pensées qui s'étaient heurtées en aussi peu d'instants dans sa tête presque égarée lui semblèrent le résultat d'un songe pénible. Il se rappela les exhortations récentes du curé; et admirant combien peu elles lui avaient été profitables, faisant un retour sur lui-même et déplorant la faiblesse de son cœur, il se reprit à pleurer amèrement.

Il y a au pied des Pyrénées des monticules, sorte de *tumuli* assez élevés, composés tout entiers de galets ou cailloux ronds, de différentes natures, roulés jadis par la mer ou les torrents ; ils sont confondus pêle-mêle, petits et gros, sans distinction de forme ou d'espèce. Ainsi, après avoir peut-être parcouru bien des contrées, après avoir éprouvé mille secousses, ils sont tranquilles à jamais, enfouis pour des siècles et perdus pour tous. Si quelquefois on en déplace quelques uns, c'est pour paver des routes ou construire des chaumières; mais jamais ils ne retourneront sur les hauts lieux de leur origine, dans leurs eaux limpides; jamais ils ne seront balancés par les flots majestueux de la mer. Leur destinée est finie.

Ces réflexions furent inspirées à Eugène par la vue d'un de ces monticules sur lequel il avait machinalement fixé son regard. Un froid désagréable parcourait son col et ses reins; une barre aiguë lui paraissait traverser sa tête d'une tempe à l'autre; une sensation de malaise général l'a-

vertit enfin que la fièvre l'avait saisi. Il se leva avec effort, jeta un dernier coup-d'œil sur les cailloux ronds. Leur destinée est finie, s'écria-t-il tout haut. Puisse la mienne ne pas ressembler à celle de ces cailloux! En prononçant ces mots, il s'achemina lentement vers le château, où son aspect languissant, son visage enflammé et sa soif ardente, causèrent l'effroi de Germain et du comte, qui fit mettre Eugène au lit.





CHAPITRE X.

O fille de Sion, si douce à ma pensée,
Pour qui je coule en pleurs et les jours et les nuits,
Pourrai-je bien te voir de mon âme effacée,
Et t'aller oubliant au fort de mes ennuis?

Du Perron.

Eugène passa une nuit fort agitée, et pendant laquelle il parlait continuellement d'une manière entrecoupée et presque inintelligible pour le vieux Germain, qui le veillait, et qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, avait des connaissances en médecine. Il administra à son jeune maître les remèdes qu'il jugea les plus convenables. Le lendemain, l'abattement remplaça l'agitation d'Eugène, une sueur abondante survint pendant un long sommeil, et quand Eugène se réveilla vers le milieu du jour, il fallut que l'Escoubat lui racontât comment il était rentré au château, car tous ces détails étaient sortis de sa mémoire. Eugène ne ressentait plus aucune douleur, mais seulement une grande faiblesse; vers le soir il eut encore un léger accès de fièvre, mais ce fut le dernier, et il entra en convalescence.

La première fois qu'il descendit au salon, son

air languissant et sa pâleur frappèrent Aglaé, qui ne l'avait pas vu depuis son retour ; elle lui prépara le siége le plus doux et vint s'asseoir auprès de lui. Elle fixa long-temps sur lui ses beaux yeux noirs, dont les longs cils tempéraient la vivacité, et elle prit une main d'Eugène entre les siennes. Eugène fut vivement ému, et, faisant un mouvement pour avoir le prétexte de retirer sa main de la captivité dangereuse où elle était retenue, il remercia Aglaé de l'intérêt touchant qu'elle lui témoignait. — En vérité, dit-elle sans lui répondre, je prierai le comte de vous défendre de retourner dans ces vilaines montagnes : vous n'en êtes jamais revenu que je ne vous aie trouvé tout changé, et cette fois vous voilà malade. — Cela ne sera rien, lui dit Eugène. — Rien, reprit-elle, pour vous, je l'espère; mais comptez-vous pour rien l'inquiétude dans laquelle vous nous avez mis, le comte et moi ? Quelle idée aussi de renvoyer Germain pour aller seul à pied chez ce curé qui vous met je ne sais quelles chimères en tête, et qui vous a rendu si différent de vous-même depuis que vous le connaissez. — Des chimères ! reprit Eugène gravement. Plût à Dieu que je n'eusse jamais connu celles qu'il m'enseigne à combattre. Vous vous méprenez étrangement, ma chère Aglaé. — Soit, dit-elle, je le désire; mais pourquoi ce mystère dont vous l'environnez ? Pourquoi n'avez-vous pas permis à Germain de vous y accompagner ? Pourquoi vous exposer à revenir de chez lui seul, à pied sur une grande route, comme un vagabond ? Le comte m'a fait frémir quand il m'a dit l'état où vous étiez en rentrant

ici pendant la plus ardente chaleur du jour. Vraiment, ajouta-t-elle en souriant, si ce n'était un curé, je ne saurais que penser ! — Et ils rougirent tous deux. Eugène gardait le silence. Vous ne m'en voulez pas, Eugène, continua-t-elle. Mais je m'étais promis de bien vous gronder. Qu'allez-vous chercher dans vos forêts et vos rochers ? N'êtes-vous pas bien ici, où tout le monde vous aime...? Votre oncle.... Nous n'avons parlé que de vous pendant votre absence déjà bien longue dans ce moment-ci, et vous voilà malade encore. Sachez donc que la fête que l'on prépare sera superbe ; le comte est toujours avec des ouvriers que l'on a fait venir de Pau ; on me fait des robes à Toulouse ; on dansera ici, dans le salon et sur la pelouse du parc. Si vous vous portiez bien, vous aideriez votre oncle. Mais j'aime mieux vous voir un peu malade, parce que je ne resterai pas seule ici. Je vous soignerai pour que vous soyez bien portant à la fête, et je vous pardonne. Pardonnez-moi aussi mes remontrances, Eugène. Et elle lui tendit la main, qu'il prit et qu'il porta à ses lèvres.

Dès ce moment toutes ses résolutions l'abandonnèrent. Il se livra de nouveau aux charmes de sa séductrice, qui, en cherchant à le distraire par ses talents, redoublait le feu qui le dévorait. Le comte, occupé une partie du jour des préparatifs de sa fête, les laissait presque continuellement ensemble. L'air était brûlant ; c'était dans un salon d'été, soigneusement fermé aux rayons du soleil, où régnait un jour doux et silencieux, qu'Aglaé, toujours en présence d'Eugène, se livrait à ce

qu'elle nommait ses études de dessin, de musique et de danse, et le rendait ainsi témoin constant de toutes les perfections dont elle était abondamment douée. Là, à demi étendu sur un sopha, il admirait ou sa conversation piquante et naïve, ou sa voix enchanteresse, ou sa grâce voluptueuse, ou l'élégante expression avec laquelle elle lui lisait des morceaux d'Arioste et de Pétrarque; et il s'enivrait à longs traits de tendresse et d'amour.

Cependant, dans la solitude de ses nuits, des remords impuissants venaient le rappeler à la vertu. La chaste image de Méri, les austères leçons du pasteur, se présentaient à sa mémoire; mais que faire? Il ne voyait plus d'autre remède au danger qui le menaçait qu'un aveu à son oncle des sentiments invincibles qu'Aglaé lui avait inspirés et qu'il n'espérait plus pouvoir dissimuler. Il s'arrêta à cette pensée et remit sa confidence après la fête qui se préparait.

Déjà, depuis plusieurs jours, le village de l'Estelle ne pouvait plus contenir l'affluence des marchands qui se rendaient à la fête de Bétharram pour y établir une sorte de foire d'objets de piété, de friandises et de grossiers instruments de musique. Profitant de la chaleur et de la beauté de la saison, ils s'étaient pour ainsi dire campés dans la forêt de Bétharram, sur les bords du gave, et les feux qu'ils allumaient çà et là dans cette forêt, ordinairement si solitaire, ajoutaient, surtout pendant la nuit, à l'aspect pittoresque de ce lieu sauvage. Dès le matin du jour de la solennité, on vit arriver par les nombreux circuits que forment les routes opposées de

l'Estelle et de Saint-Pé, entre les collines qui les resserrent, les processions chantantes des pèlerins qui venaient visiter le sanctuaire. Du sommet du calvaire on les apercevait comme de longs serpents bariolés de couleurs éclatantes, se glissant entre la fraîche verdure qui tapisse le pied des monts. Des danses joyeuses, animées par le son du galoubet et du tambourin à cordes, avaient lieu sur la verte pelouse que couvrent les chênes et les châtaigniers de la forêt, et formaient les premiers actes de la journée qu'elles devaient terminer.

Au château, tout était encore dans la confusion. Eugène, entièrement remis de son indisposition, aidait le comte à presser les préparatifs. Aglaé, dans l'enchantement des parures qu'elle avait reçues de Toulouse, se consultait encore sur la robe qu'elle mettrait pour le bal. Eugène avait besoin de cette distraction; l'arrivée prochaine du pasteur et de sa nièce, auxquels il avait caché la présence d'Aglaé au château, et la vue de Méri, dont il n'avait point parlé à Aglaé, lui causaient des inquiétudes. Il espéra cependant que dans la foule elles pourraient rester inconnues l'une à l'autre. Enfin les ouvriers furent renvoyés avant les premières visites, les voyageurs s'étant arrêtés à regarder les jeux des villageois.

Dans les prairies qui bordent le gave, les jeunes hommes se livraient aux exercices de leur ancienne gymnastique. Le jeu de l'arc, les sauts prodigieux, attestaient l'adresse et l'agilité des Basques et des Béarnais; les habitants du Bigorre ruaient la barre; à l'admiration qu'inspi-

rait leur force se joignait une sorte d'effroi. Ils lançaient à une énorme distance une barre de bois, un pieu pesant et épais, sans presque jamais manquer leur but. Grâce à ce pénible exercice, un tronc d'arbre, un fragment de rocher, deviennent, entre les mains de ces hardis montagnards, une arme terrible, à laquelle rien ne peut résister. Aussi jamais les lois les plus sévères de la révolution ne ravirent à ces montagnards un soldat contre sa volonté; mais la défense de leur pays leur fut confiée, et jamais l'ennemi ne s'y présenta impunément.

La chaleur était excessive, et la fatigue rappela aux curieux venus des eaux pour assister à la fête qu'un refuge et des rafraîchissements leur étaient offerts au château, où ils se rendirent enfin. De vastes buffets couverts de viandes froides, de fruits, de laitages et de liqueurs fraîches, étaient dressés en divers endroits du château. Des orchestres, placés dans le parc aux lieux les plus abrités, invitaient au plaisir de la danse. Le comte avait voulu bannir toute espèce de cérémonial pour laisser à ses hôtes d'une journée la plus grande liberté. Les uns, réunis par groupes dans les salons, se livraient à la conversation ou au repos; d'autres trouvaient sous les ombrages du parc la fraîcheur et même la solitude, s'ils n'aimaient mieux participer au plaisir de la danse. Pendant ce temps, le comte, n'oubliant pas son projet et ne négligeant aucune occasion de s'instruire, recueillait, sans affectation et sans paraître y mettre d'importance, les renseignements politiques qu'il désirait avoir. Eugène était partout,

faisant les honneurs de sa maison. Aglaé, qui ne quittait point le salon, recevait les dames et faisait admirer à chacun et sa brillante beauté et le charme de ses manières. Entourée d'un cercle d'adorateurs inconnus, elle jouissait des exclamations que leur arrachait la surprise, et s'enivrait du poison de la flatterie.

Mais son triomphe redoubla d'éclat lorsque l'on eut établi une contredanse dans le salon. Alors sa légèreté, sa grâce, l'expression animée de sa physionomie, sa joie qui se manifestait dans tous ses mouvements, jusqu'à la simplicité recherchée mais élégante de sa parure, attirèrent tous les yeux et fixèrent tous les hommages. En vain les femmes les plus brillantes, qui étaient venues des eaux, employèrent-elles toutes les ressources de la toilette et de la coquetterie pour effacer leur rivale : l'éclatante beauté d'Aglaé, réunissant le double charme de la jeunesse et de la santé, lui donnait un avantage que nul art ne pouvait balancer.

Eugène, témoin de l'admiration qu'elle inspirait, découvrit en elle de nouveaux attraits jusque alors inaperçus : car l'objet que nous aimons s'embellit encore de l'assentiment secret que lui donne la louange, et l'on s'applaudit de son amour quand ce qu'on aime plaît généralement. Plusieurs de ses condisciples de Sorrèze, qu'il avait invités, vinrent lui reprocher sa discrétion sur sa belle inconnue, quand, dans leurs promenades à Saint-Chameau, à Saint-Féréol, à la fontaine de l'Amande, ils s'étaient fait réciproquement la confidence de leurs jeunes amours. Eugène ne leur

répondait qu'en les présentant à Aglaé, afin de les rendre témoins du sentiment qu'il lui avait inspiré et qu'elle ne cherchait point à cacher. Le bal avait été ouvert par Eugène et Aglaé, et déjà celle-ci se plaignait de ce qu'il l'abandonnait à des étrangers, sans paraître songer à elle. Les compliments que l'on adressait de toutes parts à Eugène sur son bonheur flattaient autant sa vanité qu'ils excitaient son amour, auquel il se livra pour la première fois sans réserve comme sans remords.

Cependant la journée s'avançait, mais la soirée n'avait point famené la raîcheur que l'on en attendait. L'air était accablant; la multitude rassemblée au salon, et qu'Aglaé y attirait, y causait une chaleur encore augmentée par les lumières, et forçait souvent les danseurs, et Eugène lui-même, d'aller chercher au dehors un air plus pur et moins étouffé. Ce fut dans un de ces moments qu'il rencontra le pasteur O'Donnell et Méri. A peine put-il leur demander en balbutiant, dans le trouble où le jeta leur vue, la cause de leur long retard. La réponse du curé, qui lui apprit que les offices venaient de se terminer, et que le sermon n'avait été prononcé par lui dans la forêt qu'au commencement de la soirée, redoubla encore son embarras. Il insista cependant pour que le curé se présentât au comte d'Albret, qui le reçut avec l'aisance et la politesse qui lui étaient ordinaires; mais Méri se refusa à l'offre que lui fit Eugène d'entrer dans la salle de danse. Il sentit que la gravité des occupations dans lesquelles Méri avait passé sa journée ne lui permettait guère de la

terminer d'une manière mondaine, et il insista d'autant moins qu'il fut intérieurement charmé de l'occasion qui se présentait de ne point mettre en présence Aglaé et Méri. La visite du pasteur fut courte; le ciel menaçait d'un orage prochain, et O'Donnell reprit à la hâte le chemin du presbytère, accompagné de ses paroissiens, qui l'attendaient avec des montures. Cependant Eugène eut tout le temps qui lui fut nécessaire pour observer l'impression que fit la figure de Méri sur ses amis et les jeunes élégants du bal. A peine en fut-elle remarquée. Sa démarche lente et posée, son visage pâle et sérieux, formaient un contraste peu avantageux pour elle avec les yeux animés, les gestes pleins de vivacité des danseuses. L'extrême simplicité de son fourreau blanc, la bizarrerie de son capulet rouge, qui n'est porté que par les villageoises, purent seuls lui attirer quelques regards de curiosité de la part d'hommes frivoles que le plaisir seul pouvait fixer.

Quoique Eugène fût secrètement satisfait de la détermination de ses hôtes du Val Surguères, il leur témoigna vivement ses regrets de ne pouvoir leur accorder à son tour l'hospitalité qu'il en avait reçue; et, nonobtant les efforts du pasteur, il les accompagna jusqu'au point de leur départ. Il revit alors le lieu de la fête, où l'on se livrait à la joie la plus désordonnée et aux danses rustiques du pays. Les jeunes gens étaient séparés en plusieurs bandes; l'homme de chaque troupe le plus leste, le plus vigoureux, affectant une contenance martiale, conduisait une sorte de branle ou de montferime, sur un air monotone quoique d'un

mouvement accéléré ; cette sorte de danse, de promenade, exige seulement de la vivacité et le sentiment de la mesure. Toute la bande, filles et garçons, laissant exhaler les éclats d'une gaîté bruyante, hurle de joie et saute au bruit cadencé du tambourin. Les cris basques s'entendaient et se répétaient au loin ; le son aigu du galoubet perçait de toutes parts la profondeur de la forêt, et les plaisirs de la soirée se prolongeaient dans toutes les maisons qui bordent la route, transformées en hôtelleries.

En retournant au château, Eugène jetait fréquemment sur le ciel des regards inquiets. Les nuages roux qui, vers l'horizon, avaient voilé les rayons du soleil couchant, couvraient alors le ciel de tous côtés. Quoique l'air brûlant fût si calme qu'il n'agitait pas une feuille de la forêt, les nuages en larges sillons d'un noir foncé s'avançaient rapidement et répandaient sur la contrée une obscurité lugubre. Déjà les roulements lointains du tonnerre se faisaient entendre, et des éclairs livides se succédaient presque sans interruption. Eugène se hâta de rentrer au château, dont les cours et les avenues étaient déjà encombrées par les équipages des personnes les plus prévoyantes, que la curiosité avait amenées à Bétharram et que la crainte de l'orage en faisait partir précipitamment.

Au salon, tout le monde paraissait encore dans la sécurité. A l'arrivée d'Eugène, les yeux d'Aglaé, errants de toutes part, s'arrêtèrent sur lui ; elle quitta son quadrille et accourut à sa rencontre s'informer de la cause de sa longue absence. Elle lui demanda quelle était cette espèce de villageoise

pâle et grave qu'elle avait aperçue par les croisées du salon, près d'Eugène, tandis qu'il présentait un ecclésiastique au comte. Eugène ne répondit à ses questions qu'en lui nommant le pasteur O'Donnell, qu'il venait, lui dit-il, de reconduire. Il se tut sur Méri, et il cacha à Aglaé l'état menaçant du ciel, pour ne pas troubler le plaisir qu'elle semblait goûter par la frayeur que lui inspirait le tonnerre. Elle le retint pour la première contredanse et courut reprendre sa place. Eugène, en se promenant dans le salon, entendit de nouveau l'éloge d'Aglaé dans la bouche de tous les hommes; les uns vantaient sa beauté, les autres sa grâce enchanteresse. Quand vint le moment de danser, il fut prendre la main de sa belle amie; mais à peine avaient-ils fait quelques figures, qu'un violent tourbillon de vent annonça l'approche de l'orage; toutes les lumières qui éclairaient le parc furent éteintes en un instant; les volets et les portes frappèrent les murs avec fracas; un terrible éclat de tonnerre se fit entendre. Les femmes effrayées se levèrent de leur place; la musique cessa, et la plus grande confusion règna dans tout le château. Chacun courait chercher un abri, sa voiture, ou s'agitait sans motif. Aglaé, suspendue au bras d'Eugène, ne voulait plus le quitter. Cependant le vent continuait à agiter les arbres du parc avec de longs sifflements. Un second coup de tonnerre parut éclater sur la vallée même, et ses roulements furent prolongés par les mille échos des montagnes; alors une pluie abondante creva la nue, et, tombant par torrents, vint augmenter le tumulte, en amenant subitement dans le salon toutes les personnes qui

étaient restées dehors. La chaleur et la foule renfermée dans les appartements, dont on avait fermé les croisées, devinrent insupportables. Des femmes s'évanouirent ou poussaient des cris. Les attaques de nerfs, par une sorte de contagion, se communiquèrent de l'une à l'autre. Craignant pour Aglaé, qui manifestait une frayeur extraordinaire, Eugène la dégagea de la foule qui obstruait tout le rez-de-chaussée du château, et la conduisit dans la chambre qu'elle habitait. A la lueur presque non interrompue des éclairs, Eugène regardait Aglaé, cet objet de l'admiration générale, plus belle encore du désordre de sa chevelure et de ses vêtements. Au bruit continuel du tonnerre, elle le serrait de ses bras, et il sentait contre sa poitrine les battements précipités du cœur de son amie ; il respirait son haleine entrecoupée ; une ardeur inconnue s'empara de ses sens; sa tête s'égara; une force irrésistible, plus puissante encore que les étreintes d'Aglaé, l'attirait vers elle ; un baiser brûlant, que le hasard ou l'égarement qui le dominait lui fit savourer lentement sur ses lèvres entr'ouvertes, acheva de compléter son ivresse ; la voix de la raison fut étouffée sous les cris impérieux de désirs nouveaux pour tous deux : devoir, pudeur, tout fut oublié, tout fut sacrifié aux charmes cruels du délire qui les subjuguait.

L'orage continuait au dehors avec furie, et le désordre qui dominait l'esprit d'Eugène dura aussi long-temps que celui de la nature. La foudre, en s'éloignant, ne faisait plus entendre que des roulements sourds, qui s'affaiblissaient par degrés. Le retentissement des voitures roulant sur le pavé des

cours et sous les voûtes des portes du château avait cessé. Le plus profond silence succédait au tumulte de la soirée, et ramena le calme dans les sens d'Eugène : il se débarrassa avec précaution des bras de son enchanteresse endormie, et regagna son appartement, où il se jeta sur son lit. Là, dans la plus profonde obscurité, au bruit de la pluie qui inondait le parc et la campagne, et claquait en grosses gouttes sur le toit d'ardoises du château, il récapitula avec effroi les événements inattendus de la soirée. Cependant il aperçut dans la nécessité de réparer l'énorme faute qu'il venait de commettre la fin des incertitudes cruelles auxquelles il était en proie depuis si long-temps. Il se détermina à demander au comte la main de sa pupille, et à suivre dorénavant les conseils auxquels le nouveau titre qu'il ne doutait pas d'obtenir allait lui imposer la loi de se soumettre. Ces pensées consolantes lui firent attendre le jour avec plus de tranquillité que lui-même n'eût espéré.



CHAPITRE XI.

Mon cœur souffre grand martyre;
Mais le dire
Permis certes ne m'est point.
Las! c'est bien estrange chose
Que je n'ose
Montrer le mal qui me poingt.

Bérenger de La Tour.

Au lever du soleil la pluie avait cessé. Eugène descendit dans le parc. L'air était d'une admirable pureté, rafraîchi par l'orage de la nuit et embaumé de l'exhalaison des fleurs et des plantes aromatiques que la pluie avait ravivées; elle brillait encore en perles limpides sur les feuilles des arbres et sur l'herbe des gazons, et couvrait, convertie en neige éblouissante, les sommets les plus élevés des montagnes. Ce spectacle ravissant, qui semblait redonner à la nature une nouvelle jeunesse, remplit le cœur d'Eugène d'une sorte d'extase et rendit quelque vigueur à son esprit. Il lui semblait avoir fait un nouveau pas dans l'existence, et avoir pris enfin sa place dans la société. Il s'affermit de nouveau dans l'intention qu'il avait conçue pendant la nuit, pour

terminer ses trop cruelles irrésolutions, de confier à son oncle ses sentiments pour Aglaé, lorsqu'au détour d'une des allées du parc il rencontra inopinément le comte d'Albret, qui n'avait pas l'habitude de se promener d'aussi grand matin. L'air préoccupé et même soucieux de celui-ci, la pâleur du visage fatigué d'Eugène, leur aspect imprévu, les frappa tous deux d'une mutuelle surprise. — Qu'avez-vous, mon cher Eugène? s'écria le premier le comte. La fatigue que vous avez éprouvée hier et cette nuit a-t-elle été trop forte pour un convalescent? Pourquoi n'avez-vous pas pris ce matin le repos qui vous était nécessaire? — Je n'ai rien, dit Eugène en tremblant; et la plus éclatante rougeur se répandit en un instant sur ses traits. Mais, vous-même, pourquoi avez-vous devancé l'heure ordinaire de votre lever? — L'orage m'a tenu éveillé, répliqua le comte; d'ailleurs, n'ai-je pas été obligé de faire les honneurs de votre château une partie de la nuit aux étrangers que l'orage n'a laissés partir que fort tard? et, me trouvant debout, j'ai voulu respirer l'air frais du matin. La vérité était qu'éclairé la veille par les discours des personnes qui assistaient à la fête sur l'amour dont Eugène et Aglaé paraissaient épris l'un pour l'autre, le comte s'était promis de donner à Eugène des détails ignorés de lui sur Aglaé, afin d'éviter que son attachement ne devînt plus sérieux. Il était descendu dans le parc pour aviser aux moyens de faire, le plus naturellement possible, cette confidence à son neveu, sans paraître y attacher une importance qu'il voulait

dissimuler. Mais leur rencontre fortuite et inattendue contraria également les projets de l'oncle et ceux du jeune homme, et ils se promenèrent quelque temps en gardant le silence et en cherchant que l'occasion se présentât de parler de l'objet qui les intéressait également. Eugène, que ce silence peu ordinaire à son oncle inquiétait de plus en plus, se hasarda à lui demander timidement la cause de la tristesse dans laquelle il semblait plongé. Cette question ne mettait point le comte sur la voie, lui qui eût voulu traiter son sujet avec légèreté. Il répondit que des nouvelles politiques, qu'il avait apprises la veille, lui donnaient quelques inquiétudes; que le général Bonaparte avait fait délibérer son armée en Italie, et qu'il lui avait représenté les conseils comme des traîtres. Cet incident, continua le comte, peut avoir les suites les plus funestes : si les conseils ne prennent pas un parti efficace et prompt, une commotion politique me paraît inévitable, et je crains qu'elle ne nous soit fatale. Peut-être, mon cher Eugène, dansions-nous hier sur un volcan. A propos, ajouta-t-il, s'apercevant qu'Eugène avait facilement pris le change, et en profitant pour aller à son but, il faut que je joigne mon compliment à tous ceux que j'ai reçus sur votre compte. Vous avez fait les honneurs de chez vous avec une aisance tout à fait remarquable dans un gentilhomme campagnard; vous dansez fort bien, et j'avais craint, je vous l'avoue, que cette partie de votre éducation n'eût été négligée : je vois avec plaisir qu'en prenant un peu d'usage du monde, vous ferez honneur à votre nom. Ne

croyez pas que ces avantages, dont l'apparence est futile, soient à dédaigner; tel que je pourrais citer leur a dû seuls sa faveur et sa fortune dans une société où l'extérieur compte pour beaucoup. Voyez Aglaé, par exemple : n'effaçait-elle pas toutes les belles dames qui honoraient votre soirée de leur présence? Et cependant, quoique je ne croie pas cette réunion fort choisie, peut-être Aglaé était-elle, de toutes ces femmes, la moins favorisée par la naissance et la fortune. Jamais d'Albret ne s'était exprimé aussi ouvertement sur le compte d'Aglaé en présence d'Eugène. Ce sujet et l'espèce d'insouciance avec laquelle le comte l'abordait frappèrent Eugène d'une double surprise. Il garda le silence tandis que son oncle, paraissant ne pas remarquer son trouble, continua en ces termes : Il y a déjà longtemps, mon neveu, que je me propose de vous faire connaître les liens qui m'attachent à cette jeune fille. J'ai assez d'assurance en votre raison, que je puis dire prématurée, pour vous faire cette confidence. J'ai souvent admiré la discrétion pleine de délicatesse qui, depuis six mois que vous connaissez Aglaé, vous a empêché de m'adresser sur elle des questions toutes naturelles. Je ne reconnaîtrais pas dignement votre procédé si je n'y répondais par une entière confiance. D'autres motifs plus graves, et que la suite de mon discours vous fera facilement comprendre, m'imposent la loi de vous éclairer sur ce sujet, afin d'éviter les chagrins que pourrait faire naître une connaissance plus tardive des secrets dont l'existence et la famille d'Aglaé ont dû vous paraître voilées.

J'ai été jeune, mon cher ami, et jeté dans toute la force de l'âge et des passions au milieu d'une société dont l'exemple en eût gâté de plus sages que je n'étais. Aussi, loin de vous plaindre comme vous le faites souvent de l'isolement dans lequel les circonstances vous condamnent à vivre, bénissez plutôt ces circonstances, mon cher Eugène, qui vous éloignent d'un monde au milieu duquel il est difficile, pour ne pas dire impossible, de passer, sans en rapporter au moins des regrets qui deviennent plus cruels à mesure que les actions qui les ont fait naître s'éloignent de nous, parce que les causes qui semblent servir d'excuse à ces actions s'effacent de la mémoire des hommes quand leurs résultats sont présents. Sur nos montagnes, il vous est arrivé de suivre avec plaisir une pente douce et fleurie; vous vous livrez sans crainte à l'inclinaison toujours croissante du terrain; mais elle devient bientôt tellement rapide que le moindre faux pas vous précipite. Que sera-ce si vous avez pris votre course avant que d'apercevoir la disposition dangereuse du sol? En vain la périlleuse adresse de quelques individus vous engagera-t-elle à suivre leurs traces : vous ne reconnaîtrez le danger qu'au moment d'y succomber ou peut-être même après en avoir été la victime.

Vers la fin du dernier règne, et même encore pendant la courte durée de celui qui vient de se terminer si tragiquement, les filles d'Opéra étaient en grande faveur. Il était de mode de se ruiner pour satisfaire aux caprices toujours renaissants de ces courtisanes de grand ton. Ces folies étaient d'autant moins pardonnables que les sens n'y en-

traient souvent pour rien, et que la vanité seule jouissait de ces coûteuses extravagances. Mais que voulez-vous? la société se trouvait alors telle, que, chez un homme comme il faut, c'eût été se singulariser, s'afficher presque, que de ne point avoir une maîtresse en titre choisie parmi ces nymphes, et j'eus la déplorable faiblesse de me soumettre à cette honteuse nécessité. Je dois cependant l'avouer: celle de ces beautés vénales que le hasard me fit échoir, car, ainsi que je vous l'ai dit, ce n'était point le goût qui fixait le choix, réunissait toutes les qualités du cœur propres aux femmes de cette espèce. Contente de son sort actuel, et sans pensées pour l'avenir, elle ne contribua point au dérangement de ma fortune et ne m'importuna jamais que de l'expression trop vive d'un sentiment dont j'étais loin de partager l'ardeur, et que l'on croit trop généralement ses pareilles incapables de ressentir. A une époque désastreuse, elle m'en prodigua des preuves bien convaincantes: poursuivi, proscrit, sans amis, sans ressources, ce fut elle qui, au péril de sa propre vie, me procura un asile, de l'argent et les moyens d'échapper à une mort certaine. Ni mon éloignement pendant l'émigration, ni mon absence si longue n'affaiblirent jamais son affection, qu'elle me prouvait à sa manière en n'employant les attraits dont elle était pourvue par la nature qu'à la séduction d'êtres dont la haine pouvait m'être funeste ou les services utiles. Oublié, abandonné de toute la nature, elle seule, mon ami, elle seule, cette créature abjecte, la honte de son sexe selon les rigueurs de la morale, partout, à chaque instant, me donna des

preuves efficaces du souvenir qu'elle avait conservé de moi. A mon retour en France je la trouvai expirante : ses charmes avaient disparu ; son désintéressement, sa générosité, l'habitude du luxe, le défaut d'ordre, allaient la laisser sans ressources au moment de sa mort. Elle était Italienne et ne connaissait aucun de ses parents. Ma présence adoucit ses derniers instants.... Elle avait une fille qu'elle me recommanda : je promis de lui servir de père, et cette fille.... c'est Aglaé !

La rapidité avec laquelle fut faite cette étrange confidence ne permit pas à Eugène de l'interrompre en manifestant l'étonnement cruel qu'elle lui causa. A peine put-il s'écrier d'une voix à demi étouffée : Quoi ? Aglaé est fille.... D'une danseuse de l'Opéra, reprit le comte. Et, sans vouloir laisser le temps à son neveu d'en dire davantage : Vous concevez, continua-t-il, le chagrin que cette perte me causa et l'embarras où je me trouvai par suite de l'engagement que j'avais pris. J'hésitais à conduire dans ce château une jeune fille de cet âge, et si je ne me fusse trouvé dénué de toute espèce de ressource, si je n'avais compté sur la solidité de votre raison, si surtout les intérêts politiques importants dont j'étais spécialement chargé dans cette province m'eussent permis de consulter les miens ; si, dis-je, il m'eût été possible d'agir autrement, je l'eusse fait. Non, mon cher Eugène, que je pense avoir jamais à me repentir du parti que j'ai pris forcément, quoiqu'il ne fût peut-être pas le plus sage ; mais il me fallait avoir toute la confiance que j'ai en votre amitié pour moi, en votre amour pour votre pays, en votre générosité

et en l'élévation de votre caractère enfin, pour faire ainsi acte de propriété chez vous, en m'y établissant et en y introduisant une étrangère sans vous la faire connaître préalablement. C'est cette dernière faute que je répare en ce moment, et que vous me pardonnerez, par les motifs que je vous ai indiqués et par l'impossibilité où je me trouvais de faire autrement. Quelle espèce de crainte pourrais-je concevoir, maintenant que vous connaissez la distance qui vous sépare de cette malheureuse orpheline, puisque je suis d'ailleurs bien persuadé que la bonté de votre cœur ne la lui fera jamais apercevoir?

Le comte d'Albret, qui voyait l'émotion d'Eugène, s'efforçait ainsi d'accumuler par ses réticences des phrases incidentes qui ne laissassent point à son neveu le loisir de lui répondre; celui-ci, d'ailleurs, était perdu dans une multitude de réflexions qui ne lui laissaient ni la volonté, ni le pouvoir d'interrompre son oncle. Il eût voulu parler que les angoisses que lui faisait éprouver le serrement douloureux de son cœur ne le lui eussent pas permis. Il crut un instant être prêt à tomber à genoux en avouant les événements de la nuit; mais la phrase qui termina le discours du comte, le mot de distance sur lequel il appuya et la légèreté avec laquelle il entama un autre sujet de conversation pour bientôt rentrer au château, en se plaignant de la fraîcheur de la matinée et de l'humidité des gazons, achevèrent de comprimer le cœur glacé du malheureux Eugène. Il continua donc sa promenade solitaire, en admirant la faiblesse des raisons qu'il avait eu jusqu'alors de se désoler; il s'épou-

vantait de l'avenir qui le menaçait; il cherchait vainement les moyens d'échapper au remords que lui faisait déjà ressentir l'action qu'il venait de commettre, et dont il n'apercevait toute l'énormité que depuis un instant. Il se voyait comme repoussé d'une société qui considérait comme un crime les résultats d'un sentiment impérieusement commandé par la nature. Mais, au moment même où se préparait une contre-révolution qui paraissait devoir rétablir à leurs places les classes confondues de cette société, quel espoir lui restait-il de concilier jamais son honneur et son devoir? Car il ne lui vint pas un seul instant dans la pensée d'abandonner Aglaé après lui avoir ravi le seul bien qu'elle possédât. Epuisant ainsi dans de vaines recherches son esprit tourmenté, il se résolut à attendre du temps et des événements le moyen de sortir de la situation pénible dans laquelle il se trouvait.

En se dirigeant, morne et pensif, vers le château, où le signal du déjeuner le rappelait, un feu brûlant monta à son visage et remplaça son extrême pâleur, quand il eut aperçu Aglaé, aussi vive et gaie que de coutume, et plus belle encore peut-être, qui paraissait plaisanter, selon son usage, avec le comte.



CHAPITRE XII.

O chers amys ! J'en ai vu martyrer
Tant que pitié m'en mettoit en émoy.
Parquoy vous pry de pleindre avecques moy
Les innocents, qui en telz lieux damnables
Tiennent souvent la place des coulpables.

CLÉMENT MAROT.

L'état violent dans lequel se trouvait Eugène depuis la confidence tardive de son oncle n'avait point échappé à la perspicacité de celui-ci, qui se reprochait vivement de n'avoir pas placé Aglaé dans une maison d'éducation de Bordeaux ou de Toulouse, ainsi qu'il en avait eu plusieurs fois le projet. Les graves intérêts dont il était sans cesse occupé, l'amitié qu'il portait à sa pupille et le regret de s'en séparer; plus que tout cela, peut-être, l'ignorance dans laquelle il avait vécu de toute la force d'un sentiment qu'il n'avait point éprouvé et qu'il avait toujours pris pour but de ses railleries, toutes ces causes n'avaient pas permis qu'il mît à exécution un aussi sage projet. Cependant il était loin de penser que les choses fussent aussi avancées qu'elle l'étaient; il ne voyait dans la tristesse de son neveu que le résultat d'une

amourette, dont la première distraction triompherait facilement. Mais le ton sérieux que prenait Eugène pour repousser les plaisanteries de son oncle, la préoccupation continuelle de son esprit, l'espèce d'affectation avec laquelle Eugène rappelait qu'il était maître de ses actions, firent craindre à son oncle que le sentiment qu'il éprouvait pour Aglaé ne fût plus profond qu'il ne l'avait cru d'abord. Quant à Aglaé, elle ne cherchait nullement à dissimuler le sien, et elle continuait, même en présence du comte, à traiter Eugène avec une sorte de familiarité amicale, dans laquelle d'Albret ne voyait que de l'enfantillage. Eugène avait entièrement changé de conduite envers elle, ce que le comte attribuait à la confidence qu'il lui avait faite; les manières d'Eugène étaient plus réservées, plus graves, quoique indiquant en même temps une affection plus tendre et presque protectrice. Le comte connaissait le caractère obstiné quoique faible de son neveu; il craignit que son ignorance des usages de la société, et même des lois qui la gouvernent, ne lui laissât des espérances qu'il était important de détruire. Il ne quittait plus ses jeunes élèves qu'aux heures pendant lesquelles ils étaient ordinairement séparés, et il cherchait continuellement à les distraire quand ils étaient réunis par la conversation, que personne plus que lui n'avait l'art de varier, soit par des leçons indirectement données à leur inexpérience, soit en leur racontant les faits intéressants dont il avait été le témoin ou l'un des acteurs.

Un soir, après avoir amené à dessein le sujet des unions mal assorties, il applaudit à la pré-

voyante sagesse du législateur, qui s'était opposé à ce que le mariage pût se contracter avant l'âge de raison. Eugène savait vaguement qu'il ne lui était pas permis de disposer de ses biens pendant sa minorité sans l'assentiment de ses tuteurs, mais il ne savait pas que leur surveillance s'étendît jusque sur sa conduite personnelle. Il demanda à ce sujet des explications à son oncle, que celui-ci ne put lui donner que d'une manière imparfaite, la connaissance des lois ne lui étant pas familière. Il se rejeta sur la multitude de lois, de décrets rendus pendant la révolution, qui avait fait de l'étude du droit à cette époque un dédale inextricable. Eugène, surpris de trouver le comte en défaut, ne put s'empêcher de déplorer le malheur des temps pendant lesquels les citoyens vivaient dans l'ignorance des lois mêmes qui devaient régler leur conduite sociale. Il demanda à son oncle s'il n'existait pas des écoles publiques où l'on pût s'instruire dans la connaissance de ces lois, saisissant avec empressement l'espoir de trouver un but à des études nouvelles et utiles, et manifestant le désir de s'y livrer. Il en existait autrefois, lui dit le comte, mais elles ont, je crois, été détruites ainsi que tous les établissements de ce genre. Je ne pourrais, d'ailleurs, vous dire jusqu'à quel point leur suppression peut être regrettable ; je ne les ai jamais fréquentées, mais je suis forcé d'avouer que notre législation, mélange incohérent du droit romain et de vieilles coutumes particulières à chaque province, m'a toujours paru incertaine et barbare. Je n'oublierai jamais que, pendant l'émigration, et me trouvant avec plusieurs membres dis-

tingués de divers parlements, il m'arriva, dans le désir bien naturel de m'éclairer, de leur adresser quelques questions sur l'institution et les droits des parlements. Ma demande innocente faillit à élever une querelle entre ces graves personnages, par la réponse que chacun d'eux me fit selon ses prétentions, en choquant les opinions ou les intérêts de tous les autres; ils s'attribuaient tous des droits et des prérogatives divers, d'où je tirai la déplorable conclusion que nous avions été jugés ou ruinés pendant un nombre de siècles par l'usage établi dans un temps de barbarie, quand ce n'était par le caprice ou l'arbitraire, car ce qui eût fait gagner une cause à Toulouse l'aurait pu faire perdre à Rouen ou à Rennes. Je puis, d'ailleurs, vous faire apprécier cette vieille jurisprudence par un fait que je veux vous raconter.

Vers le milieu de ce siècle, je traversais le Rouergue en me rendant en poste des Cévennes, où j'avais des propriétés, à Paris. J'attendais des chevaux dans un gros bourg à quelques lieues de Rhodez. C'était le jour de la fête patronale du lieu, et je cherchais à oublier la contrariété que j'éprouvais en regardant les jeux et les danses des paysans. Tout à coup la foule se porta devant un triste cabaret, dans l'intérieur duquel on entendait un grand tumulte. J'en vis bientôt sortir deux hommes âgés, dont la plus vive colère décomposait les traits grossiers. A peine furent-ils hors de la porte refermée sur eux avec violence par le maître du cabaret et quelques buveurs, qui paraissaient les en avoir chassés, que la foule s'élargit en cercle, et après quelques paroles mal articulées

qu'ils s'adressèrent, je les vis se précipiter l'un sur l'autre avec fureur et commencer le plus rude combat dont j'eusse jamais été témoin. Quoiqu'ils n'employassent d'autres armes que les mains, les pieds et les dents, le sang ne tarda pas à couler, sans qu'aucun des nombreux spectateurs fît le moindre mouvement pour les séparer. Ce spectacle me révolta, et, m'adressant à mes plus proches voisins, je ne leur cachai point combien leur stupide tranquillité me semblait répréhensible. Ah ! me dirent-ils dans leur patois barbare, c'est Guillaume et son frère ; ils en font autant chaque fois qu'ils se rencontrent. Il y a deux ans, à Mende, l'aîné est resté sur la place. Nous ne voulons pas nous mêler de cela. Et quelle est, leur demandai-je, la cause de cette animosité ? Ah ! dame, me répondit-on, c'est Fanchette. J'imaginai que c'était une querelle d'amour, quoique l'âge avancé des deux combattants ne me parût guère compatible avec un sentiment aussi vif, et je quittai cette scène dégoûtante sans pouvoir obtenir d'autres renseignements. Je m'aperçus, en retournant à la poste, que le village était en rumeur : les danses avaient cessé ; les mères rappelaient leurs enfants, et l'effroi semblait peint sur le visage des jeunes filles. Je me hâtai de rejoindre mon auberge, et de demander à l'hôtesse l'explication de ce que je venais de voir. — C'est Guillaume et son frère, me dit-elle. — Je le sais, repartis-je ; mais pourquoi cette haine ? — C'est à cause de Fanchette, répondit-elle. — Et qu'est-ce que Fanchette? m'écriai-je impatienté de cette réponse banale. C'est une bien longue histoire, reprit-elle en soupirant.

Tenez, adressez-vous à monsieur l'abbé, en me montrant du geste un vieil ecclésiastique qui parlait à des enfants rassemblés autour de lui sous le manteau de la vaste cheminée; il vous contera cela. Le vieillard s'était levé en s'entendant interpellé, et m'indiquait de la main une place à côté de lui sur le banc de bois qu'il occupait; je m'y assis, et il commença de cette sorte à contenter ma vive curiosité.

Vous êtes étranger, Monsieur, puisque vous ne connaissez pas l'histoire bien déplorable de Fanchette, et je crains que l'impression que vous en conserverez ne soit pas favorable à notre pays. Mais que la volonté de Dieu soit faite. C'est une plaie douloureuse dont il lui a plu de frapper ce village, sans doute pour nous rendre meilleurs. Tel est le texte de l'instruction pastorale que je faisais à ces enfants au moment où vous êtes entré. Quoique l'histoire de Fanchette leur soit familière, permettez-leur d'assister au récit que je vais vous en faire : elle ne lasse jamais l'avide curiosité de leur âge, et je crois utile de la leur répéter, parce que les leçons auxquelles elle donne lieu se gravent en même temps dans leur jeune mémoire. Les enfants, sans attendre ma réponse, se rapprochèrent de nous en prêtant la plus vive attention aux paroles de leur digne instituteur.

Il y a environ quarante ans, Monsieur, qu'une jeune fille nommée Fanchette habitait avec sa mère infirme un petit hameau des environs. Son jeune âge, elle pouvait alors approcher de sa quinzième année, et la délicatesse de sa complexion ne lui permettant pas de se livrer avec fruit aux tra-

vaux de la campagne, elle vint dans ce bourg pour chercher une condition, et trouva à se placer chez un vieux collecteur du fisc, avare et méchant. L'usage en ce pays est de s'engager pour trois années consécutives, au bout desquelles le maître est libre de renvoyer ses domestiques s'il n'est pas content de leurs services, et cet engagement est obligatoire pour les deux parties. Fanchette devait gagner dix écus par an, qu'elle destinait à soulager sa pauvre mère, espérant sur quelques profits pour subvenir à son entretien ; mais elle fut bien trompée dans son attente. Comme elle ne se plaignait jamais de sa condition, malgré le travail dont elle était surchargée, qu'on la voyait toujours propre et d'une humeur enjouée, son maître s'efforça de se persuader qu'elle n'avait pas besoin d'argent. Au bout de la première année il lui donna une paire de sabots, et l'année suivante se termina par une preuve équivalente de sa générosité. A l'expiration de la troisième année, qui terminait l'engagement, Fanchette, voulant quitter son maître, lui demanda les trente écus qu'il lui devait, pour retourner chez sa vieille mère, dans l'espoir de lui être d'un plus grand secours en travaillant auprès d'elle à quelques ouvrages d'aiguille, auxquels elle s'était rendue fort habile pendant son séjour ici ; mais le collecteur, content à juste titre du service de Fanchette, de son exactitude et de sa sobriété, la voyait avec regret s'éloigner de chez lui, désespérant de la remplacer. Il abusa indignement de l'inexpérience de cette jeune fille en exigeant qu'elle contractât un nouvel engagement pour trois autres années, avant de lui

payer les gages qu'elle lui devait. La malheureuse Fanchette, se voyant menacée de perdre son petit trésor si chèrement acquis, ou la liberté après laquelle elle soupirait après un long et pénible esclavage, se désespéra. Dans son inexpérience fatale et sans oser consulter personne, à cause de la considération que son maître devait à ses seules richesses et de la crainte qu'inspirait son méchant caractère, Fanchette profita d'un moment pendant lequel son maître était absent pour s'emparer furtivement des quatre-vingt-dix francs qui lui étaient dus. Elle fit un petit paquet de ses hardes, quitta le pays sans faire ses adieux à ses compagnes, et retourna chez sa mère. Son maître, étonné de l'absence de sa domestique, s'aperçut bientôt de l'enlèvement de ses trente écus. Poussé de colère et de vengeance, il alla crier partout qu'il était volé, et porta sa plainte au magistrat, qui dirigea aussitôt des poursuites contre Fanchette. On la trouva travaillant tranquillement dans la chaumière de sa pauvre mère. Elle fut arrêtée et conduite à la ville.

Fanchette était généralement aimée ; cet événement excita la surprise de chacun; rien n'égala la mienne. J'avais eu l'occasion de voir cette chère enfant pendant ses exercices de religion, auxquels elle était aussi assidue que ses travaux le lui permettaient. J'avais obtenu sa confiance et admiré la bonté de son naturel. Par mes conseils et suivant mes leçons, elle avait appris à lire, à écrire et à calculer, sacrifiant à ses études une partie du repos de ses nuits. Elle avait su m'inspirer un tel intérêt, enfin, que je ne doutai pas un instant de

l'innocence de son cœur. Je me rendis aussitôt à la ville, où j'obtins sans peine la permission de la voir pour remplir auprès d'elle les fonctions sacrées de mon ministère. Ce fut alors que j'appris d'elle les détails que je viens de vous rapporter. Je sus de plus qu'elle avait laissé dans l'armoire de son maître, à la place de l'argent qu'elle avait pris, une lettre par laquelle elle l'instruisait de son départ et lui donnait quittance de ses trois années de gages. Le malin vieillard s'était bien gardé de parler de cette circonstance atténuante, non plus que de sa dette, qu'il fut pourtant obligé d'avouer au tribunal, faute de représenter des quittances, parce que, ayant nié d'avoir reçu la lettre, il ne pouvait plus montrer celle que Fanchette lui avait écrite. La pauvre créature avoua naïvement tout ce qu'elle avait fait : elle ne pouvait se persuader, dans son ignorance des lois, qu'elle eût commis un crime ou même une faute. Son méchant maître assurait n'avoir gardé les gages de Fanchette qu'à sa propre sollicitation, prétendant qu'elle désirait les amasser et qu'elle n'avait pas besoin d'argent. En effet, le caractère doux et respectueux de cette chère fille l'avait toujours empêchée de se plaindre de son maître, et l'air de satisfaction et de calme que l'on remarquait sur sa jolie figure donnait quelque créance aux assertions mensongères du vieillard. Enfin, que vous dirai-je, Monsieur. vous savez avec quelle rigueur le vol domestique est puni dans nos provinces : malgré la jeunesse intéressante de la victime, malgré ses dix-huit ans d'une vie irréprochable, malgré mes efforts et les larmes de toute la contrée, cet ange de candeur

et de vertu fut condamné à mourir. Fanchette fut pendue, ici, sur cette même place où vous avez vu aujourd'hui des danses et des querelles ; et c'est encore son souvenir qui a donné lieu à ces dernières.

Le récit du vieux prêtre avait tellement captivé mon attention que j'avais oublié la circonstance qu'il rappelait à ma mémoire en cet instant, et je cherchais le rapport qui pouvait exister entre Fanchette et les frères Guillaume, car je croyais cette histoire terminée. J'allais interroger le bon ecclésiastique à ce sujet, quand je vis que les enfants qui l'écoutaient, au lieu de reprendre leurs jeux, selon leur usage, à la fin d'un conte qu'on vient de leur faire, rétrécissaient encore le petit cercle qu'ils formaient, jusqu'à s'appuyer sur nos genoux. Et le pasteur prit la parole en ces termes :

Gravez-vous profondément dans la mémoire, mes enfants, qu'il n'est jamais permis de se payer ni de se faire justice par ses propres mains : il faut toujours, en pareil cas, s'adresser au magistrat chargé de ce devoir par le souverain. C'est faute d'avoir connu ce principe que la malheureuse Fanchette a été punie d'une manière terrible. Heureuse encore si ses souffrances se fussent terminées avec le supplice dont la sévérité vous effraie.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis l'exécution de Fanchette, lorsqu'un événement inconcevable vint rappeler et perpétuer dans ces contrées son triste souvenir. Deux habitants de ce bourg étaient allés s'établir à Paris comme commissionnaires. C'étaient Guillaume et son frère, que vous venez de voir, et qui faisaient le sujet de

la question que vous avez adressée à la maîtresse de cette maison. Après avoir gagné quelque argent, l'aîné voulut se marier. Il alla avec son frère, chez un marchand du quai des Orfévres, acheter les bijoux qu'on est dans l'usage de donner à sa future en de semblables occasions. Ils entrent au hasard dans une boutique, où une jeune marchande leur vendit quelques objets de peu de valeur et à leur entière satisfaction. Contents de leur marché, et n'ayant pas dépensé autant qu'ils avaient cru, ils allèrent dans un cabaret voisin pour y boire ce qui leur restait sur la somme qu'ils avaient consacrée à leur achat. Ils s'assoient dans un lieu particulier. Le plus jeune des deux frères était pensif et ne partageait pas la gaîté de son aîné, qui l'excita à boire pour dissiper sa rêverie, sur laquelle il le plaisanta. —As-tu remarqué cette marchande que nous venons de quitter ? demanda le plus jeune à son frère. — Pas trop, répondit celui-ci. Pourquoi cela? — C'est bien singulier comme elle ressemble à Fanchette! — Ah! la pauvre Fanchette, si elle pouvait vendre quelque chose ce seraient des pommes ou des noix, et non des joyaux, reprit Guillaume en trinquant avec son frère. — Mais, reprit ce dernier, as-tu vu son large collier de velours noir? Personne n'en porte comme cela. — C'est vrai. Et une bijoutière encore; elle ne doit pas manquer de chaînes d'or. C'est Fanchette ! s'écria le jeune homme en frappant sur la table. C'est elle ! — Bon, reprit l'autre, quelle apparence? Nous l'avons vu pendre. Et puis, tous les jours une femme ressemble à une autre. — Elle a l'accent du pays, dit le frère,

c'est Fanchette, j'en suis sûr! En prononçant ces mots ils sortirent du cabaret, échauffés par le vin qu'ils avaient bu, et retournèrent sur le quai des Orfévres. Là, ils s'arrêtèrent devant la boutique à considérer la marchande à travers le vitrage, et le jeune homme n'eut pas de peine à convaincre Guillaume, pris de vin, que c'était véritablement Fanchette. Un mouvement de cupidité se joignit à la coupable curiosité du jeune frère. Entrons, dit-il, et interrogeons-la. Je lui achèterai une paire de boucles d'argent, dont elle me fera bon marché pour reconnaître mon silence. Ils entrent, et tout en marchandant les boucles, le plus jeune, avec la grossièreté d'un homme de son espèce, augmentée encore par l'ivresse, lui demanda si elle n'était pas Fanchette, de tel endroit, pendue à telle époque. A ces paroles inattendues, cette malheureuse femme, car c'était elle-même, se troubla, pâlit, puis tomba en syncope. Son mari, qui travaillait dans une arrière-boutique, accourut au cri d'effroi que poussait un enfant de deux ou trois ans, qui était dans le comptoir à côté de sa mère. Le mari s'adressa aux deux étrangers pour connaître le sujet de l'accident arrivé à sa femme. — Votre femme, puisque femme il y a, est devenue bien fière depuis que nous l'avons vue, répondit Guillaume. Est-ce qu'on reçoit comme ça de vieilles connaissances? Et quoi qu'elle ait une boutique d'or et d'argent, je crois que nous la valons bien. Du moins n'avons-nous jamais été pendus, nous autres, et nous ne craignons pas que des pays nous reconnaissent et nous disent notre nom. Ces paroles étaient inintelligi-

bles pour le mari de Fanchette, qui s'aperçut de l'ivresse de ces deux hommes et les invita peut-être avec humeur à sortir de chez lui, attribuant l'évanouissement de sa femme à une cause naturelle. Mais les deux frères, loin de sortir, se mirent à crier qu'ils étaient là pour leur argent; qu'ils voulaient acheter des boucles, et à se répandre en propos injurieux. L'orfévre tenta d'employer la force pour les mettre dehors; le public s'amassa devant la boutique; des gens officieux furent appeler le guet, qui arriva et conduisit chez le commissaire du quartier l'orfévre et les deux Guillaume.

Ceux-ci, humiliés d'être mis à la porte d'une boutique et arrêtés publiquement par la garde, répétèrent devant le commissaire tout ce qu'ils savaient de l'histoire de Fanchette. L'état d'ivresse dans lequel ils étaient tous deux, redoublé encore par la colère, n'inspirait pas au magistrat une grande confiance en leurs paroles; cependant, comme l'orfévre ne s'était marié que postérieurement à l'époque du supplice de Fanchette indiquée par les frères Guillaume, et qu'il avoua ne pas connaître personnellement la famille de sa femme, les deux frères furent envoyés en lieu de sûreté, et le commissaire se transporta chez l'orfévre pour interroger son épouse. La malheureuse, revenue de son évanouissement, se livrait aux sanglots du plus affreux désespoir. La vue de la robe du commissaire, les gardes qui l'accompagnaient, lui rappelaient avec tant de force un souvenir fatal, que les convulsions se déclarèrent; leurs intervalles n'étaient remplis que par un violent transport dans

lequel elle confirma toutes les dépositions des frères Guillaume. En vain le lendemain, ceux-ci revenus de leur ivresse, voulurent-ils rétracter leur déposition ; il n'était plus temps : leur innocente victime avait tout avoué devant plusieurs témoins attirés autour d'elle par l'intérêt qu'elle avait su inspirer. Le magistrat, touché du malheur de cette triste famille, ne put détourner le cours de la justice, et Fanchette, arrachée des bras de son époux, de son enfant en larmes, fut renvoyée dans cette province pour y faire constater son identité.

Sa mère était morte de douleur peu de temps après l'issue du premier procès ; son vieux et méchant maître avait quitté le pays, chassé par la vindicte publique. Je fus le seul qu'elle fit demander. Je retrouvai cette chère dame, dans la même prison qu'elle avait déjà occupée, aussi calme, aussi vertueuse, aussi résignée à la volonté de Dieu que lors de ce déplorable événement. J'appris par elle que son corps avait été vendu par l'exécuteur des hautes-œuvres à un chirurgien des environs. Cet homme, honnête et instruit dans son art, au moment d'appliquer le scalpel, avait cru reconnaître un reste de vie vers la région du cœur ; il avait sur-le-champ employé des moyens efficaces qui avaient été suivis d'un plein succès ; la légèreté du poids de la victime, la pitié peut-être qu'elle inspirait même au bourreau, avaient empêché la dislocation des vertèbres ; une marque livide et ineffaçable qui lui était restée au col, et qu'elle cachait par un large velours noir, quelques spasmes peu fréquents, une grande sensibilité nerveuse, que la douceur de son caractère et son heureuse

situation avaient presque entièrement fait cesser, étaient les seules marques qui lui étaient restées de son horrible supplice. Le médecin qui l'avait rendue à la vie s'était hâté de lui faire quitter la province. Il s'était fixé lui-même à Clermont, dans le sein de sa famille, à laquelle il avait présenté Fanchette comme la fille orpheline d'un de ses amis mort aux Indes. C'était là que l'orfévre, qui alors colportait ses marchandises dans les foires, avait vu Fanchette ; il voulait s'établir et la demanda en mariage. Ses propositions avaient été accueillies et il était devenu père d'un enfant. Chaque jour il s'applaudissait davantage de son choix, quand ces deux misérables vinrent interrompre un bonheur qui semblait si bien établi.

La peine la plus cruelle qu'éprouvait cette vertueuse dame était le reproche qu'elle se faisait d'avoir trompé, disait-elle, son mari en lui cachant ses aventures. Elle avait suivi en cela le conseil du médecin, qui avait exigé qu'elle gardât éternellement le secret sur ce qui lui était arrivé. Les obligations qu'elle avait contractées envers lui, la crainte surtout de le compromettre, ne permettaient guère qu'elle résistât à ses volontés. Cependant, me disait-elle, il ne se passait pas de jour qu'elle ne se reprochât cette faute. L'aspect de son collier de velours noir, dès qu'elle se présentait devant une glace, les questions sans nombre auxquelles cette singulière parure donnait lieu, renouvelaient à tous moments ses regrets. Elle n'avait pu résister aux instances que lui faisait son mari pour quitter ce collier, qu'en lui disant qu'elle ne le portait que par suite

d'un vœu, et cet innocent stratagème ajoutait à ses remords; enfin, un affreux pressentiment de ce qui lui arrivait ne l'avait jamais quittée; et cet état pénible lui rendait moins regrettable la perte de la vie à la fleur de ses ans; le souvenir de son enfant avait seul le pouvoir de lui faire répandre des larmes; car, le croiriez-vous, Monsieur? l'inquiétude la plus vive, la seule qu'éprouvait cette âme si pure, au moment de paraître devant son créateur, était causée par le mensonge dont elle s'était rendue coupable envers son mari.

Le chirurgien de Clermont, mandé au tribunal, refusa de reconnaître Fanchette, dans l'espoir de la sauver de nouveau; mais cette chère martyre se reprochait trop cruellement un mensonge pour en commettre un autre; elle avait quitté son collier, et dévoilé ainsi les preuves de son supplice; elle avoua tout, presque malgré ses juges, désignant et appelant par leurs noms toutes les personnes présentes à l'audience, comme témoins. Son identité reconnue, une seconde exécution dut avoir lieu, sans même avoir besoin d'un nouveau jugement. Elle me pria de l'accompagner au lieu du supplice, et me fit promettre de veiller moi-même à son inhumation, sacrifiant à sa pudeur l'espoir de renaître une seconde fois à la vie. Je lui obéis, et quelque pénible que fût pour moi ce douloureux spectacle, je bénis encore aujourd'hui l'occasion qui me fit profiter des entretiens d'une sainte prête à se réunir au divin chœur des anges, et jouissant déjà de la présence de son Dieu. Oui, Monsieur, cette âme céleste avait déjà quitté la terre, et participait au bonheur des

élus : c'était moi qu'elle plaignait, comme un malheureux exilé forcé d'habiter un monde de douleur, tandis qu'elle allait goûter les délices de la douce patrie.

Les larmes du veillard interrompirent son récit; il les essuyait de sa main tremblante et décharnée. Les plus grands des enfants qui l'écoutaient suivaient son exemple, et je partageais leur vive émotion. Après quelques instants il reprit la parole.

A cette fois on ne vit plus ce grand concours de monde que le premier supplice avait attiré au lieu de l'exécution. La place du marché était déserte, et cette solitude ajoutait, s'il est possible, à l'horreur du spectacle. Cependant le mari de Fanchette, secondé du commissaire qui l'avait arrêtée, sollicitait vivement sa grâce à Versailles. Les juges eux-mêmes avaient écrit à la cour en sa faveur; mais ne pouvant préjuger de la décision incertaine de la régence, ils s'étaient contentés d'apporter à l'exécution du jugement toutes les difficultés et les lenteurs qu'ils purent faire naître. Le secret fut bien gardé, car je n'eus moi-même aucune connaissance de leurs démarches. Enfin le jour fatal arriva, à la satisfaction de la victime. Les magistrats présents au lieu de l'exécution annoncèrent la grâce de Fanchette au pied de l'instrument du supplice. Cette forme avait été exigée par la cour. Fanchette fut la seule à qui cet événement inespéré ne parut causer aucune joie. Elle était sans asile, je la recueillis chez moi. La nouvelle de sa grâce s'était répandue avec une promptitude inimaginable; chacun

accourut grossir son cortége, qui avait l'air d'un triomphe, hélas! de bien peu de durée. Les émotions cruelles auxquelles cette belle âme était en proie depuis si longtemps avaient anéanti toutes les forces de son corps. Le coup était porté. Elle expira deux jours après entre les bras de son époux, à qui l'on n'avait permis de quitter Paris qu'après le départ du courrier chargé de la grâce de Fanchette. Elle mourut tranquille, satisfaite d'avoir obtenu le pardon de son mari, et consolée par la certitude que son enfant n'aurait point à rougir de la mort infâme de sa mère.

Alors la joie que toute la contrée avait manifestée se transforma en fureur, qui se dirigea contre les frères Guillaume. Après avoir été appelés comme témoins, ils n'avaient pu retourner à Paris, dont ils étaient bannis par leurs propres camarades, qui, dit-on, exercent entre eux une discipline rigoureuse. L'aîné se réfugia dans la montagne, où il est charbonnier, où il vit seul et d'où il descend rarement. Le frère fait le commerce de mulets avec l'Espagne; il passe pour être devenu fort riche; mais une sorte de démon le poursuit dans sa vie vagabonde; il ne peut se fixer nulle part, et il ne reparaît de temps à autre dans le pays que pour y faire ses achats de bestiaux. Quand ces deux malheureux frères se rencontrent par hasard, ils se reprochent réciproquement leur mauvaise action; des reproches ils en viennent aux coups; et les assistants, qui regardent cette haine irréconciliable comme un effet de la vengeance divine, se feraient un scrupule d'y apporter leur médiation.

On vint en ce moment m'avertir que des chevaux étaient arrivés à la porte ; le vieillard avait terminé son récit ; je lui remis en témoignage de ma reconnaissance une légère somme d'argent pour distribuer à ses pauvres, et je quittai avec joie et empressement ce pays de malheur.

Cette épouvantable histoire, qui avait excité la sensibilité d'Aglaé, augmenta encore la tristesse morne et pensive d'Eugène ; mais elle produisit chez ce jeune homme plein d'affections généreuses une vive horreur pour une législation sous le régime de laquelle un grand nombre d'événements semblables pouvaient avoir eu lieu ; et cette pensée affaiblit beaucoup le regret, que le comte avait mille fois tenté de faire naître en lui, d'un ordre de choses passé, et qu'il sentait ne pouvoir plus renaître sans des modifications indispensables. C'est ainsi que toutes ses émotions tendaient inévitablement à le replonger dans le doute, dans l'irrésolution qui causait tous ses malheurs et qui faisait le fond de son caractère.



CHAPITRE XIII.

Il faut que Jeanne entre les pots
Parle de réformation.
La nouvelle religion
A tant fait que les chambrieres,
Les savetiers et les tripieres
En disputent publiquement.

REMY BELLEAU, comédie de *la Reconnue.*

Dans l'oisiveté forcée où se voyait condamné le malheureux Eugène, son esprit, livré à mille perplexités, se perdait en projets plus aventureux les uns que les autres. Durant la solitude de ses nuits et d'une partie de ses journées, il ne cessait de se poser des questions à lui-même, qu'il résolvait toujours selon ses désirs, d'une manière suivant lui incontestable, et dont le raisonnement impassible de son oncle réduisait toute l'économie au néant dès les premiers mots. Non qu'Eugène fût convaincu ; mais son ignorance des choses du monde ne lui fournissait pas d'objections immédiates à des paroles brèves, souvent ironiques, et prononcées avec l'autorité du savoir, de l'expérience et de l'âge. Cependant la position occulte du comte d'Albret en France répugnait au caractère

franc et généreux d'Eugène. Il trouvait cette situation équivoque, indigne d'un véritable gentilhomme, titre dont son oncle tirait tant de vanité, et les noms obscurs auxquels le nom d'Albret se trouvait mêlé dans cette intrigue politique lui semblaient confirmer ce jugement. Si, en effet, se demandait-il, le gouvernement actuel de la France est tellement absurde et odieux qu'il soit répoussé par tous, et que les nouveaux mandataires élus du peuple même lui soient opposés, pourquoi donc se cacher ? Pourquoi ne pas agir ouvertement ; pourquoi ne pas chercher à faire soi-même partie de ce gouvernement, en se faisant nommer député, et travailler ainsi hautement à l'améliorer ? Cela du moins peut s'avouer. Si mon oncle, émigré, proscrit, ne peut le faire, rien ne saurait m'empêcher, moi, de me mettre sur les rangs en me proposant pour candidat. Cette idée nouvelle s'empara de son esprit ; mais habitué à tant de déceptions auprès du comte d'Albret, il profita d'une promenade prolongée avec lui pour le mettre sur ce sujet, sans toutefois lui faire encore connaître son dessein.

J'admets volontiers, mon cher oncle, lui dit-il, que la révolution ait amené des injustices, des cruautés, des malheurs sans nombre. Cependant il faut que des causes bien puissantes et inévitables aient motivé cette révolution, puisqu'elle a eu lieu, puisque tant d'hommes l'ont non seulement accueillie, mais y ont contribué. — Le corps social, lui répondit le comte, est soumis à des maladies comme le corps humain : tous deux ont une enfance, un âge mûr et une décrépitude. Dans leurs

maladies, des médecins se présentent bientôt, les uns pour prescrire une diète sévère, un régime rigoureux ; d'autres empiriques, possesseurs de remèdes puissants, dits héroïques, se font fort de guérir immédiatement, et toujours ces charlatans obtiennent sur les masses plus d'empire que les hommes savants et sages, qui n'entreprennent une cure qu'avec défiance et qui ne flattent pas leurs malades d'une guérison soudaine par des moyens faciles. Certes, la France, qui a parcouru toutes les phases de l'existence, et qui approche de l'âge caduc, en subit toutes les conséquences ; mais, au lieu de chercher la santé et la force dans un régime qu'elle pût subir et propre à sa constitution, raisonnable enfin, elle s'est mise entre les mains des charlatans empiriques qui l'ont tuée ou à peu près. — Une nation tout entière n'accepte pas des remèdes qui ne lui conviennent pas ; elle ne remet pas des intérêts aussi graves, ou du moins ne les laisse pas entre des mains inhabiles, quand elle se rend maîtresse de les choisir. — Mon cher enfant, il faut s'entendre. Qu'appelez-vous une nation tout entière, et qu'est-ce que les intérêts de cette nation ? Une nation tout entière se compose d'individus qui possèdent et de prolétaires qui ne possèdent rien ; leurs intérêts par conséquent ne sauraient être les mêmes ; le régime qui convient aux uns ne saurait convenir aux autres. Le mot de nation, quand il s'agit de volonté universelle, unanime, de souveraineté du peuple, comme on dit, est un non-sens. Qu'entend-on par ce mot de souveraineté du peuple ? Depuis bientôt dix ans que l'on en parle, je ne cesse de me faire cette question.

Le peuple ! Mais c'est vous, c'est moi, c'est tout le monde, réuni, formant corps indivisible. C'est la nation, comme vous disiez, la nation non fractionnée par individu ni par caste, mais en masse. Ensuite, si je ne me trompe, souveraineté implique le droit de commander. Or si le peuple, si la nation, si tout le monde enfin commande, qui donc obéira ? Il me semble évident que si le peuple commande il ne peut obéir, et que s'il obéit il n'est plus souverain. Je ne vois pas le moyen de sortir de ce dilemme. Si maintenant vous voulez mettre à la place de cette expression de nation ou de peuple celle de majorité, alors le mot sera plus exact et plus compréhensible. Mais remarquez bien une chose : il est hors de doute qu'il y a beaucoup plus de sots que d'hommes d'esprit, d'ignorants que de savants, de pauvres que de riches, peut-être même plus de méchants que de bons et de fripons que de gens honnêtes ; or veut-on mettre la minorité, composée nécessairement d'hommes qui ont intérêt à maintenir l'ordre, de savants, de sages, de gens d'expérience, d'honneur et de probité, à la merci d'une populace avide, ignorante, sotte et cruelle ? Si c'est là ce que l'on veut, il faut le dire ; mais en révolution on a intérêt à le cacher. — Vous m'avez avoué que l'ancien régime offrait de grands abus ; il fallait bien les réformer, car des hommes sages, riches et d'une haute naissance même, ont concouru à cette réforme. — Je suis loin de le nier ; mais ces hommes dont vous parlez, après avoir obtenu par le concours de leurs forces et de leurs lumières le redressement d'une partie de ces abus, n'ont

pu s'arrêter, parce que leurs propres coopérateurs, ne trouvant pas leurs réformes suffisantes, les ont dépassés, et qu'il est toujours plus facile de détruire que d'édifier. D'ailleurs, en révolution, du moment que l'on renverse des institutions qui n'avaient peut-être pour elles que la sanction de l'habitude et de l'usage, les lois par lesquelles on remplace ces vieilles institutions, en admettant même que l'on en improvisât, manquent toujours de cette même sanction due au temps, et n'inspirent plus autant de respect que celles que l'on n'avait pas craint de renverser. Alors naissent l'anarchie et le désordre, puis la terreur et le despotisme, pour donner quelque valeur à ces nouvelles lois. — Il résulterait de là que des abus ne sauraient être remplacés par un régime plus sage dans un gouvernement établi, et qu'il faudrait les subir à tout jamais dans la crainte d'une révolution. — Vous poussez trop loin la conséquence, mon cher Eugène. Seulement, au lieu de consulter des ignorants et des fous, il ne faudrait choisir que des gens désintéressés et instruits. Eh ! mon Dieu ! remontez à l'établissement des sociétés, au commencement de la civilisation, et vous connaîtrez tout d'abord la forme du gouvernement le plus sage et le plus raisonnable. C'est la famille, dont le père est le chef et le roi. Les enfants, devenus pères à leur tour, s'éloignent et deviennent aussi chefs de leur famille. Ce régime, dit patriarcal, s'est perpétué jusqu'à nos jours en Afrique, en Arabie surtout, sans la moindre modification. Quand le terrain vient à manquer à ces nombreuses familles et que l'espace ne suffit plus à l'émigration et à l'établis-

sement indépendant de chacune d'elles, c'est le fils aîné qui succède à l'autorité du père, et la puissance se continue ainsi dans la même famille par ordre de primogéniture. Voilà l'établissement de toute société, établissement immuable parce qu'il est le plus naturel, le plus logique, et qu'il se retrouve chez tous les peuples du monde, même chez les nations sauvages de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique.

En Europe, chez les peuples les plus avancés dans la civilisation, ce même principe de l'autorité du père de famille a subi quelques changements, mais qui n'ont pu en altérer entièrement l'origine. Ainsi, quand les peuples, d'abord enfants mineurs soumis sans examen à un père ou roi, ont atteint un âge dit de raison, sont devenus majeurs enfin, ils se sont fait rendre des comptes par leur père ou roi; ils sont intervenus dans la gestion des biens de la famille. C'est pour cela que, dans notre ancienne monarchie, avaient lieu les assemblées des états; c'est pour cela qu'a été institué le gouvernement dit représentatif, comme en Angleterre. Tout cela marche et se soutient par la seule raison que la base de ce gouvernement repose toujours sur le principe naturel de la famille. Plus un gouvernement s'éloignera de ce principe éternel, moins il aura de puissance et de durée.

— Puisque la France s'est aujourd'hui émancipée, vous ne pourrez donc trouver extraordinaire, mon cher oncle, qu'elle se nomme une représentation nationale pour traiter de son gouvernement?
— Sous son roi légitime, d'accord, répondit le

comte. Mais, pour que cette représentation nationale ne soit pas un vain nom, il faut qu'elle soit composée des différentes castes ou classes de la nation, et il ne faut pas qu'une seule de ces classes soit admise à l'exclusion des autres, ainsi que cela a lieu avec ce système absurde de proscription de la noblesse et du clergé, en même temps que d'un prétendu suffrage universel, parce qu'alors l'immense majorité de vos représentants est nécessairement ignare, brutale et partiale. — En Angleterre, comment font-ils? — En Angleterre, la noblesse n'est pas exclue de la représentation; elle est riche et considérée; elle a une clientèle nombreuse qui fait contre-poids à l'opposition. Et remarquez que les Anglais n'ont pu établir leur gouvernement, qui est loin d'offrir toute sécurité pour l'avenir, qu'après quatre-vingts ans de révolutions. — Qu'appelez-vous l'opposition? — Mon cher enfant, dans tout gouvernement où la discussion orale ou écrite est permise, il se trouve toujours une opposition à tout ce que fait ce gouvernement; cette opposition est composée de mécontents d'abord, ensuite de gens qui n'ont rien à perdre et qui ont tout à gagner à un changement : ce sont ordinairement des officiers sans troupe, des avocats sans causes, des médecins sans malades, des employés sans emplois, des ambitieux, des intrigants. Cette classe est facile à gagner, soit pour ceux qui sont de bonne foi, par le redressement des abus dévoilés, soit pour les autres par des faveurs, des emplois, de l'avancement, une position quelconque. A cette élite de l'opposition se joint une multitude d'hommes ta-

rés, que la société repousse, les bâtards, les banqueroutiers, ceux mêmes que des infirmités physiques éloignent du monde, les hommes laids, contrefaits, vicieux. Cette dernière classe, irritée contre les lois et même les usages, répond au dédain, au mépris de la société, par une haine implacable, et ils sont opposés *quand même*, quel que soit le gouvernement qui ne les rendra pas honorés et aimés. — Mais, dit Eugène, il y a dans l'homme un sentiment inné du juste et de l'injuste, du vrai et du faux, qui tôt ou tard doit surgir au milieu des masses, rendues malheureuses, et les ramener à de meilleurs sentiments. Déjà ne voyez-vous pas les populations faire des choix plus raisonnables parmi les représentants qu'elles viennent d'élire? N'est-il pas alors du devoir de tout bon Français de profiter de ce moment pour intervenir dans les affaires du pays? N'est-ce pas contribuer au mal et au désordre que de le laisser commettre sans s'y opposer quand il y a quelque chance d'y réussir, et ne pourrais-je pas employer mon inutilité à tendre vers ce but glorieux? — Vous êtes fou, mon ami, interrompit le comte. D'abord, et fort heureusement, votre nom et votre âge ne vous permettent pas de vous mettre au rang des candidats à la représentation dite nationale; ensuite, consentiriez-vous à prêter le serment exigé de haine à la royauté? serment odieux et qui vous fermerait à jamais toutes les portes sous un régime qui ne peut tarder à remplacer celui-ci. Et puis, grand Dieu! savez-vous ce que c'est aujourd'hui qu'un représentant du peuple français? J'ai vu ces hommes,

moi, de 1789 à 1794, et, dernièrement encore, j'ai fréquenté les membres de nos deux conseils des Cinq-Cents et des Anciens. Je ne vous parlerai pas de l'Assemblée constituante, formée à l'origine comme l'étaient nos anciens états généraux, mais de l'Assemblée législative, de la Convention, de nos conseils actuels. Placé à distance comme vous l'êtes, notre situation politique vous paraît cependant assez grave pour occuper tout le temps et les méditations des hommes appelés à porter aide et secours au gouvernement. Eh bien, persuadez-vous que, pour la presque-totalité de nos députés, tout cela n'est qu'une partie de jeu; non pas même de jeu d'échecs, où l'on doit conserver son roi : c'est un jeu moins sérieux, où, maintenant surtout qu'il ne s'agit plus de la tête, l'on ne pense qu'à faire preuve d'adresse plus que d'esprit. De dévoûment, il n'en est plus question, ni de savoir, ni de raison, ni d'équité, mais d'astuce. L'enjeu se compose d'amours-propres aigris et d'intérêts froissés ou compromis, ce que l'on ne prend pas même la peine de dissimuler. Cela vous étonne? Mais comment en serait-il autrement? Voyons la composition de ces assemblées. Elles sont naturellement formées, en immense majorité, de provinciaux, tous fort étrangers aux affaires de l'état, car où les auraient-ils apprises? mais fort occupés, au contraire, du maintien et de l'augmentation de leur propre fortune. Ce sont quelques petits propriétaires fonciers, des commerçants, calculateurs mesquins, quelques gens de lettres médiocres, des avocats surtout et en grand nombre, des hommes du palais, gens de

loi, comme on dit, habitués à toutes les subtilités de la chicane et à défendre toutes les causes, bonnes ou mauvaises; des ambitieux de bas étage voulant s'élever et surtout s'enrichir à tout prix. Parmi tous ces hommes, les premiers en intelligence, je veux bien l'admettre, dans les tripots et cafés de leurs petites villes, flattés par leurs parents, leurs amis, leurs condisciples, chacun se croit une capacité. Leur arrivée à Paris, sur ce grand théâtre où ils ne sont pas même aperçus, est pour eux suivie d'un désappointement cruel, qui contribue encore à redoubler la haine native de tout provincial pour la capitale, et de tout homme médiocre pour les supériorités réelles. Accoutumés à braver, à taquiner le citoyen maire de leur commune, ils reportent plus haut ces mêmes habitudes. Ne pouvant prendre position comme chefs de parti, ce qui n'est pas donné à tout le monde, ils se mettent à la remorque du plus audacieux, de celui qui leur offre le plus de chance de succès, c'est-à-dire d'emplois ou de fournitures à obtenir. Au milieu des coalitions, des querelles particulières, des intrigues, des tracasseries, dans lesquelles ils se trouvent alors jetés et entraînés, quelle place peuvent tenir les affaires de la France? Et ne peut-on affirmer que sur sept cent cinquante députés il y en a sept cents de cette espèce? Certes, je n'oserais assurer qu'il y ait en ce moment dans les deux conseils cinquante députés qui, par leur caractère connu, leur position sociale indépendante et leurs honorables antécédents, se bornent consciencieusement à remplir leur mandat de loyal député, sans acception de

parti. Qui pourrait maintenant s'étonner de ce qui arrive, et du dégoût général qu'inspire cette autorité collective, qui ne pense qu'à elle, qui n'agit que pour elle, au prix des sueurs, des pleurs et du sang de toute une population inquiète et souffrante, qui voit les chefs de ces divers partis se gorger d'or par les moyens les plus vils? Croyez-moi, j'en sais quelque chose, ayant eu, bien à regret, à en marchander, de ces hommes, pour une cause qu'ils ne sont pas dignes de servir.

Du reste, dans le peu de temps que je viens de passer à Paris, dernièrement et même avant, nous reconnaissions le député au regard hébété avec lequel il considère les monuments des arts, à l'expression privée d'intelligence avec laquelle il écoute nos chefs-d'œuvre dramatiques, quand, par hasard, il s'expose à cet ennui. Et ce n'est pas chez eux étonnement naïf à la vue d'une chose nouvelle; c'est la suite du système commode qu'ils ont adopté : *nihil admirari*. Je vous dirai enfin que je n'ai jamais rencontré un député dans nos salons de Paris. Ils ne se voient qu'entre eux apparemment, par coteries, ou se réunissent, selon leurs affections, au Directoire, chez les ministres ou chez les chefs de l'opposition, réunions que s'interdit la société parisienne, qui trouve à mieux passer son temps. Ce qu'il y a de vraiment ignoble, c'est que cette tourbe ne s'agite ainsi que pour de l'argent! Les véritables ambitieux sont en petit nombre, comme tout ce qu'il y a de fort et de grand, même dans les choses mauvaises; tout le reste de ces chambres est médiocre ou bas. On veut des emplois, des missions, des fourni-

tures, pour soi ou pour les siens. On ne pense pas même à conserver long-temps une place quelconque ; mais on espère la faire fructifier, profiter, et ce qu'elle rapportera consolera de sa perte. Les exemples à citer ne me manqueraient pas.

Et voulez-vous avoir la preuve que la peinture que je vous trace de nos représentants n'est pas exagérée ? Vous en rencontrerez, de ces députés, quelque part. Interrogez-les séparément et les uns sur les autres, et si le mépris qu'ils professent hautement pour chacun de leurs collègues d'un côté opposé ne s'exhale pas avec plus de violence que je viens de le faire, je consens à les reconnaître tous pour autant de Lycurgues et de Solons.

Maintenant, mon cher neveu, allez, si vous l'osez, vous mêler à une société si choisie ; mais non, vous le pourriez que vous ne le voudriez plus. D'ailleurs, je ne cesse de vous le répéter, patientez. Une crise politique est imminente en ce moment, et quel qu'en soit le résultat, je puis vous promettre que vous aurez très prochainement un aliment à l'activité qui vous tourmente. Jusque là jouissez de votre repos. Trop de choses d'une triste réalité nous menacent peut-être, pour occuper plus long-temps votre esprit de chimères.



CHAPITRE XIV.

J'ai perdu chevaux et harnois
A trois beaulx dez par monts et vaulx.
Ma lance est au grenier aux noix
Qui sert à seicher les drappeaulx.

Monologue du *Gendarme cassé.*

Ainsi se passèrent quelques longues semaines, pendant lesquelles la tristesse d'Eugène parut s'accroître. Le soin que prenait le comte d'empêcher l'entrevue solitaire des amants fut secondé par Eugène, qui craignait des transports auxquels il n'eût pas été maître de résister. Cependant, en entrant un matin dans le salon, à l'heure où Aglaé n'avait pas coutume de s'y trouver encore, Eugène fut étonné de l'y voir déjà établie. La surprise se peignit dans ses regards, et son premier mouvement fut de se retirer. Aglaé, qui remarqua son intention, se leva et vint précipitamment au devant d'Eugène. Elle le saisit par le bras et lui demanda, d'un ton de voix qui trahissait son émotion, pourquoi il cherchait à la fuir. — Moi, chercher à vous fuir! ma chère Aglaé, lui dit-il. Vous ne le pensez point : hélas! à quoi bon? Il n'est plus temps.—Comment,

reprit-elle, regrettez-vous de ne pas l'avoir fait plus tôt? — C'eût été peut-être mon devoir, dit-il en baissant la voix. — Que parlez-vous de devoir, Eugène? Songeriez-vous à me reprocher d'avoir oublié le mien? Et son visage se couvrit d'une éclatante rougeur, précurseur ordinaire de ces emportements auxquels elle se livrait trop souvent, mais qui, s'ils avaient la promptitude de la foudre, disparaissaient comme l'éclair. — Non, non, s'écria Eugène avec vivacité; les reproches que je pourrais faire ne s'adressent qu'à moi; le seul peut-être que je me permette envers vous est le doute injurieux que vous paraissez avoir de mes sentiments pour vous: croyez qu'ils seront éternels. — Ne me faites point de protestations, Eugène, reprit-elle avec plus de calme: je crois à votre amour, je l'ai prouvé; mais pourquoi ces sombres rêveries dans lesquelles je vous vois plongé? Je ne soupçonne point votre sincérité: si j'en doutais jamais, tout serait fini pour moi. Cependant je ne puis m'expliquer comment un sentiment qui fait toute ma joie peut faire votre malheur. Qu'avez-vous? A voir vos conférences secrètes avec le comte, au soin qu'il prend maintenant de ne pas nous laisser un instant seuls ensemble, ce qui ne lui était jamais arrivé, j'ai pensé que peut-être lui aviez-vous confié... des choses... qu'il désapprouve; mais pourquoi ne pas m'admettre dans ces conciliabules? — Je n'ai rien confié à votre tuteur, interrompit Eugène avec effroi, et gardez-vous de le faire, ô ma chère Aglaé, si vous ne voulez rendre notre situation mille fois plus affreuse qu'elle n'est. — Vous

m'inquiétez de plus en plus, Eugène. Parlez! je vous en conjure. Qu'a donc notre situation de si affreux, puisque vous m'aimez comme je vous aime? Quelles nouvelles chimères vous créez-vous donc encore? Pourquoi cette tristesse. N'est-elle pas le fruit de votre insupportable défiance? En ce moment le comte, toujours aux aguets, entra dans le salon après avoir parcouru le parc sans y rencontrer son neveu. Son aspect troubla Eugène; mais la liberté avec laquelle Aglaé s'approcha de son tuteur en lui disant qu'elle querellait Eugène sur sa mélancolie prouva au comte qu'Eugène n'avait rien dit de ce qu'il lui importait de cacher à sa pupille. Il sourit : — Monsieur de Lautrec admet et partage toutes les folies de ce siècle, ma chère enfant, dit-il à Aglaé, et vous avez bien fait de le gronder. Qu'il y prenne garde, continua-t-il en attachant sur Eugène un œil perçant; la jeunesse qui joint beaucoup de désirs à peu d'expérience est sujette à se repaître d'illusions frivoles et d'espérances vaines. Cette disposition à espérer facilement et cette trompeuse ignorance des convenances et même des lois de la société répandent souvent un certain charme sur ces émotions tristes et douces, car elles allient les contraires. Et s'adressant à son neveu : Défiez-vous de ce sentiment, mon cher ami, malgré son attrait; tôt ou tard les illusions s'évanouissent, et la vérité paraît d'autant plus cruelle dans sa nudité sévère, que le voile dont l'erreur l'avait revêtue était riche et séduisant. La mélancolie, si vantée de nos jours, n'a véritablement dû son développement qu'à la reli-

gion chrétienne, qui a appris aux hommes à désirer autre chose que ce que l'homme a droit d'attendre, et c'est une fausse et funeste interprétation du dogme consolant de l'immortalité. Le seul préservatif à cette triste maladie de notre siècle de déceptions est toujours en la puissance d'un esprit actif et d'une vie occupée; on en trouve aussi le remède dans la résignation aux coups du sort et dans la pratique des devoirs sociaux. Les esprits faibles, dont l'imagination n'est pas réglée, sont seuls exposés aux suites de la mélancolie, lorsqu'ils ont le malheur d'être abandonnés à leurs pensées sans vouloir suivre de conseils ou prendre de guides; et ces suites sont terribles! Prenez-y garde.

Il y a une sorte de barbarie dans la raison appliquée à la douleur. Celle d'Eugène fut encore accrue par ces paroles du comte, dont tous les préceptes n'avaient réussi jusque alors qu'à redoubler ses peines; mais Aglaé, que ce long discours avait irritée, ne put se contenir. Oh! s'écria-t-elle, en s'adressant à son tuteur, vos consolations sont effrayantes! En quoi voulez-vous que ces leçons s'appliquent à M. de Lautrec? Quels motifs peut-il avoir pour se désespérer au point que vous le supposez? Qu'une femme emportée par une grande passion et trahie se porte à un acte de désespoir, cela doit être: elle n'a que ce recours; mais un homme aimé, chéri de tout ce qui l'approche, peut-il concevoir une semblable idée? — Vraiment, dit le comte, surpris de la vivacité d'Aglaé, ma chère pupille me donne elle-même une leçon que je n'attendais de sa raison ni

de son âge. En effet, continua-t-il avec ironie, ce que je vous en dis, mon cher neveu, ne peut vous convenir, vous à qui il ne manquerait cependant, pour succomber à cette déplorable disposition, que l'absence d'un sage mentor, si ma tendre amitié pour vous ne m'engageait à vous en servir. Mais, ajouta-t-il, j'ai à communiquer à Eugène des choses d'une plus haute importance que vos querelles d'enfants. Laissez-nous, Aglaé, et remontez dans votre appartement. Aglaé étant sortie, le comte continua ainsi sans paraître apercevoir l'état d'anxiété dans lequel ses paroles avaient jeté son neveu.

Le lendemain de notre bal, et dernièrement encore, lui dit-il, je vous ai prédit un changement prochain dans les affaires publiques. Ces dépêches que je viens de recevoir m'apprennent qu'il vient d'avoir lieu; mais les résultats en sont bien funestes. Le Directoire vient de mettre deux de ses membres en accusation. Les Conseils sont décimés; Moreau, se voyant compromis sans espoir de sauver Pichegru, son ami, l'a dénoncé; les élections royalistes de quarante-neuf départements sont déclarées nulles; les émigrés, ceux mêmes qui avaient obtenu une radiation provisoire, sont bannis de France; on leur accorde un délai de quinze jours pour en sortir, sous peine d'être fusillés; les nobles sont exclus par une loi de tous les emplois publics; on leur refuse même les droits politiques. Le prince de Conti, la duchesse d'Orléans, sont chassés; les conférences de lord Malmesbury à Lille sont rompues, et, pour combler nos malheurs, la paix se fait avec le Portugal et se traite avec l'Au

triche, comme si les rois voulaient légaliser l'iniquité du gouvernement usurpateur de la France.

Voilà, mon cher Eugène, de véritables motifs de chagrin. Puisse mon exemple vous apprendre à supporter les coups de la destinée ! Je me vois encore trompé dans des espérances que j'avais conçues, non sans de fortes probabilités de succès. J'ai tout perdu, protections, fortune, amis, famille ! Je suis vieux, trop peut-être pour penser qu'un nouvel espoir aura le temps de se réaliser. Je ne me dissimule pas d'ailleurs que le projet du bien public n'est qu'une noble chimère ; que le hasard, les circonstances, les événements que personne ne prévoit et n'amène, changent les nations sans les rendre meilleures, et que les intentions de l'homme le plus droit et le plus sage n'ont presque jamais eu d'influence sur le bonheur de sa patrie. Cependant je ne perds pas courage. Il faut attendre ; ce gouvernement tombera de lui-même. Ces révolutions sans cesse renaissantes ne sont que les convulsions d'un corps à l'agonie ; elles se succéderont ainsi jusqu'à ce que le peuple fatigué rappelle son roi légitime ; à moins que quelque soldat audacieux ne profite de la lassitude causée par l'anarchie pour y substituer le despotisme, auquel cas le repos qu'il ferait goûter à la nation serait la perte de toutes nos espérances : jusques là nous devons faire tête à l'orage. Je vais donc reprendre ma vie vagabonde ! Elle va me paraître bien pénible après l'hospitalité que vous m'avez accordée et la douce habitude que j'avais si promptement contractée de vivre avec vous. Mes précautions sont prises, et je me suis ménagé un asile sûr dans

le cas où je serais forcé d'abandonner encore la partie. Ce n'est pas que je croie que l'on suive à la rigueur les lois qui viennent d'être rendues : on ne voit pas arriver deux fois les mêmes événements dans un même siècle, et le système de la terreur est trop décrédité, cause une horreur trop générale, pour que, dans son propre intérêt, un gouvernement songe à le rétablir ; mais je ne puis, en appelant sur moi une surveillance à laquelle il est de mon devoir de me soustraire, attirer sur vous les soupçons d'une police ombrageuse : je dois donc m'expatrier. Un seul objet, mon cher ami, me cause de véritables inquiétudes. Que de fois pendant l'émigration me suis-je applaudi de l'isolement dans lequel j'avais toujours vécu, loin de ma famille et célibataire ! J'ai perdu cet avantage et je n'ose m'en plaindre : je vous quitte avec un véritable regret, mon cher neveu. Et cette pauvre et intéressante Aglaé..... Je ne puis lui faire partager les dangers de la vie nomade à laquelle je vais peut-être encore me trouver condamné. Que va-t-elle devenir ? Combien je me félicite de n'avoir pas attendu ce dernier moment pour vous faire à son sujet une confidence que vous auriez pu croire en ce moment le résultat de la nécessité. J'ai bien eu le dessein de la mettre dans quelque pension ; mais dans ces circonstances il ne m'est pas permis de me montrer dans les grandes villes : la mission dont je suis chargé m'oblige à des précautions que ma sûreté personnelle me ferait négliger. Votre âge, votre figure, vous rendent ce soin impossible ou au moins inconvenant. Par ces motifs elle ne peut rester ici. — Pourquoi

cela ? interrompit Eugène avec empressement. Me croyez-vous capable de vous abandonner, à votre âge, proscrit pour une si belle cause, tandis que je vivrais ici seul et dans une oisiveté qui me pèse déjà trop ! Permettez-moi de vous suivre, mon cher oncle, de partager vos dangers, d'adoucir vos misères. Nous laisserons Aglaé ici, sous la garde du fidèle Escoubat. Nous sommes aimés de nos voisins, chéris des anciens vassaux de mon père : elle y sera tranquille et en paix. Tout à coup, frappé comme d'une inspiration soudaine et oubliant les folles craintes qu'il avait eues précédemment : d'ailleurs, continua-t-il, ne trouverait-elle pas aussi un asile assuré au presbytère de Val surguères? Le pasteur a une nièce de l'âge à peu près d'Aglaé, qui lui serait une société douce et agréable. Voulez-vous que j'aille au presbytère ? Je ne crains pas de refus du curé. Le comte sourit de la chaleur que mettait son neveu dans ses instances, et l'embrassant affectueusement : Je n'attendais pas moins de votre cœur, lui dit-il, et j'accepte une partie de vos offres. Quant au curé O'Donnell, vous oubliez que la proscription va l'atteindre aussi bien que moi, outre que ses préventions religieuses le feraient peut-être hésiter à donner à sa nièce une compagne inconnue. Ainsi laissons Aglaé au château ; vous viendrez avec moi et nous aurons le temps d'aviser à notre conduite ultérieure. Votre généreux dévoûment à notre noble cause me fait d'autant plus de plaisir, qu'il ne peut dans aucun cas nuire à votre fortune ou à votre tranquillité à venir. Je me suis ménagé un refuge dans la vallée d'Aran ; nous pouvons nous y ren-

dre en deux jours de marche. La paix avec l'Espagne vous donne la facilité d'y entrer et d'en sortir sans inquiétude. J'établis là mon quartier-général, et vous, en fidèle aide-de-camp, vous correspondrez avec nos amis de l'intérieur. Votre goût pour les montagnes, votre aptitude à ces courses, vous donneront la facilité de communiquer avec la France tantôt par un passage, tantôt par un autre : ils sont pour la plupart infréquentés ; ainsi vous pourrez échapper de cette sorte à tous les soupçons.

Cette proposition remplit Eugène d'une joie qu'il s'était cru, peu d'instants auparavant, incapable de ressentir jamais. Il quitta son oncle et fut se préparer à son prochain départ.



CHAPITRE XV.

Pleurs et chansons
Sont les façons
D'amoureuse chevalerie.
Mieux vauldroit servir les massons
Que d'avoir au cœur tels glassons.
C'est une très mauvaise vie !

GUILL. ALEXIS.

Le comte d'Albret avait recommandé à Eugène de garder le secret sur leur dessein, et le lendemain même ils quittèrent le château de grand matin, à cheval, et sans autre bagage qu'un porte-manteau, en prévenant sur une absence de quelques jours seulement. La garde du château fut confiée à Germain et à sa sœur, que l'on avait fait venir au château pour servir Aglaé. Le comte, au grand regret de son neveu, avait exercé sur ses élèves une surveillance encore plus active que de coutume, en retenant Eugène auprès de lui, sous le prétexte d'arrangement et de copies de papiers dont une grande partie fut soigneusement brûlée. Il sut ainsi éviter l'attendrissement inévitable, entre les deux jeunes gens, de la suite d'une séparation,

et, en occupant l'esprit d'Eugène, le distraire de ses tristes pensées.

Il réussit dans son projet jusqu'au moment où, remontant le cours du Gave, et suivant la route de Bagnères, il vit son neveu, avant que de s'enfoncer dans les premiers défilés des montagnes, retourner plusieurs fois la tête, comme pour jeter un dernier regard, troublé par ses larmes, sur les vertes collines qui environnent Betharram. La matinée était fraîche et brumeuse; le comte hâta le pas de son cheval et continua à s'avancer sans rompre un silence qu'il croyait nécessaire pour donner à son neveu le temps de calmer ces premières impressions. Bientôt la scène changea, et ils parvinrent à ces sites sauvages dont la vue agissait avec tant de pouvoir sur Eugène. Alors sa poitrine respira plus librement, comme débarrassée du poids qui l'oppressait. Il ne tarda pas à remarquer que son oncle connaissait parfaitement ce pays; aucun sentier ne lui échappait lorsqu'il abrégeait la route ou lorsqu'il servait à éviter le passage dans des lieux fréquentés; il ne put s'empêcher d'en témoigner sa surprise.

Le comte sourit. Vous m'avez beaucoup vanté ce pays que je connais mieux que vous, mon cher ami. Croyez qu'il en est des routes de la vie comme de ces petits chemins par lesquels vous vous laissez conduire avec confiance. Votre étonnement, d'ailleurs, naît de votre inexpérience; croyez-vous que je me serais établi à votre château aussi tranquillement que je paraissais l'être dans ces circonstances, si je n'eusse eu les moyens d'échapper sur le champ à toute recherche? On n'est pas parvenu

à mon âge, dans un temps comme celui que j'ai traversé, pour rien entreprendre sans en prévoir les résultats possibles; et cependant on ne commet encore que trop de fautes; mais elles sont presque toujours la suite de la sécurité et rarement de la défiance. N'ai-je pas commis, par exemple, continua-t-il, une grande imprudence en réunissant deux jeunes têtes comme la vôtre et celle d'Aglaé? Vous voyez que cette sottise n'a été produite que par ma trop grande confiance en votre raison; si je m'étais défié de vous, je n'en serais pas aux regrets. Il ne dépend maintenant que de vous de les adoucir. Prouvez-moi que ma confiance a été bien placée en surmontant une faiblesse indigne de vous, indigne de tout homme, et qui n'est que le fruit de votre oisiveté, de votre vie contemplative et de votre ignorance du monde. Qu'un jeune homme cherche à inspirer à chaque femme et pour lui seul un sentiment qu'il n'a souvent que pour l'espèce, c'est ce que l'on voit partout et ce que je n'approuve pas; au moins ne compromet-il point sa dignité, ses intérêts, son existence publique; mais que ce qui est l'affaire sérieuse d'une femme devienne la sienne; qu'il abandonne les priviléges qu'il doit à la nature, ses droits, ses devoirs; qu'il languisse énervé, sans courage, soumis à un sentiment romanesque et physiquement faux, c'est ce que j'approuve encore moins. Un amoureux, mon cher Eugène, est inutile au monde, redouté de chacun, à charge à la femme qu'il aime, qu'il tourmente et qu'il affiche. Après avoir évité dans sa jeunesse la société un peu rude des hommes, il

devient maladroit aux exercices du corps, pusillanime, exigeant et vaporeux comme les femmes aux genoux desquelles il a passé sa vie. Croyez-m'en, en amour on n'évite le ridicule que par le scandale. Je vous crois peu jaloux d'exciter l'un ou l'autre.

Cette diatribe souleva d'indignation le cœur neuf et généreux du jeune homme. Ah ! s'écria-t-il, cessez de parler avec autant de mépris d'un sentiment que j'éprouve dans toute sa force, je l'avoue, mais qui ne parviendra jamais à m'avilir. Eh quoi ! cette science du monde si vantée ne conduit-elle donc qu'à nous faire prendre en dédain les affections les plus douces du cœur, les sentiments les plus naturels, qu'à dépouiller l'existence de tout son charme, de toutes ses illusions enfin si vous le voulez, mais qui seules distinguent notre vie de celle de la brute ? S'il en était ainsi, j'abjurerais à jamais une société corrompue, qui a volontairement renoncé à tous les épanchements de l'âme pour les froids calculs de l'esprit, et, loin de me croire un être dégradé par mon isolement, je saurais me venger de ses dédains, de ses sarcasmes, en jouissant de toute la plénitude d'un bonheur qu'il n'est plus possible de goûter qu'en les bravant.

Le feu dont brillaient les yeux d'Eugène, la vive rougeur qui couvrait son front, la véhémence de ses paroles, éclairèrent encore plus le comte sur la violence de la passion de son neveu que toute la force de son discours. Il garda un instant le silence. J'ai tort, dit-il ensuite, et vous me le faites cruellement reconnaître. Je vous croyais

encore capable d'entendre la vérité de la bouche d'un ami : elle n'est encore pour vous, ainsi que pour la plupart des hommes, qu'une vierge timide qu'il faut dévoiler avec pudeur et circonspection. Mais êtes-vous devenu entièrement inaccessible à la voix de la raison ? Vous aimez, dites-vous, vous l'avouez ! Et quel est votre espoir ? Oubliez-vous qui vous êtes ; que votre nom est allié à ceux des Gaston, des Archambaud, des Grammont, des Bourbons même ? En admettant que vos tuteurs vous permissent, ce qui ne saurait être, une union aussi honteuse, pensez-vous que j'y prêtasse jamais les mains, moi à qui l'objet de votre fol amour est soumis par les lois divines et humaines ? Avilirez-vous l'asile que vous lui avez accordé ? Et vous obstinerez-vous à regarder comme un vain préjugé tout ce que les hommes ont de plus sacré, et le respect dû à vos parents et celui de l'hospitalité ? Non, non, mon cher Eugène, ce n'est pas au moment même où vous faites les premiers pas pour la défense d'une cause aussi honorable que la nôtre, que vous ajouterez par votre lâche défection aux malheurs innombrables qu'elle éprouve. Et touché de la douleur de son neveu, qui ne cherchait plus à contenir ses larmes, il continua quelque temps à marcher en silence jusqu'à ce qu'Eugène lui parut plus calme. Ce que je vous ai dit de l'amour, lui dit-il, a excité votre indignation, et je ne vous le présentais que sous son aspect ridicule : considérez-le maintenant du côté sérieux, et voyez s'il est plus attrayant. Je ne chercherai point à réveiller vos douleurs en les détaillant ; vous en êtes d'ailleurs la première vic-

time. Peut-être cependant me direz-vous que vous ne les échangeriez pas contre ma tranquille impassibilité ; vous vous complaisez dans votre chagrin, et c'est le propre de cette folle passion : vous en êtes le maître. Mais ne troublez-vous pas également la tranquillité d'autrui ? Et chacun a-t-il comme vous une compensation à ses maux ? Je ne vous parle pas de moi, parce que dans la situation où vous êtes on ne voit qu'un objet ; mais Aglaé ! Ne me mettez-vous pas dans la fâcheuse nécessité de l'éclairer sur sa condition, qu'elle ne soupçonne point ? Élevée dans sa première enfance par une mère qui la chérissait ; mise dès l'âge de raison dans une des meilleures maisons d'éducation de Paris ; accoutumée à l'abondance et au luxe, peut-elle avoir une idée de la bassesse de son origine et du mépris qui, à tort ou à raison, l'atteindra dans la société ? Si elle ne partage pas votre amour, elle maudira une passion qui la prive du seul refuge honorable où elle passait ses jours dans la tranquillité et la paix, et surtout dans l'ignorance de son origine. Si elle le partage, vous jugerez de ses souffrances quand je vous aurai dit qu'elles seront mille fois plus cruelles que les vôtres. La femme, soumise par la nature à une dépendance forcée, ne retrouve de puissance que par le seul sentiment au moyen duquel elle nous subjugue : il devient l'unique objet de sa pensée, le but de son existence. Il n'existe plus pour elle de joie, de distraction, de repos, et la fin de sa vie suit bientôt la fin de ses espérances : de quelle espèce sont celles qu'il est en votre pouvoir de donner à cette malheureuse Aglaé ?

Vantez donc encore les charmes de cette passion extravagante et capricieuse qui s'accroît à force d'obstacles, se nourrit de larmes, s'affaiblit par les faveurs et s'éteint dans la facile possession de l'objet le plus ardemment désiré ; de ce sentiment hors nature, assemblage bizarre de contradictions, enfant des rêveries vaporeuses du nord et adopté durant l'enfance grossière et barbare de nos cours du moyen âge par la chevalerie. Ne m'accusez point d'exagération : cette manie déplorable, car elle ne mérite pas un autre nom, est la peste de nos sociétés modernes et le fléau de notre jeunesse. Je m'en rapporte à vous. Absorbé par un seul objet, êtes-vous capable de vous livrer à des actions dignes d'un homme et qui exigent toute la puissance de sa pensée ? Que dis-je ? En ce moment même où vous me suivez comme un enfant, sans faire usage de votre raison, savez-vous où vous êtes, où vous allez ? Connaissez-vous les dangers qui vous menacent ; sauriez-vous vous y soustraire ? Comprenez-vous le sens de mes paroles, ou frappent-elles seulement vos oreilles comme le bruit de ce torrent qui roule à nos pieds ?

Eugène, reconnaissant la justice des reproches de son oncle, ne lui répondit que par d'abondantes larmes : il n'envisageait qu'avec effroi l'abîme dans lequel sa passion irréfléchie l'avait conduit, et dont le comte ne soupçonnait pas encore toute la profondeur. Celui-ci, le laissant livré à ses tristes réflexions, continuait sa route par des sentiers infréquentés, en évitant les villages et se dirigeant sur Bagnères-de-Bigorre, où il espérait que le mouvement occasionné par le départ des baigneurs

en cette saison empêcherait qu'on ne les remarquât. Nos voyageurs furent reçus chez un ami du comte d'Albret, où ils passèrent la nuit.

Le lendemain, Eugène, que ses fatigues de corps et d'esprit avaient fait dormir du plus profond sommeil de la jeunesse, s'aperçut en s'éveillant que son oncle avait passé la nuit à écrire. Il sentit vivement son inutilité, et il adressa quelques plaintes au comte de ce qu'il ne lui avait pas fait partager le travail auquel il paraissait s'être livré. Le comte l'embrassa tendrement. En vérité, lui dit-il, je remercie le ciel de retrouver mon neveu. Ne croyez pas surtout, mon cher Eugène, qu'une défiance outrageante pour votre noble caractère m'ait retenu ; je désirais seulement que vous retrouvassiez dans le sommeil, qui endort les douleurs de l'enfance et qui est encore si nécessaire à votre âge, des forces qui vous manquaient ; vous en avez besoin. Nous allons nous remettre en route, et ce que j'ai appris depuis hier va nous obliger à de longs détours. Partons.

Et ils remontèrent, dans la belle vallée de Campan, qu'Eugène avait déjà parcourue lors de son excursion avec Germain, les rivages enchantés de l'Adour, que le comte fit admirer à son élève. Voyez, mon ami, lui disait-il, ce ruisseau répand la vie et l'abondance dans les champs fleuris qu'il arrose ; il tire cependant son origine des mêmes lieux que le Bastan, ce torrent destructeur qui ne porte que le ravage dans la triste vallée de Barèges : les mêmes neiges les alimentent l'un et l'autre ; ils sortent du même roc. Leur destinée si différente n'est que le résultat des directions op-

posées de leurs cours : une main mortelle, habile et prévoyante, eût pu les réunir dès leur source et les faire participer aux mêmes bienfaits.

Quittant bientôt le grand chemin, le comte gagna les montagnes arides qui bordent la vallée au levant, et vers Paillole il s'engagea dans une des gorges qui déchirent cette longue chaîne, et, après avoir traversé le village de Beirède et d'anciennes marbrières dont l'exploitation était alors abandonnée, ils parvinrent à une hourquette ou col élevé qui leur ouvrit passage dans la vallée de Sarrancolin. En approchant de la ville de ce nom, le comte indiqua à Eugène l'auberge où il pouvait se rendre, en lui donnant rendez-vous pour le lendemain. Je ne dois pas, lui dit-il, me montrer ici ; j'ai à visiter les grottes de Lortet et celles d'Ilhet ; elles servent en ce moment de refuge à des amis que je dois voir. Demain nous serons en Espagne. Et mettant son cheval au galop, il quitta son neveu, qui entra seul dans la ville.



CHAPITRE XVI.

O divine philosophie !
Tu n'es qu'un nom de moquerie
Pour tous ceux qui s'enflent sous toy.
Nul te suit pour estre plus sage,
Mais te tourne à son avantage
Pour mieux faire fraude à la loy.

BAÏF.

Le départ inopiné du comte avait laissé Eugène dans une sorte d'anxiété inconnue. Il se trouvait seul pour la première fois de sa vie, loin de chez lui, au milieu d'étrangers, et livré entièrement à lui-même. Cette solitude lui causa un véritable effroi ; il se regarda comme abandonné du monde entier, comme condamné à un exil éternel. Et si peu de jours avant, encore maître d'un riche domaine, aimé, chéri de tout ce qui l'entourait, il lui semblait en ce moment avoir dû jouir alors de tout le bonheur que la vie peut contenir, tandis qu'il se souvenait qu'à cette même époque il se regardait déjà comme malheureux. N'est-il pas bien étrange, se demanda-t-il, qu'on ne goûte le bonheur d'être auprès de l'objet aimé que lorsqu'on en est éloigné? qu'on sente si

cruellement la privation et si peu la jouissance? qu'on dédaigne le bien qu'on a et qu'on l'estime dès qu'on ne l'a plus? qu'on repousse, enfin, ce que l'on voudrait ensuite retirer à soi? Ces tristes réflexions lui rappelaient la conversation qu'il avait eue la veille avec son oncle. Il reconnaissait bien la justesse d'une partie des griefs dont le comte chargeait l'amour; cependant il sentait vivement en lui-même que ce sentiment, loin de le rabaisser à ses propres yeux, avait enrichi son âme de nouvelles facultés. Loin d'avouer la faiblesse qui lui avait été si durement reprochée, il se sentait au contraire rempli d'une force nouvelle qui saurait résister aux conseils, aux menaces et même à la persécution qu'il lui faudrait peut-être supporter pour ne point abandonner Aglaé, car à cette seule pensée son cœur était soulevé d'indignation. C'était autre chose que de froides raisons qu'il lui fallait. Il avait encore assez de sens, se disait-il, pour faire aussi bien qu'un autre un sermon sur la patience, sur la nécessité de souffrir ce qu'on ne peut empêcher, et sur mille lieux communs de cette espèce; mais il éprouvait, en même temps, combien toutes ces vaines maximes étaient insuffisantes et vides pour un cœur épris.

De l'auberge où il s'était arrêté, Eugène donnait cours à toutes ces pensées. Appuyé sur une fenêtre, ses yeux parcouraient machinalement la montagne en face de lui. Une verte prairie, arrosée par mille filets d'eau, s'étendait de ses pieds jusqu'à l'endroit où la pente de la montagne devenait trop rapide pour la culture. Un bois de

hêtres énormes et d'aunes brillants de verdure s'élevait ensuite, et l'air était tellement dégagé de vapeurs que l'œil distinguait et la forme élégante de leur cîme et la couleur variée de leurs feuillages qui, par étages, se découpaient les uns sur les autres. Au dessus, au milieu de vastes landes couvertes de bruyères et de rhododendrons rougeâtres, quelques roches grises et inégales perçaient le sol de leurs pointes aiguës. Plus loin, les sapins, sur le roc nu, épars çà et là par bouquets sombres et noirs, auraient été pris, par des yeux non exercés, pour de hautes fougères. L'éclatante blancheur du tronc de quelques bouleaux jetait de la variété dans ces forêts tristes, désertes et escarpées. De grands rochers à pic, d'un rouge cuivré, dominaient encore les têtes des sapins et tout ce grand amphithéâtre, en se dessinant sur le tendre azur du ciel avec une pureté inconcevable.

Le spectacle de cette nature si belle, éclairée des derniers rayons du jour, le silence de ces solitudes, firent passer dans l'âme d'Eugène une portion de ce calme religieux qui fait tout le charme des lieux sauvages. Eh quoi! se disait-il, est-il donc si difficile d'être heureux? La main de Dieu n'a-t-elle pas versé ses plus pures jouissances sous les pas de ses créatures, qui négligent de si grands bienfaits pour s'asservir à de vaines lois, à de ridicules convenances mondaines? Ce soleil, ces torrents et ces bois sont les mêmes là où il n'y a point d'yeux pour les voir. La Providence y prodigue également ses dons perdus dans le désert. Pour en jouir, il ne faudrait que fuir

une société qui prétend se suffire et qui se crée des besoins que la nature seule ne peut satisfaire. Eh bien, je serai plus sage que la plupart des hommes. Ne puis-je trouver une retraite dans ces solitudes abandonnées, m'y construire un abri; quelques bestiaux, un champ défriché par mes mains, ne suffiraient-ils point aux besoins d'Aglaé et aux miens? Pourquoi s'obstiner à vivre au milieu d'hommes corrompus et méchants, qui ne se soumettent à des coutumes bizarres, à des lois cruelles, que pour vivre en société afin d'avoir le plaisir de se déchirer entre eux, sans aller au loin chercher une proie? Et, d'ailleurs, qu'ont-ils donc fait pour moi ces hommes exigeants et capricieux, pour que je me soumette à leurs usages, pour que je respecte leur opinion? N'ont-ils point persécuté ma famille? ne me proscrivent-ils point peut-être en ce moment? Et quel espoir me reste-t-il de voir renaître un ordre de choses meilleur, dit-on, quand depuis mon enfance je vois cette attente continuellement déçue, et que le succès même d'un parti accablé, et dont j'adopte la bannière, serait pour mon amour pire que le plus cruel désastre? M'est-il donc si difficile de renoncer à un titre qui n'a rien de réel que la persécution qu'il m'attire, à une fortune dont je ne puis disposer? Quoi! je ne suis plus noble ni riche, et, pour une vaine chimère, je renoncerais à ma qualité d'homme, au bonheur qu'à ce titre seul je puis m'assurer en me conformant aux éternelles lois de la nature? Non. Je suivrai le comte jusqu'au lieu de son exil; mais, une fois qu'il sera hors de danger, je saurai trouver un asile écarté où, loin des hom-

mes, vivront en paix deux êtres bannis, l'un parce que ses parents ont bravé les lois de la société, l'autre parce que les siens s'y sont aveuglément soumis.

Ces pensées le ramenaient toujours, et comme involontairement, aux reproches cruels que lui avait adressés son oncle, dont la conduite passée, d'après ses propres aveux, semblait devoir lui inspirer plus d'indulgence qu'il n'en avait montré. Le dédain avec lequel il avait parlé de l'amour faisait bouillonner le sang d'Eugène. Il avait pris en aversion ces mots d'usage, de convenances, de devoirs, dont le comte appuyait tous ses discours. Mais, dans la situation où je me trouve placé, se demandait-il, que faudrait-il donc que je fisse pour lui paraître raisonnable? Mentir, feindre une tranquillité qui est loin de moi, ou faire comme cet ancien qui, tourmenté de la goutte, s'écriait : O douleur! je nie que tu sois un mal. En souffrait-il moins? Tous ces hommes prétendus forts, qui traitent de faiblesse l'aveu ou la démonstration de la douleur, ne sont-ils pas dans le même cas que ce philosophe? ou plutôt peut-être ne souffrent-ils réellement point. Dépend-il de soi d'être insensible? ou dans la tranquille insouciance des autres existe-t-il autre chose qu'un vaniteux orgueil? Tous ces êtres impassibles dans l'adversité font partie de l'une de ces deux classes ; et si c'est là ce qu'on appelle être homme, je me fais gloire de ne pas l'être. Et que m'importe, après tout, ce titre dédaigneux d'enfant que j'entendais les lèvres de mon oncle murmurer à la vue de mes larmes? Un coup de poignard tue-t-il

moins un homme à quarante ans qu'à vingt, parce que le premier aura mieux caché la douleur qu'il lui cause? Eh bien, le comte reconnaîtra avant peu qu'un faible enfant sait encore choisir et prendre le seul parti qui puisse le conduire au bonheur, que toute la raison des sages n'aurait pu lui faire recouvrer.

Satisfait de cette détermination, qui lui offrait un port dans la tempête dont il était menacé, Eugène attendit sans impatience le moment d'aller rejoindre son oncle; et il n'occupa plus sa pensée que des moyens de surmonter les obstacles qu'il prévoyait devoir s'opposer à l'exécution de son projet. Sans peut-être l'approfondir entièrement, il s'applaudissait au moins de la preuve incontestable qu'il donnerait de son amour à Aglaé en lui faisant la proposition qu'il méditait.

Le comte d'Albret fut exact au rendez-vous qu'il avait donné à son neveu. Ils remontèrent ensemble la Neste, en suivant un chemin qui borde le pied des montagnes, et en se dirigeant sur Bertrand de Comminge. Le comte était sérieux et marchait en silence de toute la rapidité de son cheval; il avait pris la barette, la veste courte, les chausses larges, et tout le costume d'un petit commerçant béarnais. Eugène se hasarda à lui demander la cause de ce travestissement. Nos affaires vont mal, lui répondit-il, et je crains d'être reconnu et de vous compromettre; les plus distingués de nos législateurs et le directeur Barthelemy s'embarquent à Rochefort et sont déportés à Cayenne. Le prince de Conti, les duchesses d'Orléans et de Bourbon vont entrer en Es-

pagne, chassées de France. Une commission militaire est établie à Paris pour juger les émigrés. Vous comprenez ce que veut dire *juger* en langage révolutionnaire. Je dois, mon cher Eugène, me séparer encore une fois de vous. Vous allez retourner dans vos foyers, car votre qualité de gentilhomme est déjà un titre suffisant de proscription sous le régime qui nous menace, sans y joindre celui d'émigré. Point de réflexions, ajouta-t-il, en voyant qu'Eugène allait l'interrompre; tous mes arrangements sont pris en conséquence: vous m'accompagnerez jusqu'à Viella, dans la vallée d'Aran; demain vous rentrerez en France par quelque passage peu fréquenté, et je vous chargerai de mon message.

Ce plan était trop favorable aux nouveaux projets d'Eugène pour qu'il tentât de le combattre; il savait d'ailleurs que les résolutions de son oncle étaient inébranlables. L'espoir de revoir prochainement Aglaé et de lui faire adopter son nouveau projet lui inspirait une joie qu'il sut cependant cacher avec plus d'adresse que sa douleur.

Mais le comte sentait trop vivement l'imprudence qu'il avait déjà commise, pour exposer ses deux élèves à un danger devenu plus grand encore par l'impossibilité où il se trouvait de les surveiller; et pendant la nuit qu'il avait passée à Bagnères, il avait écrit à l'un de ses amis qu'il avait à Tarbes, père de jeunes enfants, de prendre Aglaé dans sa famille pour quelque temps, jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion, soit de la placer dans une maison sûre, soit de la faire venir en Espagne auprès de lui. Le comte avait écrit en même

temps à Aglaé pour la prévenir de cette détermination, et à Germain, en recommandant à celui-ci de remettre Aglaé entre les mains de la personne qu'il lui nommait et qui viendrait la réclamer.

Cet arrangement lui permettait de renvoyer promptement Eugène en France, en le chargeant de diverses missions qui, en donnant à Aglaé le temps de quitter Betharram, avaient encore l'avantage de montrer son neveu dans divers endroits, et de motiver son absence du château par une de ces excursions auxquelles il avait accoutumé les habitants de ces contrées. Le comte, sans donner à Eugène connaissance de ses projets, continua ainsi sa route jusqu'à Sierpe, où débouche la vallée d'Aran. Nos voyageurs y entrèrent sans difficulté par le pont du Roi, et, en remontant la Garonne, ils s'arrêtèrent à Viella, capitale de la vallée et but de leur voyage.



CHAPITRE XVII.

La plaine heureusement fertile,
Bien qu'elle soit veuve de fleurs,
Vaut mieux que le champ inutile
Émaillé de mille couleurs.

Du Bellay.

Après les premiers moments de l'arrivée à Viella donnés à satisfaire la curiosité des hôtes de nos fugitifs amis du comte, celui-ci se retira dans sa chambre avec Eugène. Apprêtez-vous, lui dit-il, à partir demain au lever du soleil ; un guide sûr vous conduira à un passage nouveau. Il faut éviter le pont du Roi, qui doit être surveillé. Je vous donnerai la liste des personnes qu'il vous faudra voir. Vous vous bornerez à leur donner rendez-vous à la chapelle de Héas lors de la prochaine solennité. Ils seront plus tard instruits des causes de cette convocation par des agents de ce pays, adroits contrebandiers, et que je chargerai partiellement de billets que le temps ne me permet point d'écrire en ce moment, et qui, d'ailleurs, pourraient attirer quelques dangers sur votre tête, si, par un malheureux hasard, par une

fâcheuse rencontre, ils étaient trouvés sur vous. Adieu, mon cher neveu! Allez prendre du repos, vous en aurez besoin; demain votre route sera longue et fatigante, parce qu'il faut la faire à pied. Vous retrouverez vos chevaux à Aran, où je les enverrai. Nous nous reverrons dans un temps plus heureux. En disant ces paroles, il tenait une des mains d'Eugène fortement serrée entre les siennes; ses regards fixés sur ceux de son neveu y virent briller quelques larmes; il se sentit ému lui-même, lui ouvrit les bras et le pressa sur sa poitrine. Point de faiblesse, dit-il; ne nous attendrissons pas inutilement, et, s'il est vrai qu'un oncle qui vous aime vous a inspiré quelque attachemsnt pendant le peu de temps qu'il a passé auprès de vous, accordez-lui une dernière grâce. Une grâce! s'écria Eugène. Promettez-moi, continua le comte, de ne pas retourner à Betharram et de ne point voir Aglaé d'ici à huit jours. Eugène, trop touché en ce moment pour rien refuser à son oncle, lui promit de se conformer à ses désirs, et le quitta.

Le comte avait exigé cette promesse d'Eugène pour donner le temps, et bien au delà, à son ami de Tarbes d'aller chercher Aglaé; mais cet acte de soumission arraché à l'attendrissement d'Eugène causa à celui-ci de vives inquiétudes. Il ne douta pas un instant que son oncle n'eût le projet de le séparer d'Aglaé, car s'il en était autrement il importait peu qu'il la vît quelques jours plus tôt ou plus tard. Il résolut d'écrire à Germain, dès son entrée en France, pour prendre des informations à cet égard, mais d'être fidèle à la parole qu'il

avait donnée, et de passer au Val Surguères le temps de l'exil qui lui était imposé et qu'il n'emploierait pas à remplir la mission dont son oncle l'avait chargé.

Le lendemain, Eugène fut réveillé dès la pointe du jour par son guide, hardi montagnard espagnol. Après avoir appris que son oncle reposait, et se souvenant d'ailleurs qu'il lui avait fait ses adieux la veille, il ne jugea pas devoir le faire réveiller, d'autant que le comte lui faisait remettre des instructions écrites et la liste des personnes qu'il devait prévenir. Il se mit donc en route. Au lieu de se diriger vers le pont du Roi, son guide lui fit remonter la vallée en suivant les bords de la Garonne. La vallée était encore dans l'obscurité ; seulement les rayons du soleil doraien déjà les cîmes aiguës et couvertes de neige des montagnes Maudites, qui, comme une immense muraille, fermaient la vallée du côté du midi. La pente devenait de plus en plus rapide, et la Garonne, faible ruisseau, mais tourmentée dans son cours, roulait avec bruit ses ondes dans le lit qu'elle s'était creusé au milieu des fragments de rochers arrachés et roulés des sommets. Eugène suivait avec peine le pas accéléré de son guide, qui ressemblait à une course. L'agile contrebandier, parvenu au pied de la Maladetta, tourna vers la droite et s'engagea dans une gorge étroite et infréquentée où il n'existait plus nulle trace de chemin. Il s'élançait en bondissant de rochers en rochers comme un chamois, et Eugène admirait, à travers les bandes croisées en cothurne sur les jambes nues de l'Espagnol, le jeu de ses muscles

prodigieux. Quoique habitué à un pareil exercice, il fut bientôt contraint de supplier son conducteur de ralentir la légèreté de son pas pour gravir les rochers amoncelés qui remplissaient la partie inférieure de cette gorge resserrée. Les deux côtés en pente dégradée et rapide se couvraient d'espace en espace de noirs bouquets de sapins implantés dans les anfractuosités des rochers, tandis que leurs racines allaient en serpentant chercher au loin une séve nourrissante. D'autres, frappés de la foudre, brisés, éclatés, croisés en tous sens et pêle-mêle dans un désordre affreux, jonchaient les larges chemins qu'avaient tracés les avalanches de l'hiver, au milieu desquels quelques troncs blanchis par l'âge élevaient encore leur fantôme dépouillé, signe effrayant de mort et de carie.

Eugène suivait son guide, silencieux, en parcourant ces lieux dont l'aspect redoublait encore sa tristesse. A travers plusieurs vallées élevées et désertes, non moins désolées, ils atteignirent enfin, par des pentes nues et trop escarpées pour que les neiges permanentes pussent s'y arrêter, la crête déchirée du Selh de la Baque. La surprise d'Eugène fut extrême en apercevant sous ses pieds et dans cette saison un grand lac entièrement glacé, et dont le bord, du côté du midi, supportait une énorme quantité de neige adossée au flanc de la montagne. La rapidité de sa marche et la chaleur qu'elle avait communiquée à son sang ne lui avaient pas permis de voir qu'il avait atteint ces régions glacées. Le guide espagnol se dirigea au milieu du dédale de débris qui recouvraient en gros blocs les bords du lac, au moyen de hautes piles

de pierres élevées sur les rochers de distance en distance par les contrebandiers, qui, par ces sortes de jalons, reconnaissent leur chemin dans les temps de neige, de brouillards, et même pendant l'obscurité de la nuit. Ils arrivèrent ainsi à un ravin escarpé, dans lequel ils descendirent. Nulle trace de végétation ne repose l'œil du voyageur dans ces contrées arides et silencieuses; nul animal, nul insecte n'y respire. On n'y entend que le bruit du vent, traversant avec une sorte d'harmonie la cime aiguë et déchirée des montagnes, et les roulements éloignés des nombreux torrents qui en découlent. Ces bruits réunis et confondus sur ces hauteurs s'augmentaient ou s'affaiblissaient selon la direction du vent, et ne parvenaient aux oreilles d'Eugène que comme une voix gémissante au milieu du séjour de la mort.

L'étroit ravin que suivaient nos voyageurs les conduisit jusqu'au lac d'Oo, dont ils côtoyèrent les bords jusqu'à l'immense cascade par laquelle il verse ses eaux dans le lac Seculejo. Ici une nature plus riche quoique aussi sauvage frappa les regards d'Eugène; il eût contemplé long-temps ce spectacle, si l'Espagnol, pressé de gagner son salaire, ne se fût hâté de redescendre la vallée de Larboust, d'où ils gagnèrent celle de Louzon, qu'ils suivirent jusqu'à Aran. Le guide ne quitta Eugène, après avoir été généreusement payé, qu'à la porte de la meilleure auberge, où il l'avait conduit et où ses chevaux étaient déjà arrivés.

La journée était avancée. Eugène, quoique accablé de fatigue, ne voulut pas se reposer avant d'avoir écrit à Germain l'Escoubat. Il lui re-

commandait de se rendre à Héas, et si, avant cette époque, Aglaé devait quitter le château, de l'en prévenir sur le champ. Il lui fit part du projet qu'il avait conçu de passer quelques jours chez le pasteur O'Donnell; et pressé de s'y rendre lui-même, après s'être informé du chemin le plus court pour voir les amis de son oncle, Eugène renvoyait ses chevaux à Betharram par un exprès chargé de la lettre adressée à Germain. Il avait appris qu'il pouvait abréger beaucoup les distances en passant à pied par les montagnes.

En effet, et dès le lendemain, après avoir vu quelques personnes d'Aran qui se chargèrent de transmettre le rendez-vous donné par le comte à leurs amis de Bagnères et des environs, Eugène se rendit à Barèges par Ancizan et les hauteurs situés au pied du pic d'Arbizon; il descendit la vallée de Lienz, d'où il admira Neouvieille et le lac d'Escoubous.

Il ne s'arrêta à Barèges, Luz et Saint-Sauveur, que le temps nécessaire pour remplir les intentions du comte et prendre du repos, et il se rendit à Cauterets en franchissant la montagne de Viscos.

Ce fut à Cauterets, alors presque désert par le départ des baigneurs, qu'Eugène, appuyé selon son habitude sur le balcon d'une galerie de la maison qu'il habitait, se rappela la résolution qu'il avait prise à Sarrancolin. L'heure du soir était à peu près la même, et la Peyra Neyra, ses prairies et ses bois, lui offraient la même disposition et le même aspect qui lui avaient fait naître

la pensée d'une retraite partagée avec Aglaé. Cette idée, qui le dominait depuis lors, s'empara de lui avec plus de force que jamais. La beauté du site, sa solitude, son éloignement de toute route fréquentée, lui inspirèrent le désir d'établir son habitation romanesque dans ce vallon. Il trouva le lendemain, en remontant les bords du Gave, près de la Cerisaye, un bassin de verdure couronné par des bois, qui lui sembla un Elysée, et ce fut en cet endroit qu'il fixa irrévocablement sa retraite. Il ne lui manquait, il est vrai, que le consentement d'Aglaé, et, pour le lui demander et lui écrire à tête reposée, il se hâta de se rendre au Val Surguères par Pierrefitte et Argellez.

Lorsqu'Eugène quitta Cauterets, le beau temps qui l'avait constamment favorisé pendant son voyage sembla l'abandonner. Des nuages gris cachaient la cîme de toutes les montagnes environnantes comme une épaisse fumée, et leurs sommets paraissaient s'élancer dans la profondeur de la nuit. L'obscurité qui recouvrait l'étroit défilé qui conduit à Pierrefitte fit place au plus grand soleil lorsqu'Eugène eut passé ce village et qu'il fut entré dans la vallée d'Argellez, où tout le luxe de la végétation la plus abondante était rassemblé. Les pampres chargés de fruits s'élançaient en guirlandes d'un arbre à l'autre; le figuier étendait ses larges feuilles; le laurier montait vers les nues; une douce chaleur remplaçait ce froid vif et piquant, précurseur de l'hiver, qu'Eugène avait ressenti en quittant Cauterets. Il oubliait et ses fatigues et ses chagrins en parcourant ce pays dont la variété lui offrait presque

au même instant le spectacle de diverses régions et de climats différents, et qui servait d'aliment à cette avidité de sentir et de connaître qui distinguait son caractère, à cette passion qui le portait à embrasser plus qu'il ne pouvait retenir, à épuiser toutes ses sensations, à franchir à grands pas toutes les périodes de l'existence, qui l'égarait souvent, mais qui servait du moins à l'endormir sur ses peines et à couvrir de quelques charmes le vague de sa pensée.

Eugène, en arrivant au presbytère de Val Surguères, ne trouva que la vieille gouvernante irlandaise, qui lui fit entendre que sa maîtresse était à la chapelle. Il y porta ses pas; l'obscurité du lieu, le respect religieux qu'il éprouvait, le fit avancer lentement et sans bruit. Il aperçut Méri agenouillée sur les marches de l'autel consacré à la Vierge, et comme elle demeurait longtemps en prière, il s'arrêta devant elle immobile en observant et sa profonde méditation et le mouvement de ses lèvres; mais elle parlait dans son cœur, et l'on voyait seulement remuer ses lèvres sans qu'on entendît aucune parole. Cependant elle se leva et ses yeux en rencontrant ceux d'Eugène ne témoignèrent qu'une sorte d'étonnement mêlé de joie. — Que Dieu, lui dit Eugène, vous accorde la demande que vous lui avez faite. — Elle est en partie exaucée puisque je vous vois, lui dit-elle en lui présentant la main avec affection. Nous avions appris que vous aviez quitté Betharram avec le comte, et nous craignions que vous n'eussiez abandonné vos amis sans leur dire adieu. Mais vous voilà! venez trouver le pasteur,

il sera heureux de vous voir. Et en rentrant à l'habitation ils trouvèrent le curé qui remontait de la vallée.

Ils se réunirent selon l'usage dans la salle au grand Christ de bois noir; et déjà Méri, à la lueur de la lampe, avait repris la quenouille chargée de lin, quand O'Donnell interrogea Eugène sur les événements politiques qui venaient d'avoir lieu et qui n'étaient parvenus qu'imparfaitement aux oreilles du pasteur. Eugène lui raconta avec détail et avec toute la chaleur de la jeunesse ce qu'il avait appris par son oncle ; il fit part au pasteur des espérances que le comte nourrissait encore, et de la mission qu'il en avait reçue de se rendre à Héas. O'Donnell l'écouta attentivement, mais sans manifester de crainte ou de joie. — Je vais après demain officier à Héas, dit-il ; le prieuré n'existe plus, il a été dépouillé et vendu ; mais que faire d'une chapelle au milieu d'un désert? L'acquéreur y appelle quelques prêtres qui lui paient le loyer de ce qu'il nomme sa propriété. N'importe; la voix du Sauveur s'est fait entendre dans le temple au milieu des vendeurs ; ses disciples ne doivent pas être plus dédaigneux. Vous pourrez y venir avec nous. Mais, mon fils qu'espérez-vous ? Il n'est arrivé que ce qui a plu au Seigneur. Ceux qui ont labouré et semé l'iniquité n'ont recueilli que la misère. Qu'importe que ces fantômes de gouvernements se renversent l'un l'autre, et quelle confiance pouvez-vous avoir dans la durée d'un ordre meilleur, puisque ceux mêmes qui servaient Dieu n'ont point été stables et qu'il a trouvé de la révolte jusque dans les anges ?

Comment donc ceux qui habitent en des maisons de boue, qui n'ont qu'un fondement de sable, osent-ils compter sur la solidité de leur abri ? Hélas ! il croulera sur leurs têtes avant qu'ils aient tracé le plan d'un autre édifice. Mais la volonté de Dieu soit faite. Vous allez assister à notre lecture habituelle du soir.

Eugène, retiré dans sa chambre après avoir participé aux exercices pieux de la famille, sentit ses chagrins se réveiller avec plus de force que jamais. La sainte résignation du vieillard lui paraissait bien préférable à l'activité turbulente du comte ; la simplicité, gauche peut-être mais pleine de grâces, de Méri, sa timidité, le recueillement avec lequel elle écoutait les exhortations du pasteur, son silence même, remportaient à ses yeux l'avantage sur l'élégance des manières de la brillante Aglaé, sur ses nombreux talents, sur ses reparties spirituelles et piquantes, et sur mille autres qualités obscurcies par ses impatiences et ses caprices. Il trouvait enfin dans Aglaé la source de toutes ses jouissances, et dans Méri la consolation de toutes ses peines.

A quoi ont servi au bonheur d'Aglaé, se demandait-il, ces dons enviés que la fortune s'est plu à répandre sur elle ? Et dans le seul refuge que je puisse lui offrir, à quoi lui serviront-ils encore ? Hélas ! la simple et timide Méri saurait encore se trouver heureuse au milieu du désert, près de l'homme qu'elle eût choisi. L'habitude d'une vie triste donne peu de confiance dans la fortune. Méri eût supporté l'isolement et les privations avec patience et sans regrets ; mais Aglaé ! Faite pour

être le charme de la société qu'elle eût embellie, pourra-t-elle consentir à s'ensevelir dans la solitude pour un seul homme, quand sa vue eût conquis l'admiration de tous les autres ? En admettant qu'elle voulût partager avec moi un exil peut-être éternel, pourra-t-elle y perdre le souvenir de ce monde où toutes les jouissances l'attendaient, où tous les triomphes lui sont réservés ? Les expressions d'un amour pour lequel elle a tout sacrifié suffiront-elles à dissiper l'ennui qui tôt ou tard viendra l'accabler ? Pourront-elles éloigner ses regrets, remplacer tout ce que je lui fais perdre ? Faisant alors un retour sur lui-même et se reprochant sa faiblesse : Ah ! s'écria-t-il, auprès de Méri, de quelque amour que j'eusse brûlé pour elle, je n'aurais pas été si coupable, je le sens. L'eussé-je été, du moins j'aurais pu me faire pardonner mon égarement. Ces réflexions tristes et tardives vinrent encore une fois détruire les illusions qui lui avaient fait un instant supporter son malheur avec une sorte de résignation, adoucir ce que ses regrets avaient de cuisant, et les remords déchiraient avec plus de force que jamais son cœur gros et désolé.

Une grande partie de la nuit se passa de la sorte ou à former de nouveaux projets, qu'il abandonnait de lui-même par l'impossibilité qu'il éprouvait de les mettre à exécution, et auxquels succédaient d'autres projets plus déraisonnables. Dans l'espèce de sommeil inquiet auquel la fatigue le força un instant de s'abandonner, mille desseins fantasques se pressaient encore et se détruisaient les uns les autres dans son esprit incertain et troublé.



CHAPITRE XVIII.

Très volontiers le feray par ma foy.
Et cette nuit mettray en vostre doy
Le beau rubis et le beau diamant.
Autre que vous jamais aymer ne doy.
J'en ay fait vœu. Je vous diray pourquoy :
Je suis le fer et vous estes l'aymant.

LOYER DES FAULCES AMOURS.

Le lendemain, dès que les premiers rayons du soleil eurent pénétré dans la chambre d'Eugène à travers l'étroite et longue fenêtre en ogive qui l'éclairait, les idées jusque là confuses de notre malheureux voyageur se classèrent avec plus d'ordre et de clarté. Il sentit qu'il n'était plus temps de calculer ce qu'il aurait eu à faire dans une autre circonstance, mais de chercher à sortir de la position critique et précaire où il se trouvait. Il s'arrêta enfin et faute de mieux à écrire à Aglaé, puisque le temps qu'il avait promis à son oncle de passer sans la voir n'était pas encore écoulé. Il voulut ouvrir son cœur tout entier à son amie, et la laisser ensuite maîtresse de leur sort, après lui avoir fait les seules propositions qui fussent en son

pouvoir. Il se leva et se mit à écrire la lettre suivante :

« Que pensez-vous de moi, Aglaé ? Forcé de vous quitter sans qu'il m'ait été permis de vous faire mes adieux, j'ignore si vous croyez encore que votre souvenir ne m'a pas abandonné un instant. S'il pouvait vous rester quelques doutes à cet égard, cette lettre, je l'espère, suffira pour les dissiper.

» La catastrophe politique qui a causé notre séparation vous est connue. Vous savez que mille dangers menacent le comte ; il était de mon devoir de les partager, et je l'ai fait ; mais mon obéissance n'a pas été jusqu'à vous éloigner de ma pensée, ainsi qu'il a cru pouvoir l'exiger de moi.

» Nos sentiments ne sont plus un secret pour mon oncle, pour votre tuteur, ma chère Aglaé ; et indépendamment des circonstances fugitives qui nous séparent, d'autres considérations sociales et qu'un changement de gouvernement ne peut rendre que plus graves et plus contraires à notre amour, ne nous permettent pas d'espérer jamais que l'union de nos cœurs, voulue par la nature, soit consacrée par la société.

» Dans le cruel malheur qui nous accable, dont vous n'appréciez peut-être pas encore toute l'étendue, qui jamais ne vous sera dévoilé par moi, il est urgent de prendre un parti. Voici celui que je vous propose.

» Depuis que je vous ai quittée, ces monts, sur lesquels nous avons tant de fois fixé nos regards, ont arrêté mes pas vagabonds. L'aspect de ces lieux toujours nouveaux pour moi, leur grandeur

imposante, leur tristesse conforme au chagrin de mon cœur, ont eu seuls le pouvoir de me faire supporter votre absence. Le hasard, ou plutôt un goût vague dont je ne puis me rendre compte, m'a porté de préférence vers les lieux les moins fréquentés, les plus sauvages. Mais cette nature, admirable dans son désordre, n'était pour moi qu'une vaine image de mes tourments; elle ne touchait ni mes sens ni mon cœur; entouré des merveilles de la création, j'y restais insensible, comme un ruisseau tari ou une plante fanée. Ce cœur, qui ne respirait qu'amour et que tendresse, le même que des émotions si douces promenaient sans cesse à travers un monde enchanté, était éteint, flétri et desséché. Mes yeux tristes et mornes cherchaient en vain des larmes rafraîchissantes, et, sans vouloir imiter le pasteur de ces contrées, dont la prière implore une bienfaisante pluie quand le ciel est d'airain sur sa tête et que le sol altéré se fend de toutes parts, je ne me prosternais point devant la Providence pour en obtenir le bienfait de quelques larmes.

» Cependant la vue de ces vastes solitudes, leur fraîcheur, la pureté de l'air que respirait ma poitrine oppressée, apportèrent du calme dans mon cœur. Ces beaux lieux me touchèrent; l'aspect du soleil éclairant de ses premiers rayons le sommet brillant et glacé de ces montagnes, ou les colorant de ses feux du soir, ce spectacle sublime que nous avons ensemble admiré tant de fois, ne furent pas sans attraits pour moi. Alors votre souvenir ne fut pas sans douceur; alors je me souvins aussi de ces instants heureux où, nous com-

muniquant nos sensations, nous vivions l'un pour l'autre ; nos discours me revenaient à l'esprit. Tout-à-coup je me rappelai le vœu que nous avions cent fois formé d'abandonner le monde, ses honneurs, ses richesses, pour une heureuse solitude ; où, ensevelis dans un éternel oubli, nous coulerions des jours ignorés du reste des humains, mais dont nous sentirions tout le prix. Cette pensée me frappa comme un éclair. Un vallon inhabité que je rencontrai me sembla propre à réaliser notre songe ; un rayon d'espoir luit encore pour moi, et je parvins à trouver du charme dans un souvenir qui ne m'apportait jusqu'alors que désespoir.

» Une aveugle prévention, les plaisanteries d'un homme du monde qui a passé sa vie au milieu des cours, vous ont empêchée, Aglaé, d'admirer par vos propres yeux la sublime beauté d'une contrée que sa tristesse et son aridité apparente vous font redouter du lieu où vous n'apercevez que les âpres sommets qui la dominent ; mais, dans les innombrables détours que forment les bases rapprochées de ces montagnes, la plus brillante végétation, les eaux les plus limpides, donnent à ces solitudes un aspect ravissant. Non loin du joli village de Cauterets, du sein d'une montagne déchirée dont les plus hautes sommités sont couvertes de frimas éternels, par le contraste le plus bizarre jaillit une source bouillante qui roule avec ses eaux le bitume et le soufre. Dans ce lieu désolé, dans cet affreux désert, on voit accourir à grands frais, à des temps déterminés, tout ce que l'Europe opulente contient de malades ou d'oisifs attirés par la

salubrité de ces eaux et la beauté pittoresque du pays, pour y trouver quelque soulagement à leurs maux ou à leur ennui; mais ce n'est pas encore là, où brille par instants tout ce que le luxe a de plus recherché, que nous trouverons le repos et le bonheur, qui, pour nous, ne peuvent plus exister que dans l'obscurité d'une retraite inconnue. Comme la mollesse urbaine franchit rarement ces limites, plus loin, en remontant les rives escarpées du torrent, entre deux montagnes qu'une convulsion de la nature a jadis rapprochées, se présente une vallée élargie en bassin presque régulier. L'œil, blessé par les ruines qu'il vient de parcourir, se repose sur une verte prairie; des ruisseaux ombragés d'arbres en partagent l'étendue; de frais herbages couvrent la base des montagnes dont elle est entourée, dont les flancs boisés la défendent, dont les glaces la fécondent.

» C'est là que, dérobant aux terribles jeux du torrent quelques troncs d'arbres arrachés par la tempête, quelques fragments de rochers roulés du haut des monts, j'élèverai une cabane qui deviendra pour nous un superbe palais. Ici le luxe des constructions est inutile : il est impossible d'être grands. Les débris de roches qui couvrent épars la verdure de la vallée seront repoussés par mes mains et n'interrompront plus la régularité de notre prairie. Un troupeau y trouvera sa pâture et nous prêtera son lait et sa toison; les fleurs naturelles à ces montagnes, cultivées par nos soins, embelliront notre séjour. Le lis superbe, le chèvrefeuille, l'œillet et les rhododendrons pourprés, couvriront la base des arides

rochers. Mais combien cette solitude s'embellira surtout de ta présence. Que tes vêtements blancs paraîtront éclatants dans la profondeur de ces sombres forêts! Que ta voix retentira agréablement en rompant l'éternel silence du désert! Ah! c'est là, ma douce amie, là où nulle main ne pèse encore, que doit vivre le couple paisible qui ne se soumet qu'à celui qui règne sur les déserts comme sur les empires.

» Tels sont les lieux charmants que tu crains d'approcher; viens-en jouir, et ne crains pas que jamais le dégoût ou les vains regrets troublent une heureuse solitude que l'audacieux et fier montagnard préfère aux jouissances orgueilleuses et factices des villes. Comme lui industrieux et indépendants, nous prendrons, ainsi que lui, le vêtement antique et pittoresque du Bigorre. Un voile rouge tombera de ton front sur tes épaules en faisant ressortir et l'ivoire de ton front et l'ébène de ta chevelure; comme lui, la culture de nos prés, de nos fleurs, le soin de notre troupeau, emploieront une partie de nos journées. Tes instruments, quelques livres, nous suivront dans le désert, et, sans jaloux, sans curieux observateurs de nos actions, s'écouleront, dans le charme du travail, des entretiens et des arts, les trop courtes journées que le ciel nous accorde.

» Non! ce n'est plus qu'ici, loin de tous les regards humains, qu'il nous est permis maintenant de vivre pour nous, de jouir en paix et sans remords de tout ce que nos cœurs contiennent d'amour, de la confusion de nos âmes dans cette in-

épuisable volupté des premiers jours du monde, qu'une civilisation froide et dépravée nous oblige de goûter dans le désert.

» Viens donc en ces heureux climats, où tu trouveras rassemblés, avec l'indépendance, l'amour et le bonheur, la douceur du printemps, et les ardeurs de l'été, et les richesses de l'automne. Abandonne cette société où l'on outrage ton amant, où l'on t'humilie, où mille préjuges barbares ne nous offrent qu'entraves, ne nous promettent que honte et désespoir. Quitte avec joie et les salons dorés et les insipides jardins du luxe, et leurs arbres arides, et leurs gazons flétris. Viens ici connaître la nature dans toute sa grandeur, et l'amour dans toute sa liberté. Viens dans les bras d'un amant qui t'adore, qui ne veut plus vivre que pour t'aimer, puisque aimer est maintenant toute sa vie.

» Mais que dis-je? Née au sein des villes, accoutumée à l'abondance, riche de mille talents qui vous ont conquis des admirateurs, Aglaé, puis-je reconnaître le don envié que vous m'avez fait de votre cœur en vous offrant l'exil pour toute récompense? Hélas! l'injuste sort qui a réuni nos deux existences vous aurait-il imposé tous les sacrifices! Il en est un bien cruel auquel je dois aussi me soumettre. Le comte, votre tuteur, absent pour de longues années peut-être, a exigé de moi la promesse que je ne chercherais point à vous voir avant une époque qu'il a fixée; dans peu de jours je suis dégagé de mon serment. Dites un mot et vous êtes à moi pour la vie. Si cette démarche vous effraie; si la seule proposition qu'il soit en mon pouvoir de vous faire en ce moment

vous paraît aussi peu digne de nous deux qu'elle l'est en effet, un mot encore, et, quelle que soit votre résolution, je vous obéis, car je ne puis croire que vous m'ordonniez de vous oublier.»



CHAPITRE XIX.

Dans le sentier étroit d'une roche âpre et fière,
Ceinte des deux côtés d'abysmes périlleux,
Elle pressait les flancs d'un coursier orgueilleux,
Reiglant d'une main seure une allure guerrière.

STANCES DE L'HOMME CHRÉTIEN.

Aglaé, depuis le départ du comte et d'Eugène, avait passé à Betharram de bien tristes journées. La conduite réservée d'Eugène, la surveillance inquiète du comte à son égard pendant les dernières semaines de leur séjour au château, l'avaient remplie d'une vive inquiétude, que leur départ imprévu ne fit qu'accroître. Quoique Eugène lui eût paru aussi tendre dans ces derniers moments, elle avait aperçu quelque contrainte dans ses manières, dans les rapports qu'il avait avec elle; il semblait l'éviter, et les entretiens secrets et fréquents qu'il avait eus avec le comte n'avaient pas échappé à Aglaé. Quant à la défiance de son tuteur, ce sentiment avait jusqu'alors paru si étranger à son caractère, qu'il l'avait vivement frappée. Elle s'imagina que le comte et Eugène étaient de concert pour l'abandonner, et

la lettre qu'elle reçut du premier, qui la préparait sur un changement prochain de résidence, vint d'autant plus l'affermir dans cette opinion, que le comte ne lui parlait pas d'Eugène, qu'elle croyait encore avec lui. Alors son chagrin fut extrême. Elle avait un sincère attachement pour son tuteur; son amour pour Eugène était violent, et la douleur qu'elle ressentit de se voir ainsi trompée dans toutes ses affections fût devenue du désespoir si les soins empressés de Germaine, sœur de Lescoubat, si les assurances de celui-ci et l'intérêt qu'il lui témoignait, n'eussent apporté quelque soulagement à ses peines.

Germain avait reçu en même temps qu'Aglaé la lettre du comte; elle l'avait jeté dans une grande irrésolution; mais celle qu'Eugène lui écrivit d'Aran lui parvint presque aussitôt et le rassura. Son maître, comme nous l'avons dit, lui donnait rendez-vous à Héas, et lui recommandait de l'avertir du départ d'Aglaé de Betharram. Comme les sentiments des jeunes gens n'avaient point échappé à sa pénétration gasconne, et qu'il craignait d'être pris au dépourvu ou de mécontenter son jeune maître, à l'autorité seule duquel il se croyait soumis; que, d'ailleurs, la répugnance avec laquelle Aglaé paraissait quitter le château avait touché son bon cœur, il avait pris sur lui d'aller à Tarbes chez l'ami du comte, et lui avait dit qu'il lui amènerait lui-même Aglaé quand il en serait temps, se réservant d'obéir aux ordres qu'il recevrait d'Eugène à ce sujet lorsqu'il le verrait à Héas.

Satisfait de son adresse, et s'applaudissant de

sa précaution, dont il n'instruisit Aglaé qu'après la démarche faite et au moment de se rendre à Héas, il lui demanda ses commissions pour Eugène, qu'il allait voir, disait-il, et il partit avec quelques compliments dont elle put à peine le charger, dans la surprise qu'elle éprouvait en apprenant qu'Eugène avait quitté le comte depuis plusieurs jours, et qu'il n'était pas venu à Betharram.

Germaine, qui s'était fait un cas de conscience d'assister à la solennité où l'on se rendait de toutes parts, se vit avec chagrin forcée de rester à Betharram auprès d'Aglaé, à laquelle elle fit une longue et pompeuse description de la fête. Les regrets de Germaine, qu'elle exprimait avec naïveté, firent naître à Aglaé le désir d'aller elle-même à Héas, moins touchée des descriptions de sa confidente que pressée du désir de voir Eugène. Elle n'eut pas de peine à déterminer sa bonne à l'accompagner. Dans la crainte d'attirer l'attention des curieux et de mécontenter son frère, Germaine procura à Aglaé un habit complet de paysanne, avec le capulet écarlate, bien certaine de n'être point remarquée dans l'affluence des pèlerins qui se rendent au sanctuaire de Notre-Dame. Elles montèrent à cheval, et furent se mêler dans la foule qui s'y rendait de divers chemins.

Le voyage qu'entreprenait Aglaé était tout nouveau pour elle. Quoique habitant le voisinage des montagnes, elle n'avait jamais passé la plaine qui les borde; elle l'avait même peu désiré, malgré les éloges que lui avait faits Eugène des beautés de ce

pays. L'aspect menaçant de ces grands monuments de la nature, leurs sommets arides et hérissés, leurs frimas éternels, les nuages sombres qui en cachent souvent la cîme, et les orages fréquents qui semblent prendre naissance au milien de leurs détours, lui inspiraient une sorte de terreur. Cependant l'espoir de rencontrer Eugène lui faisait oublier toutes ses craintes, mais n'empêchait pas cette impression d'exister. En s'engageant dans les défilés qui avoisinaient Lourdes, un serrement de cœur inexprimable la saisit, et les propos flatteurs, quoique souvent exprimés avec plus de franchise que de délicatesse, qui lui étaient adressés par les jeunes paysans, selon leurs divers caractères, n'auraient apporté aucune distraction à ses tristes pensées s'ils ne lui eussent fait naître la crainte d'être reconnue. Sa compagne eut soin de la présenter aux curieux comme une parente venant d'un lieu éloigné pour faire ses dévotions à Héas, et ce mensonge officieux fit cesser l'embarras où se trouvait Aglaé de répondre aux phrases en patois qui lui étaient adressées de toutes parts.

Elle respira plus librement en traversant le riche bassin d'Argellez, si chéri d'Eugène, et dont il l'avait si souvent entretenue avec une sorte d'enthousiasme. Après avoir passé le pont de Pierrefitte, l'aspérité des montagnes environnantes et la profondeur de la gorge qui conduit à Barèges vinrent renouveler sa tristesse un moment dissipée par les riants pâturages de Luz et de Saint-Sauveur. Mais lorsqu'elle vit la longue procession des pèlerins s'avancer et comme s'engloutir dans le

ravin qui mène à Gavarnie, au milieu de rochers coupés à pic, sa frayeur, mêlée d'étonnement, fut extrême, et redoubla encore quand ses compagnes de voyage mirent pied à terre et conduisirent avec précaution leurs montures par la bride en traversant le pas de l'Échelle, taillé en corniche au dessus du torrent qui mugit sans être aperçu dans la profondeur de l'abîme qu'il s'est ouvert. Ses yeux considéraient avec une morne surprise d'immenses roches suspendues sur sa tête et menaçant depuis des siècles d'une chute prochaine.

Au milieu de la foule qui l'environnait en chantant des cantiques, Aglaé se représentait la solitude dans laquelle se trouvaient ordinairement ces lieux sauvages. Le hameau de Sia, son pont hardi et élégant de vétusté, sous la voûte duquel se balançaient, agitées par la brise, de longues guirlandes de lierre et de plantes grimpantes, arrêta un moment ses regards attristés de nouveau par la vue de hautes montagnes dont les pentes rapides, nues et sans végétation, resserrent les bords du Gave, vers lesquels le chemin est alors descendu. Nulle plante, nulle fleur ne réjouit cette aride contrée, qui conduit le voyageur jusqu'à Pragnères, verte et fraîche oasis au milieu du désert. Un peu plus loin la sombre verdure du buis est la seule qui délasse le regard jusqu'à Gèdres, où aboutit la vallée de Héas.

Une grande affluence de pèlerins encombrait ce petit village, attirés à la solennité par la dévotion, la curiosité ou l'intérêt. D'ailleurs Germaine craignait de s'y arrêter, persuadée que Lescoubat était chez son ami Palasser, aubergiste du

lieu. Elle engagea donc Aglaé à poursuivre leur route, malgré l'approche de la nuit et la fatigue qui l'accablait.

A travers une longue avenue, elles atteignirent un immense éboulement de rochers tombés des montagnes dominantes et entassés pêle-mêle avec d'énormes troncs de sapins, reste hideux d'une forêt tout entière qui fut entraînée avec le sol qui la supportait. Au plus haut sommet de ces débris amoncelés, on fit remarquer à Aglaé le caillou de l'Arayé : c'est un bloc isolé d'une forme cubique presque régulière ; sa dimension colossale, sa position singulière l'ont rendu l'objet de la vénération des montagnards. Là, disent-ils, apparut la Vierge, ordonnant à des ouvriers célestes la construction de sa chapelle élevée au milieu d'une enceine immense et silencieuse. La nuit était close : Aglaé n'aperçut le monument sacré et les rares habitations qui l'environnent qu'à la lueur des feux rouges de bois résineux allumés de toutes parts, et autour desquels se groupaient les pèlerins qui n'avaient pu trouver d'asile dans les maisons du hameau. Le ciel était chargé de nuages sombres et bas, qui semblaient se traîner lentement dans l'enceinte de la vallée ; leurs contours inférieurs reflétaient tour à tour la lueur sinistre des feux au dessus desquels ils passaient. Aglaé, que ce spectacle étrange avait jetée dans une sorte de stupeur, suivit machinalement sa pieuse compagne à la chapelle vers laquelle se précipitaient les pèlerins. Aglaé vit exposée sur l'autel une petite madone, que chaque dévot, après maintes génuflexions, prenait de ses mains pour

lui donner un baiser sur l'une et l'autre joues, et après quelques caresses la remettait à sa place. Les femmes l'entouraient de leurs bras avec de véritables transports de joie, la berçaient comme un enfant, avec les agaceries qu'elles prodiguent d'ordinaire à leurs nourrissons. Au dehors ce n'était que jeux, que danses et que chansons profanes.

Aglaé, élevée sans principes religieux, était hors d'état de faire une sage distinction entre la véritable piété et ces pratiques vulgaires qui furent loin de l'édifier. Retirée dans une hutte informe que des amies de Germaine leur permirent de partager, Aglaé feignit de dormir pour éviter les questions, et elle se livra à la multitude de ses réflexions. La lassitude, l'absence de nourriture substantielle, l'aspect fantastique de ce désert au milieu de la nuit, les chants, les cris confus qui retentissaient autour d'elle, ces démonstrations sauvages, et dont elle venait d'être témoin, d'une religion qu'elle avait toujours respectée sans la connaître, lui causèrent une forte fièvre, et jetèrent son esprit dans une sorte de délire. Elle se rappelait vaguement les discussions du comte et d'Eugène sur les beautés de ce culte dont Eugène s'était déclaré l'admirateur ; elle cherchait à s'expliquer une prédilection qu'il lui était impossible de partager d'après ce qu'elle venait de voir. Ainsi se passa cette nuit cruelle, dont la longueur parut encore doublée à Aglaé par l'impatience qu'elle éprouvait de revoir l'unique objet de toutes ses pensées.

Le matin devait se célébrer à Héas une

messe solennelle. Déjà les pèlerins montaient de Gèdres en entonnant des cantiques; les voyageurs, arrivés dès la veille, avaient cessé leurs jeux et attendaient le divin sacrifice avec recueillement. Germaine et Aglaé se placèrent de manière à bien voir sans être remarquées. Bientôt s'avança, précédé de la croix, le pasteur O'Donnell, revêtu de ses habits sacrés, et qui devait officier; derrière lui marchaient Eugène et Méri. Celle-ci attirait tous les regards par sa taille délicate et élevée, sa chevelure blonde et son vêtement blanc; elle s'avançait, avec timidité et cette gracieuse maladresse qui lui était propre, dans le chemin étroit et difficile de la vallée. Eugène paraissait surveiller ses mouvements avec une inquiétude affectueuse, qu'Aglaé ne fut pas la dernière à remarquer. Elle reconnut Méri sur le champ pour la villageoise qu'elle avait aperçue à Betharram le jour de la fête; cette vue fut pour elle comme un coup de foudre. Aglaé ne tarda guère à apprendre, par la conversation de ses voisines, que la grande demoiselle blanche, qui fixait l'attention de tous les spectateurs par son costume et son air étranger, était la nièce du curé du Val Surguères. A ces paroles inattendues, un épais bandeau tomba des yeux d'Aglaé. Les promenades d'Eugène au presbytère, le silence qu'il avait toujours gardé sur cette demoiselle, son goût pour les montagnes, la préférence qu'il accordait au christianisme, lui parurent expliqués. Une morne pâleur se répandit sur son visage; son regard se troubla; un tintement aigu frappa ses oreilles; ses jambes fléchirent; à peine

Germaine eut-elle le temps de la soutenir, et, aidée de quelques amies, de la conduire hors de la foule.

Germaine ne pouvait soupçonner la cause de l'indisposition subite de sa maîtresse ; mais elle-même avait vu Lescoubat suivre les pas d'Eugène, et la crainte qu'elle eut d'en être reconnue la fit éloigner de la chapelle sans regrets.

Lorsqu'Aglaé eut repris connaissance, elle ne douta pas un instant qu'elle ne fût abandonnée et trahie ; la lettre qu'elle avait reçue du comte et qui lui revint à la mémoire en ce moment la fortifia encore dans cette idée. Elle supplia Germaine de l'emmener loin de ce lieu de douleur. Germaine, effrayée de l'évanouissement, de la pâleur et de l'égarement de sa jeune maîtresse, y consentit. Elles remontèrent à cheval et reprirent la route de Gèdres. Aglaé n'était plus cette jeune fille effrayée de la rapidité ou de l'escarpement du terrain ; elle poussait son cheval aussi vite que la file des pèlerins marchant en sens contraire le lui permettait. Arrivée à Gèdres, Aglaé, tourmentée par cette multitude toujours croissante, prit sur la gauche le chemin opposé à celui par lequel elle était venue, et presque solitaire, qui conduit à Gavarnie. Sur la remarque que lui en fit sa compagne, elle lui dit qu'il fallait laisser écouler cette foule incommode avant que de reprendre la route de la plaine, et elle continuait d'avancer de toute la force de son cheval.

La course rapide de notre aventurière fut bientôt retardée par la nature même du sol sur lequel elle avançait. Une montagne énorme, dont la

moitié s'élève encore jusqu'aux nues, s'est séparée un jour de son autre moitié, dont les débris couvrent la vallée, entassés comme le gravier du rivage des fleuves; mais chacun de ces débris ferait à lui seul un immense édifice. Ce lieu de désolation, connu dans le pays sous le nom bien mérité de *Cahos*, eut la puissance de distraire un instant Aglaé de ses tristes pensées. Au loin, et comme perdus dans les nuages, elle aperçut devant elle de longs remparts réguliers, de vastes tours, s'élevant du milieu de neiges éternelles. Son guide, qui vit sa surprise, lui fit remarquer une large ouverture dans une des murailles qu'elle regardait. C'est la brèche, lui dit-elle, que fit Roland avec sa bonne épée pour passer en Espagne; et ces tours, c'est le Morbaré, restes du château d'un vieil enchanteur.

Aglaé, se rappelant Arioste, se mit à répéter :

Sei giorni me n'andai mattina e sera
Per balze e per pendici orride e strane :
Dove non via, dove sentier non era,
Dove ne segno di vestigia umane;
Poi giunsi in una valle incolta e fiera
Di ripa cinta e spaventose tane,
Che nel mezzo, su un sano, avea un castello
Forte e ben posto e a maraviglia bello.

Et ce souvenir lui retraçant plus vivement les jours passés et peu éloignés encore où Eugène admirait auprès d'elle cette belle poésie, elle pressa de nouveau sa monture et arriva à l'entrée d'un bassin sans débouché et qui fermait la sauvage vallée qu'elle venait de parcourir. Un cirque régulier, ceint de murailles verticales, superposées

par étages, s'ouvrait sous ses yeux ; une multitude de cascades s'élançaient de ces gradins dans l'arène.

Au milieu de cette plage, vaste et déserte, qui forme le fond du bassin, Aglaé aperçut quelques touffes de verdure qui recelaient encore des fleurs d'un bleu foncé, disposées en pyramides sur une tige élevée. La vue de cette belle plante, perdue dans un lieu inhabité et y prodiguant ses charmes inconnus, frappa vivement l'imagination d'Aglaé. Elle descendit de cheval, s'approcha, et s'adressant à ces fleurs comme si elles avaient eu le don de la comprendre : Heureuses fleurs, dit-elle, vous mourrez sans avoir été cueillies ; vous renaîtrez avec le printemps ; mais la fleur de la beauté une fois flétrie ne refleurit jamais. Eh quoi ! ajouta-t-elle après avoir regardé cette plante avec plus d'attention, ton aspect est triste ! Regrettes-tu l'obscurité dans laquelle tu vas atteindre ta vieillesse d'un jour? Eh bien, tu ne mourras pas sans avoir été souillée aussi ; et, en saisissant quelques tiges, elle les arracha avec une espèce de dépit. — O mademoiselle, s'écria Germaine, qui, de loin, avait remarqué l'action d'Aglaé, ne touchez pas à ces fleurs, elles sont mauvaises ; elles causent l'engourdissement et la mort. Aglaé s'arrêta, fixa long-temps ses yeux sur les fleurs que l'exclamation de sa compagne lui avait fait rejeter avec effroi, les ramassa, les forma en bouquet en y joignant de nouvelles tiges qu'elle cueillit, les lia avec un brin de jonc, les fixa au pommeau de sa selle et remonta à cheval, en demandant à son guide de reprendre leur chemin. Germaine,

que l'agitation extrême de sa maîtresse avait effrayée, satisfaite de la voir plus calme, n'osa lui faire aucune observation et la dirigea jusqu'à Gèdres, où ils retrouvèrent la file des pèlerins retournant vers la plaine, et à laquelle ils se joignirent.

Le temps, qui avait menacé tous les jours précédents, était devenu réellement mauvais. Les nuages, descendus dans les vallées étroites, en suivaient les contours, poussés avec rapidité par un vent violent, qu'on entendait mugir sur les hauts sommets des montagnes et dans la profondeur des forêts. Quelquefois un épais brouillard remplissait la vallée, tandis que les pics environnants, dont les nuages cachaient la base, s'élevaient vers un ciel dégagé de vapeurs. Ici des nuages épais s'amoncelaient autour des cimes les plus élevées et y répandaient une profonde obscurité, tandis que la contrée inférieure, éclairée d'une lumière blafarde, était libre des brouillards suspendus au dessus d'elle. Ces phénomènes bizarres et désordonnés ajoutaient à l'horreur que ces lieux inspiraient à Aglaé, et cependant son esprit paraissait plus calme et surtout plus dégagé de craintes que la veille; elle se mêlait même souvent à la conversation de ses compagnes de voyage, et Germaine vit avec joie qu'Aglaé dédaigna de descendre de cheval pour traverser le pas de l'échelle.

Dans les vallées, qui s'élargissent en bassins, l'automne exerçait déjà toute son influence; le vent, dont on était moins garanti que dans les gorges étroites, descendant par bouffées, soulevait

la poussière et les feuilles desséchées, divisait et chassait rapidement les nuages sur le flanc des rochers, où ils roulaient en flocons blancs et légers. Cependant les chants des pèlerins n'avaient point cessé, mais ils avaient changé d'objet ; les cantiques sacrés ne se faisaient plus entendre, mais les refrains joyeux des chansons basques, les romances béarnaises ou les complaintes de l'habitant du Bigorre. Aglaé, pressée par ses compagnes de leur faire connaître quelques chansons de son pays, ne se fit pas prier pour chanter les paroles suivantes :

LES FEUILLES D'AUTOMNE.

L'automne a soufflé sur la terre,
Le rameau va se dégarnir.
Vole, vole, feuille légère,
Bientôt l'hiver va te jaunir.

L'oiseau n'est plus dans le bocage
Qui jadis cachait ses amours ;
L'amant ne cherche plus l'ombrage
Si doux pour lui dans les beaux jours.

La bergère sous la verdure
Ne va plus répandre des pleurs,
Ou confier à la nature
Le mystère de ses ardeurs.

Le brouillard couvre la vallée ;
La terre brille de frimas ;
L'hirondelle a pris sa volée
Et cherche de plus doux climats.

On doit survivre à de vains charmes,
A la gloire, même au bonheur,
Quand on peut essuyer des larmes,
Quand on sait charmer la douleur.

Mais toi ! vole, feuille légère,
Obéis à de dures lois :
Tombe ! Tu n'es plus sur la terre
Qu'un inutile et triste poids.

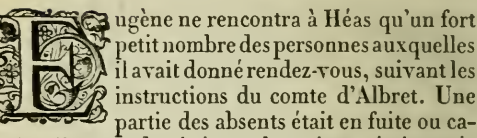
Après avoir reçu les compliments de ses compagnes, qui regrettaient que les paroles ne fussent pas en patois, Aglaé s'en sépara et rentra au château que la nuit était déjà fermée. Le froid était piquant ; elle demanda du feu et de l'eau, pour faire du thé, disait-elle, congédia Germaine et s'enferma dans son appartement.



CHAPITRE XX.

Or elle a tort : car noyse ne raucune
N'eust onc de moi. Tant lui fus gracieux
Que s'elle eut dit : Donne moi de la lune,
J'eusse entrepris de monter jusqu'aux cieux.

ANCIENNE BALLADE.



ugène ne rencontra à Héas qu'un fort petit nombre des personnes auxquelles il avait donné rendez-vous, suivant les instructions du comte d'Albret. Une partie des absents était en fuite ou cachée ; l'autre, dominée par la crainte, était restée dans ses foyers : il ne put donc recueillir que des nouvelles vagues, incertaines, et enlaidies par la peur; mais Germain L'Escoubat lui donna connaissance du tempérament qu'il avait cru devoir employer pour ne pas se dessaisir d'Aglaé sans s'opposer directement aux ordres du comte avant que d'avoir reçu ceux de son jeune maître. Eugène applaudit à son zèle ingénieux, et le chargea de remettre à Aglaé la lettre qu'il avait préparée. Lorsque mademoiselle Aglaé, dit-il à son fidèle serviteur, aura lu cette lettre, vous n'aurez plus d'ordre à recevoir que d'elle seule, jusqu'à mon arrivée prochaine au château, soit qu'elle de-

mande à être conduite à Tarbes dans l'asile qui lui est offert, soit qu'elle préfère m'attendre. Répétez-lui mes propres paroles, mon cher Germain, et dites-lui que je suis prêt à approuver ce qu'elle décidera, et que je vous mets à sa disposition. Je passerai cette journée à Héas, et je serai de retour à Betharram après-demain dans la journée. Si Aglaé se détermine à quitter le château, ajouta-t-il en soupirant, je désirerais qu'elle fût partie lorsque j'y arriverai ; remettez-lui donc ma lettre demain matin. Voilà tout ce que j'ai à vous commander.

Eugène congédia Germain après lui avoir donné ces instructions ; il sentait son cœur soulagé, car sa lettre à Aglaé l'avait surchargé d'un poids inconnu quand il se trouvait en présence de Méri. Après la cerémonie, Eugène consacra sa journée à parcourir le cirque de Héas, qu'il ne connaissait point, et à entretenir le pasteur et sa nièce, qui ne devaient retourner au Val-Surguères que le lendemain.

L'Escoubat fit ses dévotions et redescendit à Gèdres dans la journée ; mais les instances de son ami Palasser le retinrent plus long-temps qu'il ne voulait, et il n'arriva à Betharram que le lendemain à la pointe du jour.

Il trouva le château en rumeur et sa sœur Germaine dans la plus vive inquiétude ; elle attendait son arrivée avec une grande impatience. Il apprit par elle qu'Aglaé avait été fort malade pendant la nuit. Germaine, qui occupait une chambre proche de celle d'Aglaé, avait été réveillée par les gémissements de sa maîtresse ; mais l'espèce de

délire dans lequel elle l'avait trouvée ne lui avait pas permis de connaître la cause de son mal. Elle dort maintenant, continua-t-elle, et dans votre absence j'ai envoyé chercher un médecin à Pau; mais n'importe, il faut la voir. Germain, introduit par sa sœur, trouva en effet Aglaé dans une espèce de sommeil léthargique qui ressemblait à de la torpeur; il interrogea Germaine sur les circonstances qui avaient précédé cet état effrayant. Les réponses entrecoupées de cette pauvre fille inspirèrent des soupçons à son frère. En promenant ses regards dans la chambre, il trouva les tiges des fleurs qu'Aglaé avait recueillies, et les reconnut sur-le-champ pour de l'aconit. Qu'est-ce là? s'écria-t-il; où avez-vous trouvé ces fleurs? elles ne croissent point dans les environs. La malheureuse Germaine, tout en versant des larmes, avoua à son frère que, pressée par Aglaé, elles avaient été la veille à Héas, où elles avaient vu M. Eugène et une demoiselle tout en blanc; qu'alors mademoiselle Aglaé s'était évanouie et s'était presque enfuie jusqu'à Gavarnie, où elle avait cueilli ces fleurs. Mais, dit-elle, je l'ai bien avertie qu'elles ne valaient rien.

L'Escoubat, ainsi que nous l'avons souvent remarqué, avait trop de tact pour n'avoir point aperçu les sentiments que les deux jeunes gens avaient conçus l'un pour l'autre, et la tendre affection qu'Eugène avait témoignée à Méri à la vallée de Héas l'avait trop frappé lui-même pour qu'il pût se méprendre sur la cause de l'évanouissement subit d'Aglaé, et de tout ce qui s'en était suivi. Sans perdre un temps précieux à a-

dresser à sa sœur des reproches inutiles, il administra sur-le-champ à la malade tout ce que ses connaissances en médecine lui indiquaient de plus efficace. Il parvint enfin à lui rendre sa connaissance; et, sans parler à Aglaé de son état, qu'il feignit de ne regarder que comme la suite d'une indisposition naturelle, il ne s'entretint que d'Eugène et de la lettre que son maître lui avait donnée pour elle. La faiblesse dans laquelle était Aglaé, et la confusion de ses idées, obligèrent l'Escoubat à revenir plusieurs fois sur ce sujet, en s'appesantissant sur l'intérêt qu'il avait témoigné en s'informant d'elle et sur la lettre qu'il lui avait remise. Ces paroles, si peu conformes à ce qu'Aglaé avait vu la veille, lui persuadèrent qu'elle sortait d'un songe pénible; les marques d'affection que lui prodiguait le bon vieillard, qui avait eu soin d'éloigner sa sœur, son empressement pour la soulager, ses instances, déterminèrent Aglaé à accepter les breuvages qu'il lui offrait et qu'elle avait d'abord repoussés, tout en écoutant les paroles de l'Escoubat, mais sans lui répondre et livrée à une rêverie pénible. Enfin elle remercia Germain de ses soins, et le pria de recommencer tout ce qu'il venait de dire, ce qu'il fit avec joie, en ajoutant ce qu'Eugène lui avait dit, de ne recevoir d'ordres que d'Aglaé jusqu'à son prochain retour, et il lui remit entre les mains la lettre de son maître.

Aglaé tenait cette lettre sans l'ouvrir. En vain l'Escoubat la pressait-il d'y jeter les yeux. Bon Germain, lui dit-elle, vous aimez aussi M. de Lautrec; vous l'avez vu enfant, vous connaissez son

cœur : dites-moi, serait-il capable de me chasser de sa maison pour y amener une étrangère? Non, non, s'écria le vieux serviteur, ému jusqu'aux larmes à l'aspect de cette belle Aglaé, si brillante naguères et maintenant désespérée et mourante; lisez, mademoiselle, lisez! Et saisissant la lettre il en brisa le cachet et la lui ouvrit sous les yeux. Elle y jeta quelques regards. — Je ne puis, dit-elle; cependant j'aime à vous croire.... vous ne voudriez pas me tromper; mais peut-être l'êtes vous vous-même. — C'est impossible, reprit-il, mon maître m'a parlé de vous, demain il sera ici. — Demain! répéta Aglaé aussi haut que sa faiblesse put le lui permettre, demain il sera trop tard. — Que voulez-vous dire? continua Germain en feignant de ne point comprendre le sens de ses paroles; il n'est jamais trop tard pour se laver d'un soupçon honteux. Mais qu'importe? permettez-moi de vous lire sa lettre, et vous lui rendrez justice.

Aglaé écouta cette lecture sans l'interrompre et elle garda encore le silence après qu'elle fut achevée, en paraissant faire des efforts pour rassembler des souvenirs qui lui échappaient. — C'est bien, dit-elle enfin; je ne sais quels sont ces obstacles insurmontables dont parle votre maître... Mais... c'est possible... Et cherchant de la main le vieux serviteur, tandis que ses yeux demeuraient immobiles et fixés devant elle : Vous lui direz, continua-t-elle, que je le remercie et que je me félicite de n'avoir bientôt plus moi-même aucun sacrifice à lui imposer... Une convulsion interrompit ses paroles; Germain s'empressa de lui porter des secours, qu'elle refusa opiniâtrement.

— Non, non, disait elle en mots entrecoupés.... Je meurs contente... et plus tard... oh! mes regrets seraient trop cruels... non... je ne veux pas le voir..., je ne veux plus rien apprendre.... laissez-moi... Laissez-moi mourir.... ne me dites plus rien! L'Escoubat s'aperçut que le visage d'Aglaé se colorait fortement et pâlissait tour à tour d'une manière effrayante; elle parlait avec volubilité, mais ses paroles inarticulées n'offraient aucun sens. Ses yeux étaient ouverts, ses lèvres tremblantes et ses membres raidis par de violentes contractions. En vain Germain voulut-il lui faire avaler quelque potion; ni la persuasion de ses prières, ni l'adresse, ni la force même, ne purent surmonter la résistance qu'elle opposait à toutes les tentatives du serviteur désolé. A cette agitation succéda un repos plus affreux peut-être par l'immobilité presque absolue de la malade; son teint se couvrit de taches livides, ses mains devinrent froides et bleues. Un vieux médecin, celui que Germaine avait fait demander à Pau, arriva vers le soir. A la vue d'Aglaé il jugea son état désespéré; ses aspirations suffocantes, ses dents serrées, ne permettaient plus de faire passer aucun breuvage. Le médecin approuva néanmoins le régime que Germain avait suivi; mais, n'apercevant plus aucun moyen de sauver Aglaé, il engagea l'Escoubat à faire appeler un ecclésiastique, et comme il était difficile d'en trouver en ce moment de persécution, il indiqua l'abbé O'Donnell, curé de Val-Surguères. A ce nom, la malheureuse Aglaé, que l'on croyait sans connaissance, poussa

un gémissement lugubre et prolongé qui fut le dernier souffle de sa vie.

Dans ce même moment Eugène accompagnait le pasteur et sa nièce dans leur retour au presbytère. Depuis long-temps il n'avait passé d'instants aussi calmes. Les discours du curé, les entretiens fréquents qu'Eugène avait avec Méri, quoique graves et sérieux, avaient apporté une puissante distraction à ses chagrins. L'amour ouvre le cœur à toutes les affections tendres; l'âme, une fois habituée à ce sentiment, en éprouve le besoin continuel, tant elle se trouve vide et comme privée d'aliments dès qu'il vient à lui manquer. Le danger d'aimer trouve dans l'amour son seul préservatif. Le même sentiment qui fait le désespoir d'un cœur épris fera sa consolation. Pour qui aime, enfin, aimer est la seule occupation, le seul but, la seule jouissance de la vie.

Le lendemain, Eugène, qui n'avait pas oublié la promesse qu'il avait faite au vieux Germain, prit congé de ses hôtes après le repas du matin, et non sans regrets. Son avenir était perdu pour lui dans une incertitude cruelle peut-être, et que cependant il eût voulu prolonger encore. Il ne pouvait prévoir la décision d'Aglaé, et pour répondre au pasteur, qui lui demandait l'époque de son retour au presbytère, il fut obligé de supposer des lettres du comte d'Albret qui le rappelaient en Espagne.

Après avoir fait ses adieux au curé et à Méri, en pensant que ce pouvait être les derniers, il se mit en route avec tristesse, et en calculant dans son esprit ce qui lui restait à faire selon l'une ou l'autre détermination d'Aglaé. La proposition

qu'il lui avait faite pas sa lettre, au moment de prendre lui-même un parti décisif, lui semblait déraisonnable et honteuse, et il était tout près de se reprocher cette démarche, dont les conséquences lui semblaient terribles. Tantôt il se persuadait qu'Aglaé n'aurait pu se déterminer à vivre dans la solitude; tantôt il était convaincu que l'amour qu'elle avait pour lui, et dont elle lui avait donné des preuves non équivoques, l'aurait retenue au château. Bientôt cependant cette incertitude lui devint insupportable; le désir violent qu'il éprouvait de revoir Aglaé prit plus de force à mesure qu'il s'éloignait de Méri. L'éclatante beauté d'Aglaé, l'amour qu'elle avait pour lui, le désir de lui prouver le sien sans obstacles, l'emportèrent enfin sur ses craintes; il doubla le pas et arriva à Betharram.

Germain l'Escoubat s'était hâté de faire faire les obsèques d'Aglaé avant l'arrivée de son jeune maître. Mais, religieux observateur des anciennes coutumes de son pays, il n'avait eu garde d'oublier le festin des morts, encore en usage aujourd'hui dans ces contrées. Il y avait invité les habitants notables des environs, qui, se joignant aux gens du château et de la ferme, chantaient en chœur des espèces de dialogues ou d'élégies en patois rimé sur des airs lents et monotones, et arrosaient leurs litanies d'abondantes libations. L'arrivée d'Eugène interrompit cette cérémonie sauvage, et l'étonnement que lui causèrent ces chants mortuaires fut encore augmenté par l'air triste de Germain, malgré son visage enluminé, lorsque le vieux serviteur vint le recevoir.

Un affreux pressentiment serra le cœur d'Eugene. Il fixa les yeux sur Germain sans pouvoir ouvrir la bouche, et il entra dans le château, dont il traversa avec rapidité les premières pièces jusqu'au salon, où se tenait ordinairement Aglaé, et qu'il trouva désert. Seulement, sa harpe et ses cartons de dessins semblaient indiquer qu'elle n'avait pas quitté le château. Il se retourna vers Germain, qui l'avait suivi en silence, et lui demanda où était Aglaé. Le vieillard baissa ses regards vers la terre, y tendit les deux mains, et des larmes s'écoulèrent le long de ses joues. Eugène restait immobile à le considérer; trop instruit par sa pantomime, il n'osait l'interroger. Elle est morte! s'écria-t-il enfin. Et quand? — Hier, répondit Germain, après avoir reçu votre lettre, qui a consolé ses derniers moments.

Il y a dans le cœur de l'homme une confiance irréfléchie en la fortune qui lui fait supporter avec une sorte de doute l'annonce inattendue des plus cruels malheurs, comme si ce n'était que l'avertissement incertain d'une chose à venir. On s'obstine à ne trouver que de la probabilité dans les arrêts mêmes du destin, et l'on se persuade involontairement qu'il ne peut se soustraire aux règles que notre faiblesse lui impose.

Ce sentiment vague, bienfait inaperçu de la nature, retarda les premiers transports du désespoir d'Eugène. Il se laissa conduire machinalement dans son appartement, où il resta plongé dans une sorte d'anéantissement, qu'il n'interrompit même pas pour s'informer des détails de cet événement affreux. Germain, effrayé de l'état de

son maître, et à qui une triste expérience avait appris que les éclats les plus bruyants de la douleur sont moins à craindre que ce morne abattement, se mit à raconter méthodiquement les détails fictifs de la maladie violente qui avait conduit en peu d'instants Aglaé au tombeau. Il en cacha la cause véritable à son maître, et ne lui parla pas du voyage à Héas; il ne dit enfin la vérité qu'en parlant de la lettre qu'il avait remise à Aglaé, et qu'il rendit à son maître, en rapportant les dernières paroles de cette infortunée, par lesquelles elle disait qu'elle mourait contente. Il s'appesantit avec détail sur ces circonstances. Le résultat de son récit fut tel qu'il le désirait : Eugène, loin encore de soupçonner qu'il était la cause innocente de la mort d'Aglaé, fondit en larmes et exhala sa douleur en gémissements. Le bon vieillard, qui partageait réellement la douleur de son élève chéri, l'entretint encore, en vantant les aimables qualités de la chère demoiselle, sa douceur, ses talents et sa beauté. Il donnait à Eugène les détails les plus minutieux de la conduite d'Aglaé pendant sa solitude, de ses travaux, des regrets qu'elle exprimait à chaque instant de l'absence d'Eugène, du chagrin qu'elle avait éprouvé en apprenant que le comte voulait lui faire quitter le château. C'est ainsi que ce fidèle serviteur sut tromper la douleur de son maître en l'occupant sans cesse de l'objet qui la causait.

Ainsi se passèrent le jour et le lendemain de l'arrivée d'Eugène au château. Pendant ces premiers moments, Eugène n'avait point encore acquis la conscience de son malheur, et cette sépa-

ration, qui devait être éternelle, n'était pour lui que comme la prolongation de son absence. Mais, quand les jours se succédèrent sans lui ramener celle qu'il chérissait; quand la réalité de sa perte lui fut, pour ainsi dire, confirmée par chaque instant qui s'écoulait, alors son désespoir fut extrême. Il parcourait, dans une espèce de délire, tous les lieux du parc qui lui rappelaient les instants passés auprès d'Aglaé; ses conversations, ses gestes, revenaient à sa mémoire et lui arrachaient des larmes. Ces beaux lieux, dépouillés et flétris par l'automne, en se conformant à sa tristesse, semblaient partager sa douleur; le soleil, chargé de brouillards, en se cachant derrière des nuages noirs et amoncelés, paraissait lui-même dédaigner sa pompe accoutumée, depuis que les beaux yeux qui l'admiraient naguères étaient fermés pour toujours. Les fleurs délicates et fragiles qu'Aglaé se plaisait à cultiver brillaient seules encore de quelque éclat, tandis que le sien, moins durable, était déjà effacé. Ainsi, l'aspect de tous ces objets, soit qu'ils fussent changés, soit qu'ils fussent restés immuables, semblait ajouter encore au chagrin du malheureux Eugène.

Il trouvait cependant un charme cruel à revoir cette pelouse sauvage, couverte de vieux châtaigniers, où il surprit Aglaé chantant cette romance qui l'avait éclairé la première fois sur les sentiments de son amie. Là, rien ne faisait diversion à sa peine profonde, et il aimait à y soulager son cœur du poids de ses larmes. Hélas! s'écriait-il en liberté, ces bouquets touffus, ces frais ruisseaux, ces collines, qui ont vu tant de

fois Aglaé, ne la verront plus. Elle ne viendra plus repaître ses regards de leurs charmes simples et naturels. Ses yeux sont fermés à leurs beautés. Et, remarquant qu'en cet endroit les gazons étaient entremêlés de la fleur tendre et amoureuse du colchique d'automne : — Ces prés sont fleuris, se disait-il, ces bois sont plus verts, ces ruisseaux murmurent encore ; ah ! ce sont ses derniers pas qui ont foulé ces lieux, ses derniers regards qui les ont embellis ! Et, continuant ses plaintes : C'est donc en vain que je cherche ses traces dans ces lieux que tant de fois nous avons parcourus ensemble ! Elle n'est plus sur le tertre où nous allions admirer les derniers feux du jour, ni sur le bord de la fontaine, ni sous l'ombre de ces bosquets; elle n'est plus dans la vaste étendue de la plaine, où mon œil ne peut plus rien apercevoir d'elle.... que peut-être la tombe ignorée où elle repose ! Et vous, écho du vallon qui vous plaisiez à répéter les accents brillants de sa voix, vous ne répéterez plus que mes gémissements. Pleurez, muses de ces bois, puisque votre divin savoir n'a pu prolonger les jours de celle à qui vous aviez prodigué vos trésors, puisque vous n'avez pas su conserver en elle ce feu sacré qui vous anime.

Les tristes journées d'Eugène s'écoulaient en accumulant ainsi avec une satisfaction cruelle tous les souvenirs qui pouvaient accroître les regrets ; il relisait la lettre qu'il avait écrite à Aglaé, et que Germain lui avait rendue, en pensant qu'elle avait encore fixé ses yeux au moment ou ils se fermaient du sommeil éternel; il recherchait les derniers

morceaux de musique qu'elle avait chantés, ses derniers dessins, imaginant y trouver un rapport avec les dernières pensées de son amie; il s'applaudissait de lui avoir enfin donné par sa lettre une preuve d'amour qu'elle avait emportée au tombeau, et cette seule idée avait le pouvoir d'alléger sa douleur.

Les soirées, déjà longues, lui devenaient encore plus pénibles que les jours. Ses livres, qu'il avait lus tant de fois avec Aglaé, ne lui parlaient que d'elle. Le silence des nuits ajoutait l'effroi à sa douleur; des songes affreux le tourmentaient dans son sommeil. Enfin, il ne put supporter plus long-temps cet état d'oisiveté et de peine; il résolut de quitter le château. Il écrivit à ses tuteurs pour demander qu'on l'émancipât, ce qu'il obtint facilement de leur paresse indifférente, et il ne s'occupait plus qu'à rassembler quelque argent pour aller rejoindre son oncle, lorsqu'il en reçut une lettre. Le comte ignorait encore la mort de sa pupille; il écrivait à son neveu qu'il quittait la vallée d'Aran pour se rendre dans l'intérieur de l'Espagne, d'où il lui ferait connaître le lieu de sa résidence. Cette nouvelle contraria vivement les projets d'Eugène, qui, dans son incertitude, voulut encore, selon son usage, aller demander des conseils et des consolations au curé de Val-Surguères.



CHAPITRE XXI.

Adieu forêts désolées,
Adieu monts, adieu vallées,
Adieu! Je vous vais quittant.
Puis-je plus rester en vie
Puisque l'on me l'a ravie
La Nymphe que j'aimois tant?

GILLES DURAND.

Eugène, après avoir pris connaissance de ses affaires, les mit en ordre et chargea de sa procuration Germain l'Escoubat, pour affermer ses terres et en toucher les revenus. Comme le séjour de son château ne lui offrait plus qu'une solitude pénible, il se proposa d'attendre au val Surgueres que le comte d'Albret lui eût fait connaître sa résidence en Espagne pour l'y aller retrouver. A cet effet, et pour éviter de retourner à Betharram, il se munit d'une somme en or assez considérable, et partit un matin monté sur la Blonde, son cheval chéri, pour se rendre au presbytère, après avoir prévenu Germain d'y envoyer les lettres qui lui seraient adressées.

En traversant le village de Saint-Pé, il y

trouva tous les habitants se préparant à la chasse des palombes, qui quittent les montagnes aux approches de l'hiver et se rendent dans la plaine, en suivant, en troupes assez épaisses pour voiler la lumière du soleil, les détours des vallées qui y aboutissent souvent par un port ou ouverture étroite. Le vol de ces pigeons sauvages est lourd et ne s'élève jamais au-dessus des montagnes. Partout où la disposition du sol est conforme à celle que l'on vient de décrire, les habitants élèvent à l'endroit où le passage est le plus resserré un long mât échelonné au sommet duquel un chasseur se tient avec une provision de palettes, planches légères grossièrement taillées en forme d'oiseau. Au moment du passage des palombes, il jette au dessus de l'espèce de nuage qu'elles forment une de ces palettes, qui retombe en tournoyant; trompées par cet objet, qu'elles prennent pour un oiseau de proie, elles se rapprochent de la terre en rasant presque le sol; alors d'autres chasseurs, apostés des deux côtés du passage, laissent tomber sur la troupe effrayée un vaste filet sous lequel un grand nombre d'oiseaux se trouvent pris vivants.

Cette chasse, qui attire les curieux des environs et une foule joyeuse d'enfants, n'eut pas le pouvoir d'arrêter Eugène, qui continua tristement son voyage au milieu des arbres dépouillés de feuilles, et en suivant les bords du torrent, alors silencieux et presque à sec depuis que les premières gelées avaient tari ses sources neigeuses.

Lorsqu'il eut traversé Lourdes, les rochers

nus ou couronnés de noirs sapins qui resserrent le chemin lui présentèrent le même aspect qu'il avait admiré tant de fois ; mais le spectacle des lieux toujours invariables produit, lorsque le cœur est changé, une impression affreuse, et ce fut dans cette disposition d'esprit qu'Eugène arriva au presbytère.

Il en trouva les portes ouvertes selon l'usage ; mais en vain parcourut-il et l'habitation et la chapelle, tout était désert. Cette solitude l'étonna. Il attendit quelque temps, et, poussé par son impatience, il sortit enfin ; et du haut du monticule que domine l'antique monument, il aperçut dans la vallée le curé O'Donnell qui se dirigeait lentement vers son habitation ; il était seul et pensif. Le premier mouvement d'Eugène fut d'aller à sa rencontre, mais la première vue de ce grave et sévère personnage lui causait toujours une émotion de crainte qu'il ne put surmonter, et il l'attendit sur le seuil de sa demeure.

Le vieillard parut fort surpris de l'arrivée d'Eugène ; il le reçut avec froideur, sans lui adresser de ces paroles amicales qui avaient toujours le pouvoir de faire évanouir la timidité du jeune homme, et ne lui demanda point le motif de sa visite. Eugène, que cette réception inaccoutumée était loin de rassurer, lui dit qu'en trouvant le presbytère sans habitants, il avait craint que quelque nouvelle solennité ne les eût appelés dans les environs.

Nous sommes dans un temps où les jours de persécution succèdent aux jours de fête, lui dit O'Donnell. Ignorez-vous ce qui passe ? Le chef

de l'église est expulsé des domaines de saint Pierre ; la république romaine est proclamée au Capitole ; on exige des serviteurs du Christ une nouvelle formule de serment ; enfin un traité de paix avec l'Autriche vient d'être signé à Campo-Formio... L'abomination de la désolation règne dans le lieu saint. Comment de pareilles choses ne sont-elles point parvenues à vos oreilles ? — Occupé d'affaires de famille, je n'ai vu personne depuis que je vous ai quitté, lui dit Eugène. Je suis maintenant maître de mes actions. Si vous craignez d'être atteint par la persécution qui vous menace, venez vous retirer au château ; je vous y offre un asile pour vous et votre nièce. — Votre maison n'est point un asile sûr pour une jeune fille, répliqua le pasteur en attachant sur Eugène un œil perçant ; le nom de ma nièce lui en a mérité un plus convenable dans un monastère d'Espagne où elle est retirée. Quant à moi, je n'abandonnerai pas le troupeau qui m'est confié. Je reste.

La première partie de la réponse d'O'Donnell causa une vive émotion à Eugène, dont le visage se colora subitement d'une éclatante rougeur. — Vous avez su, dit-il en baissant les yeux, la perte cruelle que nous avons faite ? — Tout se sait, répliqua O'Donnell. Quelle était cette demoiselle ? — Une pupille du comte d'Albret, répondit Eugène. Restée seule à Betharram pendant notre absence, elle devait se retirer à Tarbes, chez un ami du comte, lorsque la mort est venue la surprendre. — Et sans secours spirituels ? demanda le pasteur. Auriez-vous pensé

qu'il ne faut point que nos conseils fassent agir quelqu'un dans un sens différent de son caractère? — Je n'ai pas eu de semblables pensées ; vos conseils, mon père, m'ont été trop utiles pour que je pense jamais à en priver personne. En retournant au château dans le doute où j'étais encore d'y retrouver cette demoiselle, j'ai appris que les derniers devoirs lui étaient déjà rendus, avant que je susse même sa maladie; il ne me restait plus qu'à déplorer sa perte, à la fleur de ses ans, et comblée de tous les dons de la nature. En achevant ces mots, Eugène ne put retenir ses pleurs.

J'ignorais cette dernière circonstance, dit O'Donnell... Peut-être ai-je été également trompé sur d'autres..... Je le désire et je vous crois, mon fils. Nous lui accorderons nos prières, et Dieu la jugera. Je désire que vos douleurs, et elles doivent être cruelles, lui soient comptées par le rédempteur. Eugène se précipita sur la main que lui tendit le vénérable ecclésiastique et la mouilla de ses larmes.

O mon père, continua Eugène, fuyez la proscription qui vous poursuivra jusque dans ces déserts; songez aux inquiétudes, aux tourments de votre nièce chérie, et puisque vous avez daigné me témoigner quelque intérêt, ne me laissez pas seul, sans expérience, sans appui, sans conseils; venez en Espagne ; nous y retrouverons deux exilés que notre présence consolera; ma fortune nous permettra d'y attendre un temps plus heureux. Le comte est convaincu que cet ordre de choses ne peut durer, et nous reviendrons bientôt en

France jouir en paix des souvenirs acquis dans le voyage.

Un soldat ne quitte pas son poste au moment du danger, répliqua le pasteur; mais je serais libre que je ne porterais point à l'étranger le spectacle de nos misères. J'ai parcouru l'Europe depuis le cours de nos calamités; je n'y ai point vu de spectacle d'amour, de joie, ni de paix; j'ai vu les moissons foulées dans les campagnes; des malheureux qui se brisaient les dents sur de dures racines arrachées à la terre; j'ai traversé des contrées entières d'où les pas des habitants étaient déja effacés; j'ai vu les cadavres sans sépulture et jetés par dessus les murailles des villes ou corrompant l'eau des fleuves; j'ai vu les soldats barbares insulter, piller, incendier, égorger; les femmes déshonorées sur le lit de leur hymen; des filles vierges rejetées d'un soldat à l'autre avec dérision; les enfants qui se noyaient dans leurs larmes en appelant leur mère. J'ai vu les effets de la peur sur notre misérable humanité, le caractère de l'homme avili, les mœurs dénaturées; chacun, inspiré par son intérêt propre, méconnaître père, fils, épouse, amis, ou ne les reconnaître que pour les sacrifier à sa sûreté du moment. J'ai vu ces maux affreux et, seul, méconnu et muet, ma vie s'écoulait en des mois vides et sans fruits. Notre terre n'est plus qu'une vaste solitude où les lieux saints ne sont encore ouverts que pour montrer à quelques passants la main sacrilége de la rapine qui dépouille les autels! Non, je n'affligerai plus mes yeux de cette horrible vue; je suis sorti nu du ventre de ma mère

et j'y rentrerai nu. Le Seigneur m'a tout donné; le Seigneur m'a tout ôté; il n'est arrivé que ce qui lui a plu. Le Seigneur soit béni.

Ah! s'écria Eugène, que vos paroles sont désolantes et cruelles! Que voulez-vous que devienne sur cette terre de crime un être faible, sans parents dont l'expérience le guide, sans personne qui s'intéresse à lui et le détourne de sa perte? Mon père! je suis dégoûté du monde; tout ce que j'y vois, tout ce que j'y éprouve, me persuade chaque jour davantage qu'il m'est refusé d'y vivre. J'ai un nom aussi, il me reste encore des débris de la fortune prix du sang de mes pères. Ne puis-je par vos soins trouver aussi un refuge dans quelque cloître de l'Espagne, et consacrer à Dieu toute une vie dont les abords effraient ma jeunesse? Quelques uns de mes ancêtres ont rempli avec distinction les premières dignités de l'Eglise? Que sais-je? avec quelques connaissances déjà bien chèrement acquises, peut-être m'est-il permis d'y marcher sur leurs traces.

Monsieur, reprit O'Donnell avec gravité, pour servir le vrai Dieu il ne faut qu'un cœur simple et une âme pure; ces qualités sont presque incompatibles avec les vanités d'une haute naissance. Ce n'a pu être que la corruption des siècles qui ait fait de la noblesse un titre au sacerdoce. Les premiers chefs de l'Eglise furent choisis par le Sauveur dans les derniers rangs de la société. Ces vaines distinctions de naissance disparaissent devant la majesté divine, auprès de qui la vertu est la seule noblesse. Et dans un temps d'épreuves comme celui-ci, où tous les sacrifices sont si sou-

vent nécessaires, il n'est pas bon d'avoir, pour confesser Jésus-Christ, des hommes qui aient tout à perdre. Il n'est pas donné à tous les esprits de s'élever au dessus des préjugés du monde. J'ai d'ailleurs peu de foi dans ces conversions prématurées et subites qui ressemblent au dépit; elles ne sont point solides, et les retours en sont scandaleux. La disposition de l'âme la plus agréable à Dieu est de savoir supporter sans murmure la situation où la Providence nous a placés; mais lorsque, par un caprice, ou par un dégoût irréfléchi du monde, on se laisse emporter à ces retours imprévus vers la Divinité, on est en danger, par un nouveau caprice, de retourner de Dieu au monde, et jamais on ne franchit impunément la distance qui les sépare. Souvenez-vous de votre Créateur pendant les jours de votre jeunesse, dit l'Ecriture, avant que le temps de l'affliction soit arrivé et que vous approchiez des années dont vous direz : *Ce temps me déplaît.*

Allez, Monsieur, continua le curé en se levant, retournez dans votre maison; administrez des biens que le ciel vous a donnés et dont il vous demandera compte un jour. Suivez le vœu de vos parents. Fiez-vous à Dieu et Dieu vous protégera.

Eugène n'osa point répliquer, quoique ces paroles contrariassent les projets qu'il avait formés; et après avoir timidement demandé au pasteur la permission de venir le revoir, il le quitta et se disposa à retourner lentement vers Betharram où il avait cru ne pas rentrer si promptement.

Comme il descendait le monticule sur lequel est construit le presbytère, un troupeau nom-

breux de moutons qui obstruait le chemin retarda encore sa marche. En s'éloignant, Eugène remarqua un de ces animaux qui le suivait en bêlant ; le chien du berger le poursuivait de ses cris ; mais la pauvre bête, tout en évitant les atteintes de son gardien, faisait un circuit et s'obstinait à suivre Eugène, qui reconnut enfin dans ce mouton plus blanc que les autres l'agneau qu'il avait donné à Méri. Ce souvenir, la marque d'attachement qu'il recevait de cet animal, privé des caresses et des soins de sa jeune maîtresse, touchèrent le cœur d'Eugène; des larmes vinrent mouiller ses yeux. Le berger, qui s'approcha de lui, lui dit qu'il sortait du presbytère, où l'on venait de lui rendre ce mouton. C'est l'agneau que je vous ai vendu il y a quelques mois, ajouta-t-il. Il est à vous, Monsieur. Eugène chargea ce berger de le lui amener à Betharram, en lui promettant une récompense, et il reprit son chemin en se dirigeant vers le château.

Eugène fit ce court trajet absorbé dans ses tristes pensées. En traversant le village de Saint-Pé, il aperçut Germaine, que son frère avait comme exilé du château depuis la mort d'Aglaé. Elle regardait Eugène sans oser l'aborder; il savait qu'elle avait servi Aglaé pendant les derniers moments de sa vie ; il s'arrêta et lui fit signe d'approcher, ce qu'elle fit avec timidité. Eugène, tirant de sa bourse une pièce d'or, la lui donna, en lui reprochant de ne point s'être présentée au château depuis son retour, et lui recommandant d'y venir. — Hélas! lui dit Germaine, je n'oserais. L'Escoubat m'a bien grondée d'avoir eu trop

de complaisance pour la chère demoiselle. Dieu sait pourtant que je ne l'ai fait qu'à bonne intention. Elle désirait tant vous voir, la pauvre demoiselle! Pouvais-je aussi deviner que vous en amèneriez une autre à Héas, et que ma bonne maîtresse, si douce et sans fiel, irait cueillir ces méchantes fleurs de Gavarnie? Oh! non, Monsieur, je ne l'ai pas cru : son action n'est pas d'une chrétienne.

Ce discours était inintelligible pour Eugène : cependant il l'intéressait trop vivement pour qu'il ne se le fît pas expliquer. Il descendit de cheval, entra chez Germaine, et, au moyen de quelques nouvelles générosités, apprit bientôt de cette fille bavarde et sans prévoyance tous les détails du dernier voyage et de la mort d'Aglaé. Alors les paroles du curé O'Donnell, dont Eugène n'avait pas compris le sens au val Surguères, lui revinrent à la mémoire ; le refus du pasteur d'accepter un asile au château, le départ précipité de Méri, dont il ne pouvait pénétrer la cause, lui parurent expliqués. La certitude cruelle qu'il acquérait d'avoir seul causé la mort d'Aglaé, les conséquences de cette mort funeste que le curé lui avait fait pressentir, déchirèrent son cœur de remords jusqu'alors inconnus. Il ne douta pas que l'intempérante loquacité de Germaine n'eût rendu publiques ces circonstances terribles. A l'idée des reproches que chacun pouvait lui adresser, et qui n'approcheraient cependant jamais de ceux qu'il se faisait déjà lui-même, il se vit déshonoré, perdu ; sa tête s'égara, et, remontant à cheval sans ajouter une seule parole, il se dirigea de toute la

force de sa monture par l'Estelle sur la route de Pau, au lieu de se détourner pour rentrer à sa demeure.

Germaine, effrayée de la rapidité et du désordre des mouvements d'Eugène, sortit en le suivant des yeux, et remarqua la direction qu'il prenait. Surmontant la crainte que lui inspirait son frère, elle se rendit sur-le-champ au château de Betharram et raconta à Germain tout ce qui venait de se passer. Les jours étaient déjà courts, la nuit approchait. L'Escoubat sella sur-le-champ le meilleur cheval de l'écurie, et se mit à la poursuite de son maître, en répétant à sa sœur, pour tout reproche : O langue de femme, langue de femme!



CHAPITRE XXII.

Guères n'y sert pèleriner :
Toujours les douleurs s'entretiennent.
On peut tant qu'on veut cheminer,
Ceux qui s'en vont après reviennent.

L'Amant rendu Cordelier.

Eugène poussa son cheval devant lui avec une sorte de rage. L'animal vigoureux et jeune poursuivit une longue traite. En traversant les villes le pavé étincelait sous ses pieds ; sur la route il élevait un nuage épais de poussière qui marquait encore son rapide passage après qu'il était disparu. L'espèce de délire qui s'était emparé de l'esprit d'Eugène ne lui permit pas de choisir son chemin ni même de remarquer avec quelle promptitude les bois, les collines et les plaines semblaient fuir derrière lui : son seul désir était de s'éloigner des lieux qu'il venait de quitter. Tout entier à la terreur qu'ils lui inspiraient, il volait avec la vitesse du vent, et se plaisait au bruit des pas de son cheval broyant ou faisant jaillir au loin les cailloux de la route qui, toujours

en ligne droite, n'offrait aucun obstacle à son impétuosité. En vain, pressé par son impitoyable maître, le noble animal, après avoir long-temps déployé toutes ses forces, voulut-il ralentir sa course, le fouet et l'éperon l'obligèrent sans relâche à redoubler de célérité. L'haleine qui s'échappait avec bruit de ses naseaux brûlants et la vapeur qui sortait de ses flancs déchirés formaient un nuage autour de lui; son sang bouillonnait dans ses veines gonflées. Succombant à sa cruelle fatigue, il s'abattit lourdement sous son écuyer, que la violence de la chute roula dans la poussière.

Etourdi du choc, Eugène fut quelques instants sans se relever. Ce moment de repos, le froid de la nuit, qui était entièrement noire, apportèrent quelque calme dans les sens d'Eugène, qui, jetant ses regards autour de lui, ne distingua, à la faible distance que l'obscurité du ciel lui permit d'apercevoir, que des landes couvertes de bruyères et nulle trace d'habitation. Il s'approcha de son cheval, dont l'haleine courte et répétée ressemblait à des gémissements. Il essaya vainement par des caresses, des menaces et des coups, de le faire relever; le pauvre animal agitait ses membres, mais sa tête étendue sur la terre n'avait aucun mouvement. Alors un sentiment de pitié tardive vint s'emparer du cœur d'Eugène. Il se reprocha sa cruauté envers un animal qu'il chérissait, et se demanda amèrement s'il était dans sa destinée de causer la mort de tous les êtres qu'il aimait. Il resta quelque temps absorbé dans ces tristes réflexions; mais une pluie fine et légère qui vint le surprendre, et le froid vif de la nuit, lui firent

bientôt sentir la nécessité de chercher un abri. Eugène quitta la route et s'avança dans la campagne pour tenter de se reconnaître, car il ne savait en quel lieu il se trouvait; il n'osait même s'éloigner beaucoup de la grande route sur laquelle gisait son cheval, dans la crainte de se perdre. Les bruyères épaisses entre lesquelles il s'aventurait, en cherchant du regard quelque indice d'habitation, mouillaient ses pieds et ses vêtements; des mottes épaisses de terre grasse s'attachaient à sa chaussure et gênaient sa marche incertaine. Les oiseaux effarouchés de son passage s'échappaient des buissons avec un bruit inattendu qui chaque fois l'arrêtait en lui causant une sorte de terreur. Les cris perçants du vanneau et des oiseaux aquatiques lui indiquaient des marais peu éloignés, dans lesquels il craignait de s'engager. Enfin, fatigué de ses recherches inutiles, il revint s'asseoir tristement près de son malheureux cheval alors expiré. Sa lassitude ne lui permettant plus de continuer sa route jusqu'au premier endroit habité qui pouvait encore être éloigné, Eugène se détermina à attendre le jour.

Bientôt cependant il crut entendre au loin le trot d'un cheval retentissant sur la route; mais, soit que le vent emportât ce bruit, soit que le cavalier marchât alors sur la terre, l'espoir qu'Eugène avait conçu l'abandonna plusieurs fois avant qu'il eût acquis la certitude qu'un voyageur allait le tirer de sa peine. Enfin il le vit avancer sur la route. Eugène s'approcha de lui, et à peine lui eut-il adressé quelques paroles qu'il vit à son grand étonnement le voyageur s'arrêter, descen-

dre de cheval et venir à lui avec toutes les démonstrations de la joie. À ses exclamations gasconnes il eut bientôt reconnu le vieux Germain l'Escoubat.

Quoique Eugène ressentit quelque honte d'être rencontré dans l'état où il se trouvait, il ne put se défendre d'un certain sentiment de joie. Il ne répondit aux nombreuses questions de son serviteur qu'en le conduisant auprès de son cheval mort. À cette vue le bon vieillard ne put retenir de nouvelles expressions de sensibilité, et il demanda à son maître ce qu'il prétendait faire maintenant qu'il était démonté.

Nous reparlerons de cela, lui dit Eugène; songeons d'abord à trouver un abri. Où sommes-nous? — Près d'Orthez, dit le vieillard, à sept lieues au moins du château. Que faire? — Allons à Orthez, reprit Eugène. Pendant ce temps, Germain dépouillait la Blonde de ses harnais, en lui faisant ses derniers adieux. Il fit monter Eugène sur l'autre cheval, et ils s'avancèrent au pas vers Orthez, où ils arrivèrent au milieu de la nuit. Ils se firent ouvrir une auberge, donner une chambre, allumer du feu. Eugène se coucha et feignit bientôt de s'endormir pour faire cesser les plaintes de son fidèle serviteur.

À peine le bon Germain crut-il son maître endormi qu'il alluma une veilleuse et passa, sur la pointe des pieds, dans un cabinet à côté, où était un petit lit sur lequel il se jeta tout habillé, après avoir eu le soin de laisser ouverte la porte de communication qui donnait de sa chambre dans celle de son maître. Mais à peine fut-il couché

qu'il s'endormit de ce sommeil paisible que procure la conscience d'une vie sans reproche.

Eugène n'eut pas plutôt entendu, à la respiration profonde de son vieux serviteur, qu'il n'avait plus rien à craindre de sa surveillance, qu'il donna libre carrière à ses larmes. Le souvenir douloureux de la perte d'Aglaé, qui déjà lui en avait fait tant répandre, se renouvelait avec une nouvelle violence toutes les fois qu'il pensait que lui seul en était la cause. Ses attraits, ses talents, les qualités de son cœur, anéantis pour lui seul, lui semblaient un sujet de regrets éternels, et l'avenir ne lui présentait plus que remords et désespoir. Combien alors la proposition qu'il avait faite à Aglaé lui paraissait-elle froide et indigne des sentiments qu'elle avait conçus pour lui! surtout lorsqu'il se rappelait les efforts qu'il lui avait fallu faire pour prendre ce parti; et combien l'amour d'Aglaé lui paraissait-il plus puissant et plus généreux que le sien! Il rougissait de l'inégalité des sacrifices qu'ils avaient faits l'un et l'autre, et l'infériorité tardive des siens ajoutait encore la honte à sa cruelle douleur. L'idée d'habiter Betharram lui était insupportable; il ne pouvait non plus se résoudre à aller rejoindre son oncle, dont les reproches étaient trop mérités pour qu'il ne songeât point à s'y soustraire; et le curé O'Donnell! À la seule pensée de s'offrir à ses regards, il sentait son front rougir et son cœur lui manquer. Ainsi, par suite d'un seul moment d'oubli, il voyait son existence entière compromise et vouée au plus inconsolable chagrin.

En se livrant à ces pensées désolantes, Eugène

accusait la justice de la Providence. Cependant ce blasphème l'effraya, car c'est le propre des grandes afflictions de nous faire sentir le besoin et la réalité d'une puissance secourable, qu'aucun événement humain ne peut ravir à l'homme; et les leçons du pasteur avaient germé dans le cœur d'Eugène presque à son insu. Se reprochant amèrement d'avoir failli se priver du seul recours qui lui restait dans ses peines, il se reprit à pleurer.

Eh quoi! se demandait-il, suis-je donc condamné à flotter éternellement dans le doute, entre le bien et le mal, pour n'arriver qu'au dernier? Ou plutôt l'incertitude dans laquelle j'ai vécu jusqu'aujourd'hui ne serait-elle pas véritablement le mal lui-même? Mon oncle et le curé O'Donnell ont suivi avec constance deux routes opposées; si l'une d'elles est bonne, l'autre est nécessairement mauvaise; peut-être le sont-elles toutes deux, et cependant, quoiqu'ils ne soient heureux ni l'un ni l'autre, du moins ne se reprochent-ils rien, et, conséquents à leurs principes, sont-ils loin de se livrer au désespoir honteux auquel je suis en proie. Tout mon malheur vient donc de mon irrésolution, et de n'avoir pas su, au milieu des idées incohérentes qui m'étaient communiquées, m'en approprier pour me former une opinion indépendante, basée sur mes propres pensées ou mes observations.

Alors, repassant dans sa mémoire et les événements qui s'étaient écoulés depuis six mois et les discussions auxquelles ils avaient donné lieu, il se trouvait placé entre deux partis contraires entre lesquels il lui semblait devoir trouver la

vérité. Il comparait la conduite sociale peu scrupuleuse du comte avec la morale rigoureuse du curé, en contradiction directe avec leurs principes littéraires, et il en tirait la conclusion que peut-être faut-il des règles sévères pour la littérature d'un peuple corrompu, tandis que la rigidité des mœurs prête davantage à la liberté des ouvrages poétiques; et il se promettait d'approfondir cette question, qui lui paraissait neuve et importante.

Mais la nécessité d'adopter uue croyance religieuse se faisait trop vivement sentir au malheureux jeune homme pour qu'il pensât à remettre sa conversion à un examen éloigné. La mort déplorable d'Aglaé l'avait frappé d'un effroi dont il ne pouvait se remettre, et les remords qu'il éprouvait étaient trop cruels pour qu'il ne cherchât pas à les adoucir en implorant plus pour Aglaé que pour lui la clémence divine. Aussi pria-t-il, pour la première fois de sa vie peut-être, avec une ferveur qui parvint à apporter quelque calme dans son esprit, et le souvenir de Méri, sur lequel il n'avait pas osé arrêter sa pensée depuis la fatale confidence de Germaine, se présenta à son esprit avec son charme ordinaire, du moment qu'il se crut digne de mériter, sinon son approbation du moins sa pitié, car jamais son image ne s'était présentée à lui que comme revêtue de quelque chose de divin, et dans ce moment surtout Méri, à demi cachée sous le voile du cloître, avait pour Eugène cet attrait pur et mystérieux qu'offre la religion elle-même aux âmes tendres et simples; tandis qu'Aglaé, brillante de beauté et prodigue

de ses charmes, lui semblait comparable à ces divinités païennes et redoutables qui séduisent les sens, mais dont la présence laisse l'âme comme privée de son aliment céleste.

Le reste de la nuit s'écoula tandis qu'Eugène se livrait à ses pensées et qu'il formait des projets pour l'avenir. Au point du jour il succomba à un sommeil pénible et interrompu. Lorsqu'il se réveilla le soleil était avancé dans sa course. Eugène avait le corps brisé de sa chute de la veille, mais son esprit était calme et tranquille. En promenant ses regards autour de lui, il remarqua Germain assis, les jambes étendues vers le feu qui brillait dans une grande cheminée Le vieillard, dont les yeux se tournaient souvent vers son maître, s'aperçut qu'il était éveillé, et il s'approcha de son lit pour lui tâter le pouls, ce qu'il fit avec sa gravité accoutumée.—Vous avez eu mal, il s'y voit bien, lui dit-il, que sentez-vous?—Eugène, qui craignait d'être retenu au lit, lui cacha la chute qu'il avait faite et lui répondit qu'il n'avait rien. Vous avez de la fièvre, lui dit Germain, et vous mériteriez bien qu'avec une bonne saignée et deux ou trois médecines je calmasse un peu l'activité de votre sang et l'acrimonie de votre bile; mais restez en repos, et demain, si vous êtes sage, nous pourrons retourner à Betharram. — Je n'irai point à Betharram — Et où irez-vous donc?—Je ne sais. Ne sommes-nous point sur la route de Bayonne? J'irai voir la mer, que je ne connais pas. — Et avec le temps qu'il fait, quel plaisir vous promettez-vous de cette promenade! — Je ne retournerai pas à Betharram, te dis-je.—Dans

tout ceci, mon cher maître, vous ne mettez point le sang-froid nécessaire. J'avais bien fait de ne pas vous informer de choses inutiles, et sans la maudite langue de ma sœur, je n'aurais pas couru le risque de vous perdre; mais puisque le sort m'a réuni avec vous, je ne veux pas qu'il soit dit que je vous aie quitté : je vous suivrai partout. Cependant, voyons, que voulez-vous faire sans cheval et sans argent? — J'ai de l'argent plus qu'il ne nous en faut, dit Eugène, et nulle raison ne peut me faire retourner à Betharram, où ta présence, mon bon Germain, est nécessaire à mes intérêts. — Oh! s'écria Germain, ne me parlez pas de vous quitter. — Eh bien! dit Eugène, nous irons à Bayonne.

Il fut ainsi convenu que, dès le lendemain, ils quitteraient Orthez. Eugène se vit dans la nécessité de consentir à ce que son mentor l'accompagnât, pour ne point exciter sa défiance, et bien certain d'ailleurs de trouver le moyen d'échapper à sa surveillance dès qu'il l'aurait résolu. Il passa le reste de la journée dans son lit, par ordonnance de son docteur, et il s'endormit le soir plus tranquillement qu'il ne l'eût espéré, mais soutenu par le désir qu'il éprouvait de s'éloigner des belles contrées où il avait passé son enfance.



CHAPITRE XXIII.

Déjà les marées hautaines
Flottant sur leurs rives prochaines
Menaçoient leurs bords écumeux.

A. D. Vermeil.

Le lendemain Eugène se réveilla de bonne heure, et, se trouvant rétabli par le repos qu'il avait goûté, il se leva étonné de ne pas voir Germain auprès de lui. Il s'habilla et descendit dans la salle de l'auberge, où il trouva le vieillard assis devant une table entre un jambon et une bouteille de vin de Bordeaux ; l'un et l'autre avaient déjà reçu des atteintes visibles de l'appétit matinal d'Escoubat. A la vue de son maître il se leva, vint à lui gravement et saisit son bras en faisant le geste de lui tâter le pouls. Eugène, en se refusant à cette formalité, lui reprocha de l'avoir mis à la diète depuis plusieurs jours, tandis que lui-même suivait un tout autre régime. — Ne me reprochez point ma conduite, lui dit Germain, elle est le fruit de mon expérience ; vous avez surabondance d'une force vitale qui est en

défaut chez moi, et vous connaissez d'ailleurs ce que le savant Scaliger a dit des habitants de notre bon pays : *Felix populus cui bibere est vivere.* Satisfait de la citation de ce proverbe favori des gascons, qui prononcent indistinctement le *v* comme le *b*, il permit à son maître de se remettre en voyage. Il avait fait marché d'un petit cheval qu'il monta, en donnant l'autre à Eugène, et ils prirent au pas la route de Bayonne.

Les approches de l'hiver avaient dépouillé les arbres de toutes leurs feuilles; un brouillard assez épais s'étendait sur la plaine, mais laissait apercevoir sur la gauche des deux voyageurs les sommets couverts de neige des Pyrénées; la route, mouillée par la pluie des jours précédents, était couverte de mares d'eau épaisse et jaunâtre; l'air du matin était humide et froid, et le soleil en se levant était encore entouré de vapeurs. L'impression de l'air se joignit désagréablement à la tristesse que l'aspect désolé de la campagne inspirait à Eugène; il gardait un silence obstiné que Germain, après plusieurs essais infructueux, n'osa plus interrompre. Eugène mit enfin son cheval au trot pour ranimer de quelque chaleur ses membres engourdis, et Germain imita son maître en marchant à sa suite.

La chaîne des montagnes dont Eugène suivait de loin la direction attirait souvent ses regards; il cherchait, mais vainement, à distinguer parmi les pics les plus élevés les lieux qu'il avait tant de fois parcourus; ils ne lui offraient qu'une multitude d'aspérités entassées en désordre et confondues entre elles par les neiges qui les recouvraient

également. La vue lointaine et brumeuse de ces rochers, au milieu desquels il avait éprouvé mille sentiments, redoublait le désir qu'il cherchait à satisfaire de chasser des souvenirs auxquels il trouvait encore un charme dangereux. C'en est fait, se disait-il, il faut m'éloigner de vous à jamais, montagnes chéries. Adieu ; mes sueurs n'arroseront plus vos sentiers tortueux ; je ne foulerai plus les plantes embaumées qui les bordent ; je ne jouirai plus sur vos sommets du spectacle ravissant d'un immense horizon ; je ne m'arrêterai plus sur les rives de vos torrents limpides à goûter la fraîcheur des eaux. Je n'entendrai plus leur harmonieux murmure. Adieu à vos solitudes sacrées, au silence de vos forêts; je vous dois les plus doux instants de ma vie. Adieu! je ne veux plus même voir les feux du soleil dorer vos flancs, tandis que vos cimes resplendissantes luttaient d'éclat avec l'astre du jour.

Eugène, en proie à mille pensées de cette espèce, car il s'apesantissait de préference sur les plus cruelles, fit ainsi le chemin d'Orthez à Bayonne, où ils arrivèrent le soir. L'Escoubat, mécontent du silence qu'avait gardé son maître, avait fini par partager presque sa tristesse; seulement ce sentiment s'était transformé chez lui en mauvaise humeur, qui se manifesta hautement envers les gens de l'hôtel où ils descendirent.

Le séjour d'un lieu habité est insupportable à la mélancolie. Bayonne, place de guerre et de commerce, dont les rues fourmillent d'une foule bruyante d'Espagnols, de Basques, de matelots et de soldats, discutant, disputant à grands cris

et en plein air, ne tarda pas à déplaire à Eugène. La ville est encore assez loin de la mer, sur les bords de laquelle il était venu chercher non le repos, mais la solitude. Il se détermina, au grand regret de l'Escoubat, à se retirer à Biarritz, village à peu de distance de la ville.

Sur la rive gauche de l'embouchure de l'Adour, à la pointe d'un petit cap, dont la saillie est presque insensible au milieu du vaste golfe de Gascogne, des pêcheurs ont construit quelques cabanes parmi les rochers, dont un grand nombre s'avancent en rescifs dangereux au sein des flots. Exposés au couchant, la mer vient les battre avec furie quand le vent d'automne souffle dans cette direction; les flots les taillent en pyramides, les creusent en cavernes où ils s'engouffrent en comprimant l'air qui les repousse avec explosion et fait jaillir au loin d'immenses gerbes d'eau. Un sol irrégulier et blanchâtre attriste et fatigue le regard, rarement reposé par la verdure pâle des tamarins qui s'élèvent par touffes dispersées au milieu d'arides bruyères

Sur la partie la plus haute de cette plage désolée, quelques habitations existent inaperçues. Pour les garantir de la violence du vent, qui les aurait bientôt renversées, elles sont construites au milieu d'espaces creusés dans le roc assez profondément pour qu'à peine l'extrémité du toit dépasse la hauteur du sol. Quelques autres, plus heureusement situées sous l'abri de hautes dunes naturelles, ont vue sur la mer. Ce fut dans une de ces dernières maisons qu'Eugène fixa son domicile.

C'était là qu'il passait ses journées dans la méditation contemplative des divers phénomènes que lui présentait la mer à chaque instant du jour ; il ne pouvait se lasser de ce spectacle imposant et tout nouveau pour lui, mais qui lui rappelait souvent ce que Méri lui en avait dit au val Surguères. Il trouvait un charme indéfinissable à s'avancer sur la plage unie et recouverte d'un sable fin et léger, mais résistant et solide, au devant de la lame qu'il voyait s'élever à une grande distance en embrassant la largeur du golfe ; elle approchait en roulant sur elle-même et se couvrant d'écume, et ne s'enflait avec furie que pour venir expirer aux pieds d'Eugène, sur le sable, qui n'en recevait aucune impression.

Le choc tumultueux des vagues houleuses et tourmentées dans les rescifs de la côte lui semblait, au milieu des nuits, d'une harmonie singulière. Dans la réunion confuse de ces bruits qui s'élevaient de toutes parts, mêlés au sifflement des vents, il croyait distinguer comme des accents lointains de voix mélodieuses qui lui rappelaient à la fois et les antiques concerts du cortége d'Amphitrite et les harpes aériennes des héros expirés d'Ossian.

Les sommets inaccessibles des hautes montagnes avaient plu long-temps à Eugène, en lui donnant une idée de cette immensité que son imagination jeune et ardente était avide d'embrasser ; mais le calme et la sérénité dont ils étaient pour ainsi dire revêtus étaient maintenant loin de son cœur. L'infini sans bornes et plein d'une majestueuse tristesse qu'offre l'aspect de la

mer convenait mieux au vague mélancolique de sa pensée. Le désir impérieux de fuir, le besoin insatiable et toujours croissant de nouvelles impressions, le déterminèrent à s'embarquer, à quitter sa patrie et à chercher des lieux inconnus. Un petit bâtiment armé en course et dont les mâts étaient fortement inclinés avait déjà attiré son attention dans le port de Bayonne; il était sur le point de partir pour le Brésil. Eugène fit à Bayonne plusieurs voyages à l'insu de Germain, sous prétexte de promenades au bord de la mer, qui avaient peu d'attraits pour le vieux montagnard; il préférait, dans l'oisiveté où il était réduit, jaser et rire dans le cabaret du lieu, où il faisait admirer son savoir à de jeunes et jolies Basquaises, conductrices de cacolets, hautes et droites, disait-il à son maître, comme les sapins de leurs forêts, et dont les yeux noirs et brillants, les dents blanches, le teint brûlé et les propos vifs et piquants avaient un grand charme pour lui. Eugène eut peu de peine à lever les difficultés qu'opposait le capitaine du navire, au moyen de l'or qu'il lui promit et surtout après l'assurance qu'il lui donna de l'aller rejoindre en mer après sa sortie du port.

Après avoir fait tous ses arrangements, il attendit avec impatience le moment du départ; et avant même qu'il fût fixé, il écrivit au comte d'Albret la lettre suivante:

Biarritz, novembre 1797.

« Monsieur et cher oncle,

» Je pars ; je quitte la France, ma patrie ; j'abandonne mes parents, ma fortune. Je vais chercher sous un autre ciel sinon l'oubli de mes infortunes, au moins le repos et la paix, dans un lieu sans civilisation et sans société. Peut-être en me condamnant à l'exil aurais-je dû partager le vôtre ; mais, outre que vous ne m'en avez point manifesté le désir, j'ai pensé qu'il valait mieux ne point réunir deux êtres qui peuvent avoir des reproches mutuels à s'adresser ; et ces reproches, pour être muets, n'en seraient pas moins cruels parce qu'ils seraient fondés.

» Quoique mon cœur aigri par mille chagrins ait à se plaindre de vous, mon cher oncle, il est loin d'accuser votre caractère, et il se plaît à reconnaître vos honorables qualités personnelles ; mais il n'en accuse que plus amèrement le siècle qui les a dénaturées. Permettez-moi maintenant d'atténuer, s'il est possible, les fautes dont je me suis rendu coupable envers vous.

» Abandonné dès ma plus tendre enfance entre des mains étrangères, je n'ai jamais oublié les premières leçons d'honneur et de vertu que j'avais puisées au sein de ma respectable famille ; et les maîtres auxquels je fus confié ont employé tous leurs soins à me maintenir dans ces principes. Cependant, je dois le dire, soit qu'eux-mêmes, dans l'innocence de leur vie, ignorassent ces convenan-

ces sociales, qui, à ce qu'il paraît, dirigent surtout la conduite des hommes dans un monde corrompu, soit qu'ils pensassent que leur connaissance fût inutile dans un temps de révolution, ils ne me hasardèrent dans la société qu'imbu d'une morale qui me semble encore pure et naturelle, pour toute règle de conduite. Ce fut alors que je vous connus.

» Les soins que vous vous donnâtes pour achever mon éducation m'inspirent une vive reconnaissance : elle sera éternelle. Mais ce ne fut point sans étonnement que je vous vis admettre une multitude de principes sociaux dont les innombrables conséquences échappaient à mon ignorance naïve par leur délicatesse. Sans les admettre je ne pouvais les combattre, et vous vous êtes ainsi habitué à un silence qui peut-être vous parut une approbation.

» Vos opinions littéraires étaient tout aussi positives ; mais je fus moins docile, parce que j'étais entraîné par un goût, que la raison est impuissante sur un sentiment, et que le plaisir ne se commande pas comme la conduite.

» Dans ce même temps j'étais dominé par une ardente passion dont vous n'aperceviez pas la naissance et les progrès. Je ne m'en dissimulai point les dangers, et vous n'avez pu oublier les efforts nombreux que je fis pour quitter Betharram, et ceux malheureusement plus puissants que vous avez faits pour m'y retenir, en vous opposant continuellement à mes projets, sous le prétexte, honorable sans doute pour moi, que je pouvais être utile à la réussite des vôtres. Vous le dirai-je? après votre tardive confidence sur la naissance

d'Aglaé, la réussite de ces projets me parut le plus affreux malheur qui pût m'arriver. J'étais déjà coupable; mais je conservais l'espoir de réparer ma faute. Le succès de ce que vous aviez entrepris causait ma perte et celle de la victime de mon amour ; mais, malgré toute mon inexpérience, je ne m'abusais point sur le peu d'apparence d'un résultat qui vous fût favorable. Le curé O'Donnell, qui eut dû concourir au même but que vous, ne secondait point vos efforts; d'autres disséminaient les leurs quand il eût fallu agir de concert. Enfin vous échouâtes, et vous m'avez vu suivre votre sort: si je ne le partage point en ce moment, c'est que vous-même m'avez prescrit de vous quitter.

» Vous connaissez l'affreux événement qui m'attendait à mon retour: Germain a eu le soin de vous l'écrire; je n'en aurais pas eu la force, quoique je n'en aie appris les détails horribles que depuis, et fortuitement. Aujourd'hui que je suis seul, sans amis, sans parents, sans utilité pour mon pays, je pars, et ce n'est point un vain dépit qui m'inspire cette résolution.

» Le ciel m'a fait naître d'un sang persécuté, proscrit. Victime d'une révolution désastreuse qui a ravi à mon enfance tout le charme de cet âge, je n'en ai pas moins subi l'influence de cette atmosphère brillante de grandeur et de gloire qui éclipse quelques uns de ces crimes. J'ose l'avouer: j'adopte de cœur plusieurs de ses conquêtes, en regrettant qu'elles aient été payées du sang du juste et des larmes de l'innocence; mais on ne me verra jamais, vil transfuge du rang que tenaient mes aïeux, m'unir à un parti qui voudrait me dépouiller

de l'antique héritage de leurs nobles vertus. Je pars.

» Et sur quels lieux porterais-je ici mes regards désenchantés? Sur quel objet exercerais-je mon esprit incertain. Vers qui dirigerais-je les mouvements de mon cœur déchiré? Ma maison m'est devenue inhabitable par les souvenirs cruels qu'elle me rappelle; une inquiète indécision, qui obscurcit mon jugement, m'a ravi tout le charme que je trouvais à l'étude quand je cherchais à jouir et non à juger, et mon cœur, trop tendre peut-être, sent encore le besoin d'aimer au milieu du vide désolant qu'il éprouve. La société me pèse, la solitude m'effraie. Je pars. Je vais chercher des lieux inconnus, un monde nouveau, une nature vierge, des impressions enfin non encore senties.

» Voilà où j'ai été conduit par une vie contemplative et presque solitaire au milieu du désordre d'une société en rumeur; par des études sans but, par des travaux sans utilité, par l'exercice continuel de mes facultés sur des matières abstraites dont les résultats étaient incertains parce qu'ils sont restés sans application; par l'ignorance enfin, ou plutôt par la fausse interprétation des devoirs religieux et moraux. Puisse mon exemple et celui plus déplorable encore d'Aglaé être les seuls que présente un siècle qui a remis en question tout ce que l'expérience des siècles avait résolu!

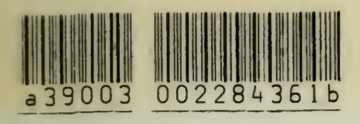
» Adieu. Adieu! Si des temps plus heureux vous permettent de rentrer en France, venez habiter Betharram, que je laisse à votre disposition, et pensez-y quelquefois à votre malheureux neveu.

» EUGÈNE DE LAUTREC. »

Le vaisseau qui devait emmener Eugène partait dans la nuit. Eugène, averti, fit marché avec un pilote de Biarritz pour l'accompagner cette même nuit. Il s'embarqua le soir en présence de Germain, sous le prétexte d'assister à une pêche nocturne. Eugène rejoignit ainsi le vaisseau, où il avait fait porter secrètement et à l'avance tout ce qui lui était nécessaire. Il remit au patron qui l'avait amené une lettre pour Germain, par laquelle il remerciait celui-ci de ses soins, lui donnait des instructions pour la conduite de ses biens, lui recommandait l'agneau de Méri et les jeunes orphelins auxquels il avait continué ses bienfaits depuis son premier voyage au val Surguères, et, lui faisant ses adieux, lui enjoignait de retourner à Betharram. Dans cette lettre était enfermée celle qu'il avait écrite et adressée au comte d'Albret.

L'Escoubat, impatient du retour d'Eugène, l'attendait le matin sur la rive, quand le bateau pêcheur arriva. Le patron lui remit fidèlement la lettre dont il était chargé, et montra dans l'éloignement au pauvre serviteur le vaisseau qui emportait son maître. Germain, en poussant des cris et en versant des larmes, monta sur un rocher élevé qui supportait une vigie, et ne revint à Biarritz que lorsque le bâtiment eut disparu comme un point à l'horizon.

FIN.


a39003 002284361b



